

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Akli Mohand Oulhadj _Bouira
Faculté des Lettres et Langues
Département des Lettres et Langue Française



Mémoire de Master Académique

Domaine : Lettres et langues

Filière : Langue française

Spécialité : Sciences des textes littéraires

Présenté par : Mlle. MOKDAD Sarah

Sous la direction de : Mme. AIT BEN HAMOU Lynda

Souffrance de la femme : identités en souffrance
Dans *La Femme sans sépulture* de Assia Djebar

Soutenu le :

Devant un jury composé de :

Président : Dr. DOUKARI Mourad, MCCB, université de AMO / Bouira

Examineur : M. KADIM Youcef, MACA, université de AMO / Bouira

Rapporteuse : M^{me} AIT BEN HAMOU Lynda, MACB, université de AMO / Bouira

2019/2020

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Akli Mohand Oulhadj _Bouira
Faculté des Lettres et Langues
Département des Lettres et Langue Française



Mémoire de Master Académique

Domaine : Lettre et langues

Filière : Langue française

Spécialité : Sciences des textes littéraires

Présenté par : Mlle. MOKDAD Sarah

Sous la direction de : Mme. AIT BEN HAMOU Lynda

Souffrance de la femme : identités en souffrance
Dans *La Femme sans sépulture* de Assia Djébar

Soutenu le :

Devant un jury composé de :

Président : Dr. DOUKARI Mourad, MCCB, université de AMO / Bouira.

Examineur : M. KADIM Youcef, MACA, université de AMO / Bouira

Rapporteuse : M^mc AIT BEN HAMOU Lynda, MACB, université de AMO / Bouira

2019/2020

Dédicaces & Remerciements

Dédicaces

A mes chers parents, pour tous leurs sacrifices, leur amour, leur tendresse, leur soutien et leurs prières tout au long de mes études,

A ma chère sœur Ferial, pour ses encouragements permanents, et son soutien moral,

A toute ma famille pour leur soutien tout au long de mon parcours universitaire,

Que ce travail soit l'accomplissement de vos vœux tant allégués, et le fruit de votre soutien infailible,

Merci d'être toujours là pour moi.

Sarah

Remerciements

Je souhaite avant tout remercier ma directrice de recherche Mme Aït Ben Hamou Lynda pour le temps qu'elle a consacré à m'apporter les outils méthodologiques indispensables à la conduite de cette recherche. Son exigence m'a grandement stimulé. Chacun de ces échanges m'a aidé à faire avancer mon analyse.

L'enseignement de qualité dispensé en Master a également su nourrir mes réflexions, à éveiller mon intérêt et à ressentir une certaine satisfaction intellectuelle et à vouer une passion profonde à la littérature ; merci donc aux enseignants-chercheurs.

Je remercie chaleureusement ma petite sœur Feriel qui m'a encouragé fortement et mes parents, pour leur présence constante et leurs encouragements.

Table des matières

Table des matières

	Dédicaces	
	Remerciements	
	Table des matières	01
	Introduction générale	03
	Premier chapitre	08
	Présentations et analyse de l'œuvre	
Introduction partielle		8
I. Djebar, femme de lettres		8
1. Biographie de Fatima-Zohra Imalayène		8
2. Bibliographie signée Lettres & Art		10
3. Ses écrits, ses thèmes		11
4. Fiche-auteur		12
II. Présentation de <i>La femme sans sépulture</i>		13
1. Analyse du péri-texte comme support thématique :		13
A. Aspects iconographiques		13
La 1 ^e de couverture.....		13
La 4 ^e de couverture		14
B. Aspects typographiques		15
Titre		15
Auteur.....		15
Dédicace		15
Avertissement		16
Épigraphe		16
Prélude		16
Épilogue		17
Exergue		17
2. Analyse du texte comme base thématique.....		18
A. Architecture interne de l'œuvre		18
B. Résumé par chapitres		19
C. Résumé du roman		23
D. Schéma actantiel de l'œuvre		23
III. Construction narrative du roman		23
1. Étude des personnages		23
A. Personnages principaux		23
B. Personnages secondaires		24
C. Arbre des liens des personnages		26
2. Espace-temps narratologique		27
A. Espace narratif		27
B. Temps romanesque et temps de la narration		29
C. Frise chronologique des événements/temps		32
3. Voix narratives		33
A. Ambivalence du « je » de narration disloquée		33
B. Polyphonie djebarienne & Voix de femmes		35
C. Schéma de la polyphonie féminines		36
Conclusion partielle.....		37

Deuxième chapitre	38
La femme pendant la guerre : identités en souffrance	
Introduction partielle	38
I. Étude thématique sur base énonciative	38
1. Étude thématique	83
2. Situation d'énonciation dans le roman.....	39
3. Schéma des thèmes pivots et auxiliaires	40
II. Femme en souffrance des crises socio-identitaires	42
1. Identité socioculturelle en crise	42
A. Sentiment d'appartenance et groupe de référence	42
B. Quête identitaire	45
2. Identité linguistique et religieuse	46
A. Double identité linguistique	47
B. Identité religieuse	48
3. Identité de femme/identité féminine	50
A. Statut et rôle social de la femme	51
B. Féminisme djebarien	54
III. Femme en souffrance des affres de la guerre	57
1. Femme au maquis	57
A. Se Vie de femme, vie de maquis	58
B. Méthodes de résistante et de lutte	61
Infirmières	62
Poseuses de bombes et « femme berrata »	62
Les « mousseblates »	62
C. Révolutionnaires Algériennes invisibles	63
2. Guerre et torture	65
A. Errance : isolement, solitude et manque	65
B. Méthodes de torture et barbarie	70
Stratégies de dissimulation de la torture	71
Violence décomplexée	72
Viol, arme ou crime de guerre !?	72
3. Devoir de mémoire : de l'autobiographie anonyme à l'(auto)biographie collective.	74
A. Mémoires collective / mémoire individuelle	74
B. Lutte identitaire par l'écriture libre	75
C. Écriture d'algériennes : littérature féminine et féminisme	77
Conclusion partielle	79
Conclusion générale	80
Bibliographie	84
Leste des figures	89
Résumé	90

Introduction générale

Introduction générale

Parmi les écrivains algériens d'expression française qui ont donné à la littérature maghrébine ses lettres de noblesse, Assia Djebar, une femme dont l'œuvre littéraire est universellement connue, continue d'ausculter avec talent et passion la société algérienne.

Il est pertinemment vrai qu'Assia Djebar est la première femme algérienne qui a donné la révolte à la littérature féminine où elle traite le sujet délicat de la situation de la femme maghrébine, plus exactement la femme en Algérie.

La femme sans sépulture, paru en 2002 aux éditions Albin Michel, est un roman qui s'inscrit dans la littérature postcoloniale. Cette dernière désigne l'ensemble des productions artistiques et littéraires, qui ont en commun une langue héritée d'une histoire de domination coloniale, publiées avant ou après les indépendances, qui remettent en cause les préjugés coloniaux.

Zoulikha est l'héroïne principale de l'histoire symbolique, où l'auteure nous emmène avec elle à la découvrir sa vie, de ses choix, de son entourage et de ses sacrifices pour une cause honorable, pour un avenir meilleur, pour l'indépendance de son cher pays et pour la libération de son peuple du joug du colonisateur.

De manière générale, la période se caractérise par une floraison d'écritures. Des hommes et des femmes naissent à l'écriture, impulsés, « encouragés » par la situation de leur pays. Cette première fois s'incarne, pour les unes, dans l'écriture de témoignage et pour les autres (au masculin) dans le roman. Nous supposons que l'expression du "témoignage", plus directe, plus spontanée que celle du roman, est plus le propre de femmes submergées par la douleur et la révolte et ne se préoccupant pas de les filtrer à travers une forme élaborée. Face à un réel d'une violence inouïe, elles ne se sont pas souciées de rechercher une expression distanciée. Leur parole a fusé tel un cri de douleur et d'alarme. Mais cette constatation n'est pas générale et définitive. Elle est ponctuelle, liée aux premières années qui ont vu surgir la violence. Le temps passe, celle-ci semble s'installer durablement. Cette « durabilité » exige certainement une forme plus complexe qui serait celle du roman, en termes d'écriture. Aujourd'hui, de plus en plus de romans ou d'ouvrages dits comme tels – sont écrits par des hommes et par des femmes. La source à laquelle ils s'abreuvent est encore et toujours l'Algérie violente, l'algérien et l'algérienne en souffrance.

A ses débuts, la littérature féminine algérienne limitée à quelques noms, à l'exemple d'Assia Djebar, Djamilia Dêbêche et Maïssa Bey, fut assez lente à émerger. Leurs productions

ont pris de l'ampleur et se sont déployées durant ces années en ayant pour thème constant et majeur la tragédie algérienne. Ainsi, nous pouvons affirmer que l'écriture féminine agrippe une place importante dans le champ littéraire à partir des événements terribles que le pays a connu. Les écrivaines se sont libérées grâce à cette décennie noire et la révolution qu'elles ont faite contre l'injustice sociale. Benjamin Stora souligne à ce propos que

« Nombreuses femmes algériennes se sont lancées dans l'aventure de l'écriture, à partir du conflit qui déchire leur pays. »¹

Après la colonisation, la plupart des auteurs maghrébins s'expriment dans la langue de l'ancien colonisateur car ils se sentent plus libres. Outre cela, la littérature a pu entrer sur la scène internationale où elle a pu révéler la vie quotidienne maghrébine mais aussi éveiller l'intérêt d'un nouveau public.²

Le roman témoigne de la réalité sociologique des années 90, et met en valeur une parole féminine, portée par la narratrice- personnage. Cet ouvrage constitue une référence pour les jeunes générations qui ont besoin de symboles, de représentations pour se situer dans le courant de l'histoire. Ainsi, qu'il est un véritable chant d'amour contre l'oubli et la douleur.³

Le choix s'explique par l'importance du thème qui est la femme algérienne et ses souffrances, tout spécialement, pendant le colonialisme français. Une dure époque où la femme n'a pas eu trop le choix plutôt que de se rebeller contre le colonisateur et faire honneur à son pays. Le thème choisi suscite un intérêt intellectuel et passionnel ; on ne peut s'empêcher d'être compatissant pour les personnages féminins et leur vécu. Notre voix s'ajoute, aux voix féminines du texte, tel un hommage à toutes ces femmes qui luttent en toutes circonstances pour être libres, respectées et mises en valeur.

L'intitulé de ce travail est ainsi « Souffrance de la femme : identité en souffrance. Dans *La femme sans sépulture* de Assia Djébar » dont l'objet principal est l'étude thématique du roman sur base narratologique et énonciative. Ainsi, quelques questions méritent d'être posées : de quelle manière la narration est-elle organisée pour travailler et organiser les thèmes constants qui soutiennent ce récit ?

¹ STORA Benjamin, *La guerre invisible, Algérie : années 90*. p. 99

² HÅKANSSON Gunilla, « Le Texte narratif maghrébin et marocain de langue française depuis 1945 ». p. 19. Cité par CARLSWÄRD Linda, « La quête de l'identité dans L'enfant de sable de Tahar Ben Jelloun ». P. 7. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : < <http://hj.diva-portal.org/smash/get/diva2:4776/FULLTEXT01.pdf> >

³ KHALDI Naïma & HANINE Hiba. « Les stratégies de valorisation du personnage féminin par Assia DJEBAR cas : de l'héroïne Zoulikha dans la femme sans sépulture ». Consulté le 12 mai 2020, sur URL : < <http://dspace.univ-djelfa.dz:8080/xmlui/bitstream/handle/123456789/1090/M%C3%A9moire%20finaleLa%20Femme%20Sans%20S%C3%A9pulture.pdf?sequence=1&isAllowed=y> >

L'enjeu est donc savoir quels sont les thématiques principale et secondaires traitées ici ? Est-ce que le roman porte en lui les thématiques génériques de la femme et du féminisme, celle de la guerre et de la souffrance, et celle de l'identité en crise ou en quête ? Sont-elles les mêmes que celles traité dans l'œuvre littéraire Djebarienne et que nous retrouvons des traces d'Algérie coloniale dans toute l'œuvre, par exemple.

Se pose une autre question complémentaire à la première : Comment, pour étudier d'un côté l'identité et la mémoire collectives et individuelles et de l'autre saisir la portée de la souffrance personnelle ou commune, se manifeste la subjectivité dans le récit ? Quel rapport peut-on établir entre subjectivité et identité individuelle ? Comment peut-on écrire le soi dans une société qui met le silence à l'honneur ? Cela a conduit les écrivains algériens, comme Assia Djebar, vers l'autofiction et l'autobiographie collective, afin de brouiller les frontières entre le réel et l'imaginaire.

Pour y répondre, nous allons vérifier nos hypothèses de recherche qui sont :

L'étude thématique démontrera la part d'engagement révolutionnaire et de féminisme de l'auteur, il y a ainsi de la subjectivité du fait du parti pris et du 'je' personnage ;

Le roman sera caractérisé par une polyphonie féminine ;

La mémoire individuelle rappelle la collective ;

L'étude narrative révélera déjà les thèmes phares et l'étude énonciative les détaillera.

L'objectif est de prouver que l'étude thématique de ce roman est essentielle pour une lecture avertie et poussée, et qu'elle nous aidera à nous rapprocher le plus objectivement possible de la penser de l'auteure dans *La femme sans sépulture* et d'apprécier l'image de cette femme algérienne qui lutte malgré les souffrances, pendant et après la guerre de libération d'Algérie, pour ses rêves, ses convictions, son identité, pour son pays.

Pour ce faire, d'abord, dans le premier chapitre, nous nous sommes intéressés aux productions littéraires de l'auteure afin de situer ce roman dans l'œuvre de la romancière. Nous sommes intéressés, ensuite, à la structure paratextuelle et textuelle du roman ; puis aux constructions narratives à travers les études des personnages, de l'espace-temps et des voix narratives. De ces études narratologiques préliminaires sont déduits les thèmes de base autour desquels va tourner l'étude thématique et interprétative sur base énonciative.

Dans le deuxième chapitre, nous nous intéresserons à l'étude énonciative des thèmes essentiels. Nous verrons, dans un premier temps, ce que souffrir chez la femme dans son identité individuelle et collective ; comment est représentée l'identité de la femme qui se définit et qui se laisse définir, comment est portée l'identité socioculturelle, linguistique, vestimentaire, ... Dans un second temps, nous nous intéresserons à la femme au maquis, à son poids, à son rôle, à ses sacrifices, à ce qu'elle a subi comme torture et comme crimes contre l'humanité puis nous finirons sur la souffrance de vivre la guerre, de combattre puis sur la souffrance d'être en conflit avec son propre camp qui ignore la bravoure et met aux oubliettes ses femmes qui ont porté la guerre de libération à bout de bras.

Enfin, on clôturera notre travail avec une conclusion qui va à son tour exposer les résultats auxquels nous avons abouti ; pour informer ou confirmer nos hypothèses de départ.

Premier chapitre

Présentations et analyse de l'œuvre

**« Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme,
aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. » J. J. Rousseau**

Premier chapitre : Présentations et analyse de l'œuvre

Introduction partielle :

Ce premier chapitre est consacré à la présentation de l'auteure et de son œuvre. Nous exposerons ainsi quelques éléments biographiques et bibliographiques de Assia Djébar. Ce qui nous permettra de situer le roman auquel nous nous intéressons et de le présenter à son tour avec plus d'intérêts. Pour cela, nous commencerons par l'étude des éléments péritextuels de ce roman, comme une étude de la forme sur aspects typographique et typographique ; puis nous passerons à une étude de fond. Cette dernière passera par un résumé de l'œuvre étudiée, par l'analyse de sa construction narrative romanesque -personnages et l'espace-temps narratifs- puis par l'étude des voix narratives qui hantent ce récit. Ces analyses nous serviront à contextualiser l'écriture du roman à le résumer, à le lire et à en déduire les thématiques principales qui intéresseront notre étude dans le chapitre suivant.

I. Djébar, femme de lettres

1. Biographie de Fatima-Zohra Imalayène⁴

Née dans une famille de petite bourgeoisie traditionnelle algérienne, Fatima-Zohra Imalayène, de son vrai nom, est fille de Tahar Imalhayène qui est un instituteur (issu de l'École normale d'instituteurs de Bouzaréa) chenoui originaire de Gouraya et de Bahia Sahraoui qui appartient à la famille des Berkani (issue des populations arabo-berbères chenouis Ait Menasser du Dahra), dont un aïeul a combattu aux côtés d'Abd El-Kader et l'a suivi en exil.

Elle passe son enfance à Mouzaïville (Mitidja), étudie à l'école française puis dans une école coranique privée.

À partir de 10 ans, elle fait ses études au collège de Blida où elle commence à apprendre le grec ancien, le latin et l'anglais.

En 1953, elle obtient le baccalauréat.

En 1954, elle entre en khâgne à Paris (lycée Fénelon).

En 1955, elle entre à l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres, où elle choisit l'étude de l'Histoire.

⁴ “Assia Djébar”, vu le 12 mai 2020, sur URL : <<http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/assia-djébar> >

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

À partir de 1956, elle est exclue parce qu'elle suit la grève de l'UGEMA (l'Union générale des Étudiants musulmans algériens) et ne passe pas ses examens. C'est à cette occasion, qu'elle écrit son premier roman *La Soif*.

En 1957, elle publie *La Soif*, sous le pseudonyme de Assia Djébar. Elle épouse l'écrivain Walid Carn puis elle quitte la France.

À partir de 1959, bien que le général De Gaulle, en personne, demande sa réintégration dans l'École en raison de son talent, elle étudie et enseigne l'histoire moderne et contemporaine du Maghreb à la Faculté des lettres de Rabat.

En 1965, elle décide d'adopter, avec Walid Garn, l'orphelin Mohamed Garne

Le 1^{er} juillet 1962 jusqu'en 1965, elle retourne en Algérie. Elle est professeur de l'histoire et de la philosophie, en langue arabe, à l'université d'Alger.

De 1966 à 1975, elle réside à Paris, et séjourne en Algérie. Elle écrit la pièce "Rouge l'aube" avec son premier mari. Elle se remarie avec Malek Alloula, dont elle se sépare par la suite.

Elle réalise deux films :

En 1978, "La Nouba des Femmes du Mont Chenoua", long-métrage qui lui vaudra un prix.

En 1982, "La Zerda ou les chants de l'oubli", un court-métrage.

En 1980, elle publie son recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement*.

De 1995-2001, elle est directrice du Centre d'études françaises et francophones de l'État de Louisiane en Amérique.

En 1999, elle soutient sa thèse à l'université Paul-Valéry Montpellier 3 ; elle est élue membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique

Depuis 2001, elle enseignait au département d'études françaises de l'université de New York.

Le 16 juin 2005, elle est élue à l'Académie française et y est reçue le 22 juin 2006.⁵

En 2016, la *Journée Assia Djébar* est instaurée à Montréal, elle est célébrée annuellement le 16 juin par l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ), l'organisme Racines et Confluences, les éditions Mémoire d'encrier et la compagnie de production artistique et cinématographique SN Production.⁶

⁵ "Assia Djébar", vu le 12 mai 2020 sur URL : <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/assia-djebar/>>

⁶ Entretiens et émissions radios avec et autour de Assia Djébar, Écoutés en mai 2020, disponibles sur URL : <<https://www.franceculture.fr/recherche/articles-et-diffusions?q=assia+djebar>>

2. Bibliographie signée Lettres & Art⁷ :

Œuvres principales :

La Soif, roman (1957)
Les Impatients, roman (1958)
Women of Islam (1961)
Les Enfants du Nouveau Monde, roman (1962)
Les Alouettes naïves, roman (1967)
Poèmes pour l'Algérie heureuse, poésie (1969)
Rouge l'aube, théâtre (1969)
Femmes d'Alger dans leur appartement, nouvelles (1980)
L'Amour, la fantasia, roman (1985)
Ombre sultane, roman (1987)
Loin de Médine, roman (1991)
Vaste est la prison, roman (1995)
Le Blanc de l'Algérie, récit (1996)
Les Nuits de Strasbourg, roman (1997)
Oran, langue morte, roman (1997)
Ces voix qui m'assiègent : En marge de ma francophonie, essai (1999)
La Femme sans sépulture, roman (2002)
La Disparition de la langue française, roman (2003)
Nulle part dans la maison de mon père, roman (2007)

Filmographie :

La Nouba des femmes du Mont Chenoua (1978)
La Zerda ou les chants de l'oubli (1982)
Filles d'Ismael dans le vent et la tempête – Drame musical en 5 actes (2002)

Prix littéraires :

Prix de la Critique internationale à la Biennale de Venise, pour *La Nouba des Femmes du Mont Chenoua*, 1979
Prix Liberatur de Francfort, (Allemagne)1989
Prix Maurice Maeterlinck, (Bruxelles, Belgique)1995
International Literary Neustadt Prize, (États-Unis)1996
Prix Marguerite Yourcenar, (Boston, États-Unis)1997
Prix international de Palmi (Italie), 1998
Prix de la revue Études françaises, pour *Ces voix qui m'assiègent... en marge de ma francophonie*,1999
Prix de la paix des Éditeurs allemands, (Francfort) 2000
Prix international Pablo Neruda, 2005 (Italie)
Prix international Grinzane Cavour pour la lecture, (Turin, Italie) 2006

⁷ HACHANI Samir. « Assia Djébar, écrivaine et historienne (1936-2015) », In *Femmes savantes, femmes de science*. Article consulté le 12 mai 2020, sur URL : <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/femmessavantes/chapter/assia-djebar-ecrivaine-et-historienne-1936-2015/> >

3. Ses écrits, ses thèmes

Palmarès impressionnant, Assia Djébar écrit et enseigne en français mais filme en arabe dialectal. Passionnée de la littérature depuis son enfance, la première ébauche fut à l'âge de dix-neuf ans avec *La Soif* (1957), écrit avant l'indépendance, attira l'attention de l'éditeur Julliard. Assia Djébar déclare à l'occasion de puiseurs interviews que ce roman représentait pour elle un exercice de style qu'elle ne l'avait pas pris au sérieux. Parmi ses premières œuvres, *Les Enfants du nouveau monde* (1962) et *Les Alouettes naïves* (1967) se placent durant la guerre d'Algérie, évoquent le rôle des femmes au quotidien, dans ce conflit, leur désir d'émancipation, leur enfermement dans la société traditionnelle algérienne. Un recueil de nouvelles qui emprunte son titre aux tableaux d'Eugène Delacroix et de Pablo Picasso, *Femmes d'Alger dans leur appartement* (1980) ; c'est l'histoire des femmes d'Alger, du pouvoir patriarcal et de la colonisation. *Loin de Médine* (1991) rappelle les événements qui entourent les derniers jours du Prophète Mahomet et le rôle des femmes dans ces événements. Elle se révolte contre le retour d'une terreur meurtrière en Algérie, dans *Le Blanc de l'Algérie* (1996) et tente de remonter le fil du temps pour rendre accessible l'origine du mal. Son ouvrage *La Disparition de la langue française* (2003) est consacré à cette langue imposée puis assumée comme langue d'écriture. *Nulle part dans la maison de mon père* (2007) est un récit intimiste sur la fin de son adolescence, le refus d'une société patriarcale, les interdits qui étouffaient sa vie à l'époque et la liberté dont semblaient jouir ses camarades européennes.

Situer notre roman dans son œuvre, nous permet d'avoir un vant-gout des thématiques traitées. Depuis son premier roman, l'Histoire est omniprésente : elle est l'expression de l'expérience de la femme dans la grande aventure nationale. L'écriture de l'Histoire et de la mémoire a mené l'auteure à céder la parole aux femmes faisant de son œuvre une fiction habitée par les voix étouffées puis ressuscitées grâce à l'écriture. Ainsi, toute son œuvre est un travail de la mémoire qui ramène à la vie et dans l'histoire les voix étranglées. Elle, qui écrit contre la mort, contre l'oubli, dans l'espoir de laisser une trace.

Assia Djébar, l'écrivaine algérienne la plus connue, couronnée et reconnue universellement et la plus étudiée, a inscrit une pensée féminine et une écriture particulière, lieux de rencontre de cultures et de voix. D'autant que son affect a toujours été directement lié au "monde arabe" et à ses traditions arabo-berbères, comme elle aime le souligner. Encore, à travers ses œuvres, Assia Djébar parle de la langue orale et de la langue du corps et communique sa culturalité multiple. Écrivant dans la langue de l'*Autre*, Assia Djébar a fondé avec d'autres auteurs la littérature algérienne d'expression française.

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

Son écriture est aussi une quête d'une identité féminine établissant un dialogue entre les générations de femmes et se remémorant du passé à l'ombre des aïeules. Des critiques de partout ont étudié l'œuvre romanesque d'Assia Djébar, études thématiques, poétiques, esthétiques, autobiographiques, historiques... A notre tour, de rendre hommage à l'illustre écrivaine, à sa contribution particulière au champ littéraire international. Hommage à cette « fleur immortelle » qui « De loin est venue et doit aller loin... », et dont l'œuvre originale est à considérer comme exemplaire du « travail de création ».⁸ Il semblerait que notre corpus ait des caractéristiques générales partagées et des thèmes communs avec le reste de son œuvre.

Figure n° 1 : Fiche-auteur

Nom de plume	Assia DJEBAR	
Vrai nom	Fatima-Zohra IMALAYÈNE	
Nationalité	Algérienne et française	
Née	Le 30 juin 1936 à Ouled Hamou à Cherchell (département d'Alger) dans l'actuelle wilaya de Tipaza.	
Morte	Le 06 février 2015 à Paris, France.	
Étude	École française > école coranique > collège de Blida > Lycée Fénélon > ENS de jeunes filles de Sèvres (étude Histoire)	
Politique	Parti des travailleurs	
Activité	Professeure, historienne, traductrice, réalisatrice, linguiste, scénariste, cinéaste, journaliste, écrivaine, romancière, nouvelliste, poétesse, essayiste.	
Membre de	<i>Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (1999-2015)</i> <i>Académie française (2005-2015)</i> <i>Commandeure des Arts et des Lettres</i> <i>Chevalière de la Légion d'honneur</i> <i>Neustadt International Prize for Literature (1996)</i>	
Distinctions	<i>Grand prix de la francophonie (1999)</i> <i>Prix de la paix des libraires allemands (2000)</i> Docteur <i>honoris causa</i> de l'université de Vienne (Autriche), de l'université d'Osnabrück (Allemagne) et de l'université Concordia de Montréal.	

(Photo crédit libre de droits)

⁸ HACHANI Samir. « Assia Djébar, écrivaine et historienne (1936-2015) », In *Femmes savantes, femmes de science*. Consulté, en ligne, le 12 mai 2020, sur URL : <<https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/femmessavantes/chapter/assia-djébar-ecrivaine-et-historienne-1936-2015/>>

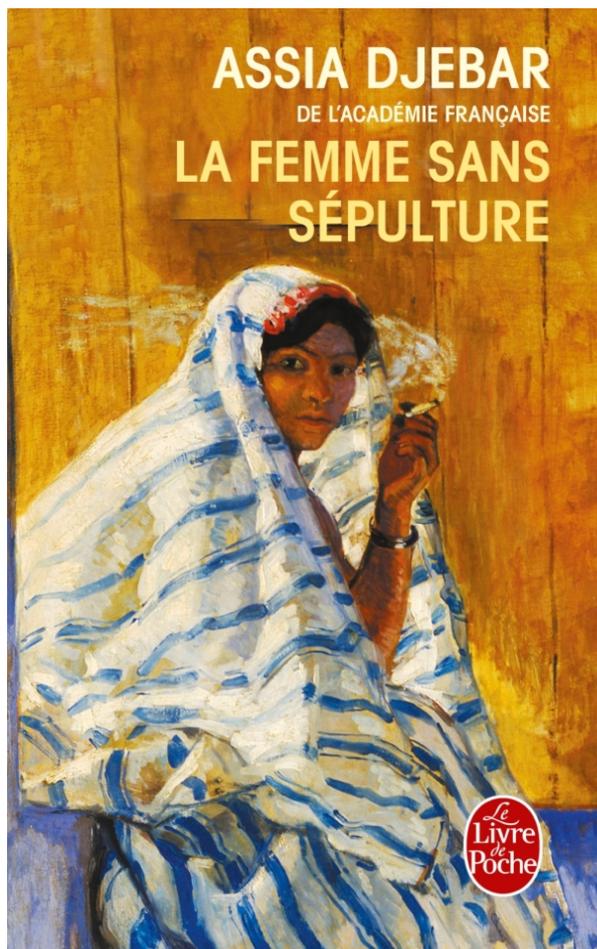
II. Présentation de La femme sans sépulture

1. Analyse du périphrase comme support thématique

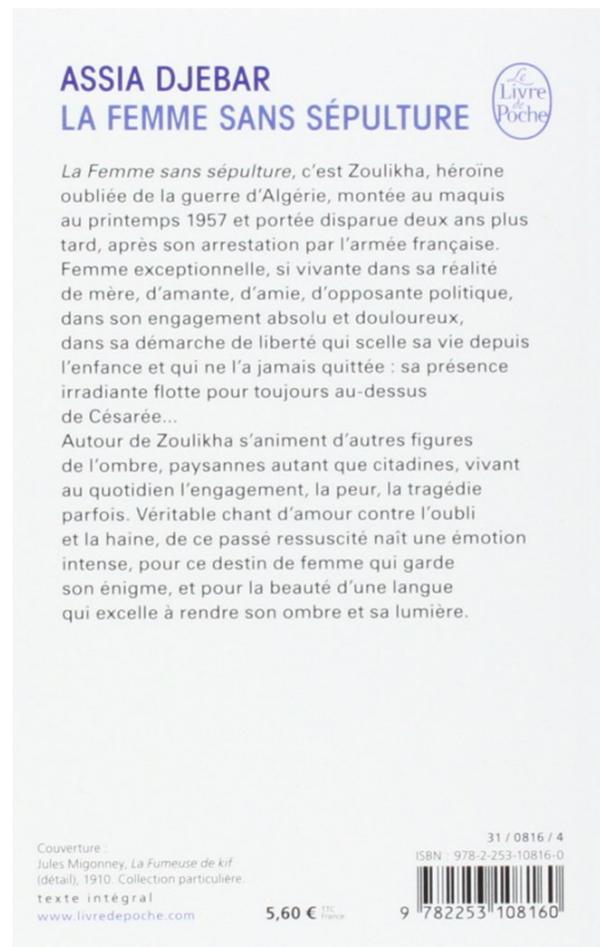
C'est tout ce qui accompagne le texte mais n'en fait pas partie. L'utilité de l'étude : Le périphrase aide les lecteurs à comprendre l'œuvre ; il donne une meilleure interprétation de l'œuvre ; il est le miroir de l'œuvre.

A) Aspects iconographiques

Figure n° 2 : Le livre comme objet d'étude ⁹



La 1^e de couverture



La 4^e de couverture

La première de couverture : Représente le recto du livre fermé, la face. Premier élément de contact et d'accroche qui éveille la curiosité du lecteur. A la première vue, nous formulons déjà des hypothèses et anticipons la lecture du livre : La première chose qui attire notre regard, ce sont les couleurs vives du tableau dominé par un fond orange qui symbolise, à la fois, confiance et méfiance, intelligence et audace ; bien que ce soit une couleur chaude et

⁹ DJEBAR Assia, *La femme sans sépulture*, 1^e éd. Albin Michel, Éd. Le livre de Poche. Paris, 2002. 1^e et 4^e de couverture.

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

ensoleillée qui respire la gaité, son aspect négatif est le refus du plaisir sous toutes ses formes.¹⁰ Le mur orange rappelle les maisons traditionnelles berbères. Le contraste est bien marqué avec les habits de la femme fumeuse assise sur un fauteuil de tissu mauve. Recouverte d'un *hayek* à rayures blanc cassé, presque jaunies, et bleu, couleur froide, dessous un foulard rouge sur la tête qui laisse apparaître une mèche de cheveux brune. La femme au teint basané nous fixe sans gêne. A part son visage presque sans expression, de son hayek qui l'englouti, elle a un bijou argenté au poignet qui sort pour porter à sa bouche la cigarette allumée, entre ses doigts. Un écart de coloris, de posture qui suggère un écart socioculturel entre l'habit aux couleurs traditionnelles et le geste naturel et le regard droit, tous deux assumés 'modernes et émancipateurs'. La toile, portrait d'une femme qui ose, se rebelle, se révolte, se libère, en décalage avec son milieu. Son regard est un défi pour les uns, une invitation pour d'autres. Elle nous envoie un message subliminal : la femme peut dans une société qui la dégrade.

D'autres éléments sont posés sur cette toile : en haut, à droite, tout en majuscules, le pseudonyme de la romancière, dessous, en petites lettres la mention 'de l'Académie française', comme mention de garantie sur la qualité de l'œuvre. Dessous ces mentions, le titre en lettres capitales. Sur certaines versions, au coin bas à droite, la mention Livre de poche, avec son logo, pour les versions rééditées du roman.

La quatrième de couverture : c'est, à contrario, le verso du livre fermé, ou sa face pile. Dernière page extérieure d'un livre, comme la précédente, elle n'est pas numérotée. Elle présente généralement une présentation du document : le fond est blanc, le nom de l'auteure et le titre sont écrits en gras, en lettres capitales, au coin droit, la mention d'édition Livre de poche. Dessous une partie généralement réservée pour les : résumé, extrait, critique, commentaire, information sur le livre ou sur son auteur(e), et, ici, on nous explique qui est *La Femme sans sépulture* en la personne de Zoulikha, héroïne oubliée de la guerre d'Algérie. Il évoque après, les exploits et le parcours de cette femme. Ceux-ci sont rapportés par d'autres personnages. Ce qui manifeste encore, l'héroïsme épique de cette exceptionnelle combattante. En bas, à droite, un code barre, au milieu le prix en euro (5,60 €). Maintenant, sur la même ligne, à droite, est mentionné le nom du peintre de la page de couverture et le titre de la toile et autres détails¹¹. Il y a mention du texte intégral écrit en italique : il notifie qu'il s'agit d'un intégral avec préface, biographie, note de l'éditeur. Et enfin, le URL de la maison d'édition.

¹⁰ BOURDIN Dominique, *Le langage secret des couleurs*, p. 60

¹¹ MIGONNY Jules, peintre français né en 1876 et mort en 1929, passionné par l'Algérie. Il a peint ce portrait intitulé, « La Fameuse de kif », en 1910 (collection particulière). Il s'agit du portrait d'une femme berbère.

B) Aspects typographiques

Titre

La femme sans sépulture, titre écrit en jaune, placé au-dessus du nom d'Assia Djébar., indique une personne sans tombeau, qu'on n'a pas mis en terre, qui n'a pas pu être enterrée. Unique désignateur de cette œuvre, ce titre évoque le thème de la souffrance et de la douleur à travers perte, du décès, de disparition, de la séparation. Cela suggère une œuvre *dramatique*. Le thème de la mort, rappelé ici par la sépulture, est une caractéristique essentielle du héros épique. Le thème de la femme sous-entend un héros épique féminin. Le mot « Femme » précédé par un article défini et commencé par une majuscule, ce qui signifie que le texte vise une seule femme qui s'appelle "Zoulikha". Cette dernière est le sujet central du roman, le titre est donc *littéraire*. Cependant, cette désignation peut avoir deux sens : un dénoté, qui consiste à trouver le nom de Zoulikha en retournant le livre, à la quatrième de couverture et nous resteront dans le sens premier ; et un sens connoté, qui désigne génériquement les femmes, l'ensemble des femmes décédés ou sacrifiées qui n'ont pas pu avoir un dernier hommage, une reconnaissance, jouir de ce droit sur les vivants ; soit parce qu'on ne le peut pas le faire ou parce qu'on ne veut pas.

Auteure

Le nom d'auteur fige souvent sur la première de couverture, au-dessus ou tout en bas du titre pour déclarer l'identité de l'écrivain. Déclarée par son vrai nom comme Maïssa Bey ou par un nom d'emprunt, comme les chanteurs avec leurs noms de scène, Yasmina Khadhra. Née Fatma Zohra IMALAYÈNE, de son vrai nom ; à 19 ans, elle s'est vue obligée, par crainte de son père et par pudeur, de se choisir un pseudonyme pour publier son 1^{er} roman, *La soif* ; l'homme qu'elle épousa plus tard en 1^e noces et qui est aussi écrivain et bon arabophone, lui a proposé Assia Djébar. Assia, pour « fleur immortelle » et Djébar « De loin est venue et doit aller loin... ». bien entendu, ces deux mots sont polysémiques et on peut s'amuser à trouver d'autres significations.

La dédicace

Cette œuvre est dédiée à Claire Delannoy, éditrice d'Assia Djébar (qu'elle encourage dans sa lutte féminine et de nombreux autres écrivains maghrébins. Elle est une directrice littéraire et une écrivaine française, lauréate du prix Goncourt du premier roman en 2003, le dédicataire doit assumer la responsabilité de l'œuvre.

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

La dédicace sert à faire l'hommage d'une œuvre à une personne. *La Femme sans sépulture* est dédiée à "Claire Delannoy" avec mon affection, une expression qui montre l'attachement et la valeur affective de dédicataire (une dédicace exemplaire).

Avertissement

L'avertissement de Debar, dans *La femme sans sépulture*, souligne l'ancrage historique de son personnage. Elle attire l'attention des lecteurs par l'avertissement nous explique, dans l'avis, la manière avec laquelle est écrite cette œuvre ; mélange de faits réels de la vie de Zoulikha, et d'imaginaire de l'écrivaine, et la manière avec laquelle il faut la lire. Ex :

- « ...Zoulikha, l'héroïne de ma ville d'enfance, pendant la guerre d'indépendance de l'Algérie... » (Avertissement). L'auteure a fait des efforts pour trahir la fiction en transposant la réalité avec beaucoup de fidélité.
- Djébar a l'intention de mémoriser l'Histoire de l'Algérie, en la sauvegardant de tomber dans l'oubli. A la fin de l'avertissement, l'auteure a révélé les finalités d'écrire ce roman dans la citation suivante : « ...j'ai usé à volonté de ma liberté...pour que la vérité de Zoulikha soit éclairée d'avantage... » (Avertissement) L'auteure a adhéré l'approche documentaire en écoutant les femmes et précisant les dates et les lieux.

Épigraphe

Chaque élément paratextuel éclaire une partie du texte, et facilite le déchiffrement du sens l'épigraphe est la clef pour accéder au fond du texte. Elle se présente souvent sous forme d'une citation placée en tête d'un chapitre, d'une œuvre pour suggérer le contenu du livre. L'épigraphe de notre corpus, choisi par Assia Djébar, est poème de Samuel Wood qui se compose de sept vers, il évoque la voix mystérieuse. « Si faire entendre une voix venue d'ailleurs ». C'est la voix de Zoulikha, l'appel des morts, qui se manifeste dans le texte sous plusieurs formes : chant, cri, chuchotement, parole. Une voix perdue qui, de temps en temps, hante Césarée pour secouer la mémoire et les souvenirs du passé.

Prélude

Nous nous intéressons à la préface écrite dans la première parution du roman par l'auteur. La préface de *La Femme sans sépulture* est une préface qui englobe l'idée principale du roman et étale la raison de son existence, aussi elle assure une bonne lecture du texte : Assia Djébar révèle au lecteur, dans son prélude, la meilleure méthode de lire son texte ainsi valorisé ; son intention d'écrire ce roman et son idée principale qui se compose de 4 parties :

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

1. Son retour au pays natal et sa décision d'écrire le roman. « La première fois au printemps de 1976...je me trouve chez la fille de l'héroïne »¹²
2. Le repérage d'un long métrage qui raconte l'histoire de Zoulikha en s'appuyant sur les témoignages des femmes « La présentation de sa vie était interrompue par la musique de flûte d'Edgar Varèse et les images actuelles de la ville (Césarée) ... »¹³
3. La biographie de "Zoulikha" « Zoulikha est née en 1916 à Marengo... »¹⁴, accéder dans la vie intime de l'héroïne en donnant des informations sur sa famille, son village.
4. La conversation des femmes qui parlent à propos de Zoulikha. « Quelle audace elle a cette Zoulikha, son mari, en sachant comment elle a parlé dans la rue "fière "d'elle »¹⁵

Épilogue

Désigne la dernière partie de certains livres. Au-dessus du titre "épilogue", l'auteure a inséré un poème nostalgique écrit en italique qui résume le sentiment de l'exil chez elle. « Loin d'Alger, nid de corsaires évanouis Ma capitale de douleurs, Ô Césarée ! »¹⁶, sa ville lui évoque éloignement et déchirement et ici la douleur et la souffrance « Les oiseaux de tes mosaïques Flottent dans le ciel de mes larmes »¹⁷. À l'épilogue, l'auteure explique qu'en visitant les connaissances de l'héroïne pour écouter l'histoire de Zoulikha, on parlait d'elle comme étant « La "visiteuse" "l'invitée" "l'étrangère"... tous ces vocables me désigneraient-ils donc moi... »¹⁸ et que malgré ça l'auteure explique que l'amour de sa ville natale est la cause de son retour. « Cité antique, ô ma Césarée ! » « Parce que j'ai désiré soudain rentrer »¹⁹

Exergue

Elle correspond au poème Louis-René Des Forêts, extrait des Poèmes De Samuel Wood, publié en 1988. Ce texte poétique explique que dire une voix venue d'un autre lieu, fait vibrer son timbre au loin. Cet exergue évoque le témoignage, le souvenir.

De cette étude du paratexte, on constate, que l'ensemble de ces commentaires convergent vers un registre épique et tragique, et que les thèmes dominants sont : la femme, la souffrance, la guerre, l'identité, le devoir de mémoire.

2. Analyse du texte comme base thématique

A) Architecture interne de l'œuvre

¹² DJEBAR Assia. *La femme sans sépulture*, p. 12

¹³ *Ibidem*, p. 13

¹⁴ *Ibidem*, p. 19

¹⁵ *Ibidem*, p. 22

¹⁶ *Ibidem*, p. 235

¹⁷ *Idem*.

¹⁸ *Ibidem* p. 238

¹⁹ *Ibidem*, p. 240

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

Ce roman est intitulé de *La femme sans sépulture*, d'Assia Djébar est de 242 pages ; édité par Albin Michel, le 06 mars 2002. Son architecture est bâtie sur 12 chapitres :

Figure n° 3 : Architecture interne de *La femme sans sépulture*

Parties	Titres	Pages
	Avertissement.	
	Prélude.	01-24
Chapitre 1	Dame Lionne près du cirque romain...	25-45
Chapitre 2	« Où trouver le corps de ma mère ? »	47-65
Chapitre 3	Premier monologue de Zoulikha, au-dessus des terrasses de Césarée.	67-73
Chapitre 4	« Mon amie, ma sœur, me dit-elle, les petits m'alourdissent ! »	75-97
Chapitre 5	Où Mina rêve d'amour et où Dame Lionne reprend le récit...	99-111
Chapitre 6	Les oiseaux de la mosaïque.	113-127
Chapitre 7	Deuxième monologue de Zoulikha.	129-136
Chapitre 8	Où Zohra Oudai replonge dans le passé.	138-158
Chapitre 9	La dernière nuit que Zoulikha passa à Césarée.	159-181
Chapitre 10	Troisième monologue de Zoulikha.	183-198
Chapitre 11	Lorsque Mina, fillette, voyagea au maquis chez sa mère.	199-215
Chapitre 12	Dernier monologue de Zoulikha.	217-234
	Épilogue.	235-243

Caractéristiques générales

Genre littéraire : récit. Sous-genre : roman. En prose.

Registre littéraire : tragique (le titre annonce la mort de l'héroïne, destin tragique attendu + champ lexical de la guerre, de la souffrance, ... + comble d'un conflit interne chez le héros + parcours est jalonné par les tragédies + condition humaine marquée par sa finitude, ...).

Registre de langue : soutenu, entrecoupé de courant lors des prises de paroles + mot du dialecte arabe algérien.

Type de texte : narratif (les fonctions référentielles et expressives + temps de la narration + verbes d'actions + embrayeurs adverbiaux spatio-temporels, adjectivaux + trame narrative).

Intention de l'auteur : narrer, raconter, romancer et rapporter des faits quand il y en a.

B) Résumé par chapitres

Prélude

Ce qui précède avant l'histoire de la mort de Zoulikha. Mina la fille cadette de Zoulikha et l'auteure ont contribué à l'écriture de ce roman, l'auteure était en train de réaliser un film jusqu'au jour où elle entend parler de l'histoire de Zoulikha qui de sa ville, la curiosité la mangea et elle décide d'aller chez elle pour en savoir un peu plus sur elle.

D'après la fille cadette de l'héroïne, Zoulikha est partie au printemps de 1956 pour son destin, elle est née à Marengo (Hadjoutt), son père s'appelait Chaïb, il était cultivateur de terre aisée, elle s'est remarié trois fois, son troisième mari appelé « El Hadj » notable, musulman pratiquant mais tolérant, avec qui elle a eu sa fille cadette Amina « Mina », ainsi que deux autres ; Hania l'aînée et El Habib avec ces deux autres ex-maris, Zoulikha ne se laissait jamais abattre par les propos des femmes de Césarée qui la jalouaient, au contraire elle a toujours eu l'audace de répondre et son mari était toujours fier.

En 1956, à 42 ans, elle est montée au maquis pendant deux ans.

Chapitre 1 : Dame Lionne près du cirque romain

L'auteure quitte Alger accompagnée de Mina, où cette dernière va séjourner chez sa sœur aînée Hania, Lla lbiaa (Dame Lionne) l'amie de Zoulikha avait comme fonction de prédire les destins et les sorts mais aussi étrangement elle était laveuse des morts, mais une fois qu'elle est partie à la Mecque elle arrêta de prévoir l'avenir, elle se rappela du soir de la mort des trois fils Saadoun, où elle accompagna Mounia leur mère et la rassura qu'ils étaient juste en prison mais toujours en vie, après elle découvre qu'il sont décédés.

Lla lbia raconte cette nuit de l'assassinat à Mina et l'auteure, en disant que les moudjahidines sont venus voir les 3 fils Saadoun morts, et puis Lla lbia les a lavés avec l'aide de Fatima.

Chapitre 2 : Où trouver le corps de ma mère ?

Zoulikha se couche et attend avec impatience de parler à son gendre dans le secret, et puis on apprend qu'on la cherche pour qu'elle monte au maquis, elle a vécu sur les montagnes de Césarée jusqu'à ce qu'on l'arrête et on la torture, ses enfants avait pour mission de chercher son corps disparu.

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

Chapitre 3 : Premier monologue de Zoulikha, au-dessus des terrasses de Césarée.

Zoulikha prend parole, elle raconte sa situation, son vécu, espère de tout cœur revoir ses enfants, elle insiste sur le fait d'imaginer Mina sur elle en la tenant dans ses bras tout en étant torturée...puis les soldats l'emportaient dans le camion.

Chapitre 4 : Mon amie, ma sœur, me dit-elle, les petits m'alourdissent !

L'auteure insiste en disant qu'on a une seule culture, une seule religion, une seule langue pour affirmer qu'on n'a rien à avoir avec le colonisateur « Nous avons une seule langue, L'arabe.

Nous avons une seule foi, l'islam, nous avons une seule terre, l'Algérie »²⁰ ; l'auteure s'accentue sur l'identité mais aussi qu'il faut aimer les prophètes tous autant qu'ils sont ; « Nous avons trois amours : Abraham, Jésus, ... et Mohammed ! »²¹

Mina rend à sa tante Zohra Oudai accompagnée de l'auteure, puis vient le tour de sa sœur ainée Hania. Zohra Oudai assiste aux fiançailles de son neveu El Habib et révèle que Lla Lbia était la seule qui soutenait Zoulikha.

Chapitre 5 : Où Mina rêve d'amour et où Dame Lionne reprend le récit

L'escapade de Mina et son amie en voiture l'a aidé à faire apparaître beaucoup de souvenirs lointains du passé où elle se confia à elle, après avoir eu une grosse déception d'amour qu'elle avoue enfin après ces trois ans.

Chapitre 6 : Les oiseaux de la mosaïque

L'auteure rend visite à Lla lbia où elle trouve Mina chez elle tout en étant mélancolique, en voyant le raisin rouge écarlate. Dans le musée, les oiseaux de la mosaïque représentent des femmes dessinées magnifiquement avec beaucoup de couleurs, la mosaïque était intrigante, c'était celle d'Ulysse et ses sirènes dans le musée.

Zoulikha apprit la mort de son mari El Hadj, elle s'incline devant lui, mort elle murmure dans son oreille que c'est à elle de continuer sa mission. Elle tenait tête à ce commissaire Costa qui ne lâchait jamais prise. L'auteure et Mina sont devenues de meilleures amies, Dame Lionne raconte que Zoulikha était décidé à monter au maquis.

²⁰ DJEBAR Assia., *La Femme sans sépulture*, p. 77

²¹ *Ibidem*, p. 78

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

Chapitre 7 : Deuxième monologue de Zoulikha

Zoulikha cachait à Mina qu'elle se faisait convoquer par le commissaire Costa même si la petite ressentait quand même le danger, Zoulikha se faisait convoquer par le commissaire sans cesse où ce dernier la violenter pour qu'elle avoue l'endroit des maquisards mais sans issue.

Chapitre 8 : Où Zohra Oudai replonge dans le passé

La visiteuse (l'auteure), la nouvelle amie de Mina, elles font du tourisme ensemble (où elles vont au théâtre puis au musée pour voir l'étrange mosaïque d'Ulysse à la mer avec ses sirènes). Ensuite, elles vont rejoindre tante Zohra Oudai qui les accueille chaleureusement et leur prépare du pain, elle leur explique sa miséricorde qui se concrétise en Djamila qu'elle a élevée seule quand elle était une jeune épouse car aujourd'hui c'est Djamila qui est là pour elle. (La fille de sa cousine germaine). Les soldats croient que Djamila est Zoulikha alors ils la forcent à marcher dans la forêt avec sa petite de deux ans.

Chapitre 9 : La dernière nuit que Zoulikha passa à Césarée

L'auteure et Mina se rappelaient des paroles des paroles de Dame Lionne sur Zoulikha la veille avant d'aller à Alger, elle se cachait chez Lla lbia (Dame Lionne). Cette dernière était d'une aide très précieuse. Zoulikha récoltait des maisons modestes ou riches et des écoles pour aider les maquisards ; la récolte était entre la montagne et la ville, alors Dame Lionne frappe dans chaque porte pour aider Zoulikha à se cacher jusqu'à ce qu'elle trouve le jeune homme Omar qui répond à son attente.

Chapitre 10 : Troisième monologue de Zoulikha

Le personnage principale Zoulikha la seule de son village qui bénéficie de l'école, elle se fait traité de Roumia²² « déguisée » car les gens de son village jaloux et envieux la voyaient très mal. Elle invoquait la nostalgie de ses ex époux et son dernier « El Hadj » elle raconte à Mina la fête de son départ qu'elle a assisté avec sa tante Zohra, elle se rappelle toujours d'eux, elle les a aimés tous différemment, la fête est finie, l'héroïne se prépare dès l'aube pour aller rejoindre les hommes d'armes. Une fois dans la grotte, Zoulikha se rappelle de ses deux enfants qu'elle a laissés derrière elle « El Habib » et « Mina » qu'elle voulait à tout prix voir. Alors elle fait appel à elle et cette dernière va prendre un gros risque en lui rendant visite avec un horrible manque.

²² Terme de l'arabe dialectal algérien, féminin de "roumi" qui vient de "romain" qui désigne en général un européen, et dans ce contexte colonial, il veut signifier "une française" ; sous-entendant ainsi, péjorativement, qu'elle est assimilée.

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

Chapitre 11 : Lorsque Mina, fillette, voyagea au maquis chez sa mère

Mina et son amie (l'auteure) vont dans un restaurant, elle raconte qu'il y avait autrefois une grande femme prénommée Halima (la rêveuse) qui est à Grenoble, la capitale, elle a obtenu son diplôme de géographie mais n'a pas bénéficié d'une bourse pour continuer ses études mais qui est devenue quand même une personnalité de la ville, elle a été conseillère municipale là-bas, elle est donc partie aux Alpes pour être une personnalité.

La messagère est venue dire à Mina que sa mère la combattante voulait la voir avec son frère en urgence, Zoulikha était la seule femme parmi les moudjahidine, elle fut arrêtée dans la forêt avec quatre autres hommes.

Chapitre 12 : Dernier monologue de Zoulikha

Zoulikha à peine consciente après avoir été torturée horriblement par l'armée française, se rappelle de chaque personne marquante dans sa vie, surtout de sa fillette Mina, on la jetant en plein centre du douar devant les yeux de tous sans que personne ne puisse l'aider de peur de subir le même sort. Un petit garçon qu'elle avait aidé autrefois (quand il était fiévreux), l'avait pris pour achever les souffrances de cette sacrée moudjahida, l'a enterré par de suite, il l'honora selon l'islam.

Épilogue : conclusion de l'ouverture

Pendant la période coloniale allant de 1956 à 1957, Zoulikha était devenue une maquisarde pour son cher pays. La moudjahida était vraiment au centre : pas seulement du combat à Césarée mais des liaisons à maintenir entre les montagnes et la cité. Zoulikha a 42 ans, veuve de son troisième époux, avait laissé ses deux enfants dans la maison de la vieille rue d'El Qsiba. Assia Djébar se pose des questions sur le sort des autres : Dame Lionne, Zohra et Hania... Elle se dénomme l'écouteuse, elle parle de la mosaïque la plus étrange de tout le musée qui parle d'Ulysse et les 3 sirènes. Assia Djébar (l'auteure) a décidé de faire revivre le récit de l'héroïne Zoulikha, 20 ans après : « Des milliers d'innocents sont portés disparus à leur tour, parfois sans sépulture. ».

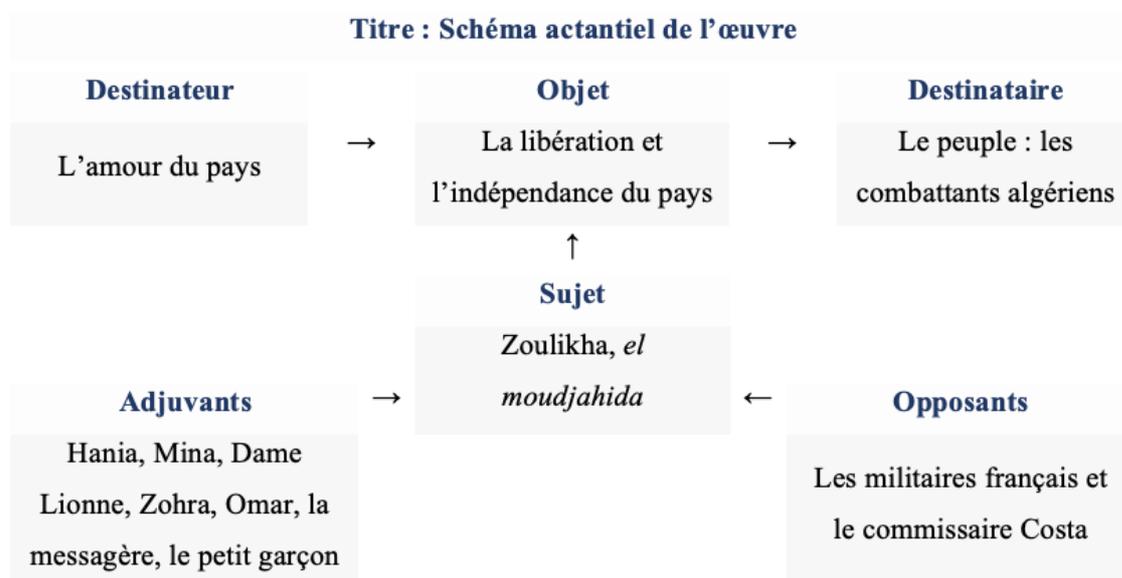
C) Résumé du roman

La pratique de l'enquête orale menée auprès d'une vingtaine de moudjahidate, n'a fait que confirmer nos lectures méthodologiques sur la place du témoignage oral dans l'histoire. Ceci dit que notre héroïne Zoulikha a eu un vécu difficile et très intense, mais a toujours fait preuve de bravoure depuis son jeune âge, en construisant une forte personnalité,

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

et aussi en la transmettant à travers ses enfants, mais avant cela elle a été bénéficié de pouvoir aller à l'école par rapport aux autres filles de son âge, en étant appelée Roumia l'a rendu encore plus fière, et puis vint le jour où elle s'est marié trois fois et elle a eu un enfant de chacun, elle aidait les maquisards avec tout ce qu'elle avait et ce qu'elle récoltait jusqu'à ce qu'on la soupçonne, et là elle décida de se cachait chez d'autres amis, mais elle s'est faite capturer en montant en montagne, elle fut torturé et son cadavre jetée par le colon et délaissé par tous. Un enfant qu'elle a aidé autre fois la trouva et l'enterra, ainsi personne n'a encore trouvé son cadavre ni sa tombe.

Figure n° 4



III. Construction narrative du roman

1. Étude des personnages

A) Personnages principaux

Zoulikha : El Moudjahida, fille du cultivateur Chaïeb, née en 1916, première titulaire du certificat d'étude français dans la région, son destin se révèle à 13 ans. Fièrre de sa jupe écossaise et de ses cheveux rougis au henné, elle affiche déjà un caractère trempé, prise à part par un colon qui l'a traité de « déguisée » « pseudo algérien : Roumia », elle tire fierté de l'offense. Dès lors de sa détermination sa nationaliste prit corps : « aller libre dans l'espace des maîtres », provoquer les Blancs dans leur propre langue.

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

Fait rarissime au Maghreb, son père la laissa libre de choisir ses époux. Mariée à 16 ans, son conjoint s'enfuit en France après une querelle avec un Européen ; elle ne le rejoignit pas, confia sa fille Hania à ses proches et partit travailler à la poste de Blida. Elle y épousa par amour un sous-officier de l'armée française, lui donna un fils El Habib (devenu nationaliste, il fut exécuté avant sa mère). Mais elle divorça en raison du désaccord politique conjugal.

En 1945 elle convola avec un notable nationaliste et pratiquant, Oudai El Hadj, dont elle resta veuve avec deux jeunes enfants : Mina et un petit garçon. Bien qu'elle fût une mère très aimante, l'engagement pour son pays l'emporta. En 1957 elle prit le maquis, confiant ses petits à Hania. Elle tissa au village un réseau de femmes solidaires dans l'organisation résistante : elles récoltaient argent, poudre et médicaments que Zoulikha remontait dans son couffin à la quarantaine de jeunes maquisards cachés en montagne et dont elle était la mère symbolique. Arrêtée, soumise à interrogatoire, torturée sous la gégène, son corps ne fut jamais restitué aux siens. Mais l'histoire de cette héroïne locale n'est pas l'essentiel : ce qui retient le lecteur c'est sa restitution à travers la parole polyphonique de celles qui l'ont aimée et admirée : tel le cœur antique, elle magnifie sa vie en épopée, et ses actions en geste héroïque.²³

L'invitée (l'auteure) : Elle était invitée par Mina la fille cadette de l'héroïne, pour qu'elle puisse avoir de différents témoignages des gens qui l'entouraient et enfin passer à l'acte de l'écriture de son récit. Mina l'accompagne durant tout le trajet pour la découverte de l'histoire de sa mère, l'héroïne Zoulikha.

Amina (Mina) : Fille cadette de Zoulikha, 28 ans, enseignante, fait appel à l'invitée (l'auteure) accompagnée par elle, avait pour but de retrouver sa mère depuis qu'elle l'a délaissé en allant au maquis, assoiffée de retrouver sa bien-aimée de mère, vivante ou morte ; elle souhaite toujours retrouver le corps de sa mère, pour qu'elle puisse reposer en paix. La fille cadette de Zoulikha, sa fille qui n'a pas vécu beaucoup de temps avec elle, puisqu'elle l'a laissée à l'âge de douze ans dans la garde de sa sœur. Donc, l'image que délivre Mina de sa mère, ne peut être autre que celle de sa sœur Hania qui l'a élevée depuis son jeune âge.

B) Personnages secondaires :

Hania : fille aînée de l'héroïne Zoulikha, ressemblait à sa mère, mariée, femme au foyer, s'occupait de son frère El Habib et sa sœur Mina quand Zoulikha ne pouvait plus le

²³ Assia Djebar : *La Femme sans sépulture*. Article du blog Vodka, consulté le 12 mai 2020, sur URL : <http://wodka.over-blog.com/assia-djebar-la-femme-sans-sepulture.html>

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

faire ; en allant au maquis. Hania, n'a pas seulement vécu longtemps avec sa mère, mais elle a aussi hérité son visage, elle lui ressemble de façon notable. Le côté physique de Zoulikha est donné à travers l'image que la narratrice et les lecteurs ne peuvent pas voir, mais peuvent imaginer à travers Hania : « -tout le monde, O Hania, tout le monde dit que tu ressembles à Zoulikha, comme une sœur Jumelle ! »²⁴

Ali : L'époux de Hania, la fille de l'héroïne, il a contribué à aider sa belle-mère Zoulikha à plusieurs reprises.

Lla Lbiaa (Dame Lionne) : Voyante (prédiction de l'avenir) et laveuse des morts auparavant, a fait la Mecque, amie et confidente de Zoulikha, a aussi été d'une très grande aide pour la martyre. Dame Lionne appelée aussi « La Lbia », est l'amie intime de Zoulikha, c'est dans cette voix que se cache l'âme de la jeunesse de l'héroïne. Cette ancienne cartomancienne et laveuse des morts, vit isolée dans sa maison, et n'en sort qu'occasionnellement, mais elle connaît beaucoup de choses concernant l'histoire de l'Algérie durant la guerre de libération, et c'est ce qui donne une grande importance à son rôle dans la reconstitution de l'histoire de Zoulikha. Elle devient narratrice dans le roman qu'au chapitre neuf intitulé « la dernière nuit que Zoulikha passa à Césarée... ». Ce personnage narrateur intervient dans le roman pour ressasser les actes héroïques de Zoulikha à Mina et son amie la visiteuse. « Zoulikha vint un jour frapper à ma porte, avec Hania, sa fille ainée. Moi je ne savais pas alors que, depuis quelques jours au moins, Zoulikha ne demeurait plus chez elle, mais s'abritait tantôt ici, tantôt là. Je vis aussitôt que son visage était changé ! Je fis entrer les deux femmes dans une pièce au fond ».²⁵

El Habib : Le fils unique a Zoulikha de son ex-mari.

El Hadj : Le troisième mari a Zoulikha, de son tour lui, occupant un bon poste de notable, pratiquant mais aussi tolérant, fière de sa femme l'héroïne, il était lui aussi un martyr où il contribuait pour l'aide des maquisards.

Chaïb : Le paternel de Zoulikha, cultivateur de terre.

Le commissaire Costa : Le général qui prenait personnellement la charge de Zoulikha afin de la torturer sans aucune pitié.

Zohra : La tante de Hania, El Habib, et Mina, sœur de Zoulikha qui a éventuellement contribué à son aide. « À cette époque-là, Zoulikha restait souvent avec moi

²⁴ DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p. 61

²⁵ *Ibidem*, p.159

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

au refuge. » (Ce mot « refuge » est prononcé à la française, mot étranger au milieu de ce parler en arabe populaire, gauchi par un accent particulier au gens de ces montagnes plutôt berbérophones.

De temps en temps, la main de Zohra, posée sur son front, son coude reposant sur son genou soulevé, chassait, d'un geste rapide et régulier, mouches ou moucherons presque invisibles). Quand le commissaire politique en (encore deux mots en français) il notait par écrit tout ce que Zoulikha apportait. Ils écrivaient (ce n'était pas toujours la même qui venait) ici même, sur ma « meida » : cette table, si elle avait une âme, comme elle aurait parlé ! ... »²⁶

Djamila : Sosie d'El Moudjahida Zoulikha, celle que la sœur de cette dernière « Zohra » a élevé et ne la quitta jamais.

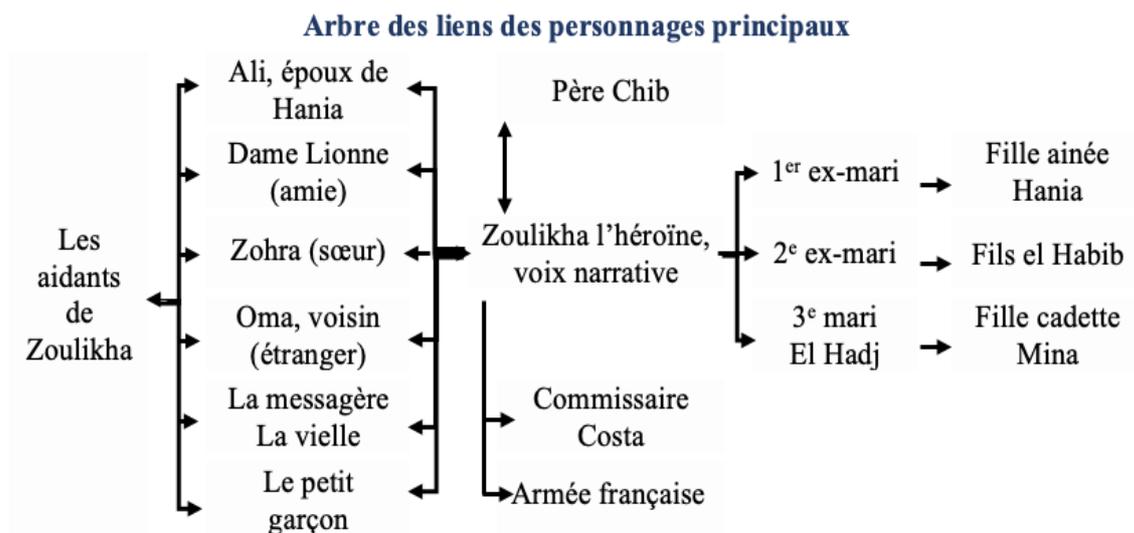
Omar : Le jeune homme qui cacha Zoulikha des militaires.

Halima (la rêveuse) : Personnalité de la ville, qui a pu aller au-delà de son rêve et devenir conseillère municipale aux Alpes.

La messagère : La vieille qui venait transmettre le message à Mina pour lui dire que sa mère voulait la voir et qu'elle doit aller la rejoindre avec son frère El Habib.

Le petit garçon : Le garçon que Zoulikha a sauvé d'une maladie autre fois, la retrouve morte et l'enterre dans la forêt.

C) Figure n° 5



²⁶ *Ibidem*, p. 82-83.

2. Espace-temps narratologique

A) Espace narratif

Césarée (Cherchell) :

Le lieu le plus répétitif dans le roman est Césarée (Cherchell d'aujourd'hui) où l'auteure l'indique dans son préluce : « La première fois, c'était au printemps de 1976, me semble-t-il. Je me trouve chez la fille de l'héroïne de la ville. De ma ville, « Césarée », c'est son nom du passé, Césarée pour moi et à jamais... »²⁷ L'auteure était marquée par son lieu du passé qui la rend nostalgique jusqu'à nos jours, ce qui nous pousse à penser qu'il est probable qu'elle était inspirée par l'histoire de Zoulikha car elle était du même patelin qu'elle...

Cherchell est bâtie sur l'emplacement de Lol-Césarée ancienne capitale de la Maurétanie, et occupe la partie centrale de l'Antique cité gréco-romaine qui ne mesurait pas loin de 400 hectares de superficie.

La ville est située au bord du rivage, selon l'esprit de la tradition des Phéniciens et des Grecs. Les collines, à l'Est, rappellent, en petit, l'Hymette, et à l'Ouest, les dentelures de la Côte, sur Ténès, les criques et les baies du Golf d'Egine. Attirés par la beauté des Côtes de la fertilité des sols, les rudes marins de Phénicie conduisaient dans ces eaux leurs trirèmes : un îlot leur offrait un refuge ; ce coin de la côte ne pouvait manquer de se développer, car le pays environnant présentait des ressources nombreuses. Ils y fondèrent au IV^e siècle avant Jésus Christ, une colonie qui' ils appelèrent Lol : elle tomba plus tard au pouvoir des princes berbères et fut élevée à la dignité de Capitale par l'un d'eux, Bocchus II ou Bocchus III.²⁸

Les montagnes de Césarée (Cherchell) :

Zoulikha montait souvent aux montagnes de Césarée (Cherchell aujourd'hui) afin de se cacher des colons qui cherchaient toujours après elle.

La montagne de Cherchell, appelée Chenoua (en berbère : Adrar n Cenwa) est une montagne de 905 m d'altitude, située dans la région de Tipaza, au nord de l'Algérie. Le massif du mont Chenoua est à l'ouest, le point culminant des collines du Sahel algérois. Il est entouré à l'Est par Oued Nador, rivière de Tipaza à l'Ouest par l'oued El Hachem, rivière de Cherchell.

⁷ *Ibidem*, p. 14

²⁸ *Extrait de 'Au pays des villes d'or'. Une ancienne capitale de l'Afrique Latine.* Consulté le 12 mai 2020, sur URL : < http://alger-roi.fr/Alger/cherchell/textes/cherchell_iol_cesaree.htm >

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

En rejoignant la mer, le Chenoua forme une alternance de falaises et de plages, visibles depuis la route panoramique qui longe la Méditerranée. La corniche du Chenoua qui s'étend jusqu'à Cherchell (Césarée), abrite de petites plages pittoresques. Le cap Chenoua ou Ras el Amouch offre une vue sur la baie et une promenade dans les grottes de la falaise.²⁹

Alger :

La capitale, le lieu actuel de résidence de la fille cadette de l'héroïne « Mina ».

Longtemps, Alger est apparue comme une ville singulière et capitale en Afrique et sur le pourtour méditerranéen. Son attrait et son aura ont fait d'elle une ville convoitée par les plus grandes civilisations. El-Djazaïr, la cosmopolite, devient une métropole, rayonne par une histoire séculaire et une culture foisonnante. Cet ouvrage vous fait découvrir les trésors insoupçonnés de cette cité vieille de plusieurs siècles qui ne cesse d'éclairer le sud de la Méditerranée.³⁰ La flânerie à Alger devient alors une vertu. Le promeneur vogue au gré de la beauté des immeubles qui sont pour la plupart de style haussmannien, avec cette touche néo-mauresque pour rappeler l'Orient. Les portes cochères de leur côté sont de véritables œuvres d'art. Et, si la curiosité du flâneur est au rendez-vous, il peut faire une incursion dans les halls de ces belles bâtisses. Là, il va découvrir des merveilles insoupçonnables, comme ces miroirs grandeur nature aux dorures qui évoquent souvent le Second Empire, ou des statues signées de grands maîtres ayant séjourné durant l'époque coloniale, faisant une offrande esthétique à la ville blanche pour immortaliser leur passage. Ces immeubles occupent le cœur de la ville bâtie par les Français. En cheminant vers l'ouest, et en levant les yeux un peu vers le ciel, la Casbah d'Alger drague votre regard jusqu'à ce que vous suiviez ses étroites ruelles sombres. Elle vous invite à jouir de ses vestiges, car cette partie de l'ancienne ville, héritage de l'époque ottomane, ne cesse de péricliter et de tomber en ruines.³¹

Pendant la guerre d'Algérie : Séance inaugurale de l'Assemblée consultative provisoire d'Alger

Le 8 novembre 1942, l'opération Torch (nom de code du débarquement allié en Afrique du Nord) permet la libération progressive de l'Algérie et du Maroc. Après une période de transition où l'Afrique française du Nord reste partiellement soumise au régime de Vichy, la création du Comité français de Libération nationale (C.F.L.N.) Le 3 juin 1943

²⁹ "Chenoua", article consulté sur l'Encyclopédie Libre Wikipédia, le 12 mai 2020, sur URL : <[https://fr.wikipedia.org/wiki/Chenoua_\(montagne\)#cite_note-1](https://fr.wikipedia.org/wiki/Chenoua_(montagne)#cite_note-1)>

³⁰ *Alger la capitale*, article consulté le 12 mai 2020 sur URL : <<http://albayazin.com/product/alger-la-capitale/>>

³¹ AÏT SIDHOUM Slimane, « Alger, ville de fortune », *Méditerranée*. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://journals.openedition.org/mediterrance/9303>>

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

entérine la fusion des deux autorités françaises engagées du côté allié : le Comité français national de Londres dirigé par le général de Gaulle (chef de la France libre) et le commandement en chef civil et militaire d'Alger, dirigé par le général Giraud.

Organisme gouvernemental (dirigé d'abord par les deux hommes puis de facto par le seul de Gaulle à partir d'octobre 1943), le C.F.L.N. crée par l'ordonnance du 17 septembre 1943 une Assemblée consultative provisoire. Placé sous l'autorité du C.F.L.N., ce parlement de la résistance doit « représenter les mouvements résistants, les partis politiques et les territoires engagés dans la guerre au côté des Alliés » en rendant des avis sur les décisions du C.F.L.N. Représentée par « Alger, capitale provisoire de la France », la séance inaugurale de cette Assemblée se tient au palais Carnot d'Alger le 3 novembre 1943. À l'instar des nombreuses images mondialement diffusées de cet événement à la fois politique et hautement symbolique, une telle photographie comporte bien d'autres significations, lourdes de conséquences sur les consciences et les représentations de l'époque. »³²

Blida :

La wilaya de Blida se situe dans la partie nord du pays, dans la zone géographique du Tell central. Elle est limitée au nord par la wilaya de Tipaza et la wilaya d'Alger, à l'ouest par la wilaya de Ain Defla, au sud par la wilaya de Médéa et à l'Est par les wilayas de Boumerdes et de Bouira. Faisant partie de la wilaya d'Alger à l'époque, Blida fut promue au rang de la wilaya à partir du découpage administratif de 1974, en application des dispositions de l'ordonnance n° 74-69 du 02 Juillet 1974 portant refonte de l'organisation territoriale des wilayas. A partir de l'année 1984 et conformément à la loi n° 84-09 du 04 Février 1984, la wilaya de Blida a fait l'objet d'une nouvelle délimitation de son territoire, avec 29 communes qui se répartissent en 12 daïras. Mais à partir de Juillet 1997, quatre communes (Sidi Moussa, Ouled Chebel, Birtouta et Tessala El Merdja) sont intégrées au gouvernorat du Grand Alger. Ainsi la wilaya de Blida passe de 29 à 25 communes se répartissant sur 10 daïras.³³

B) Temps romanesque et temps de la narration

Zoulikha était une combattante comme au sens propre du terme, héritée ça de son troisième mari décédé, elle se faisait convoquer par le commissaire Costa sans cesse mais

³² SUMPFF Alexandre, « Alger, « capitale » de la France Libre », *Histoire par l'image*. Site en ligne, consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://histoire-image.org/fr/etudes/alger-capitale-france-libre>>

³³ *La wilaya de Blida*. Article consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<http://www.dsp-blida.dz/index.php/wilaya>>

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

n'avouait jamais rien, jusqu'à ce qu'elle décide de poursuivre la voie de son mari avec les maquisards en l'an 1956.

12 mars 1956 : l'assemblée nationale vote la loi sur les pouvoirs spéciaux pour l'Algérie

« Le gouvernement disposera en Algérie des pouvoirs les plus étendus pour prendre toutes les mesures exceptionnelles commandées par les circonstances, en vue du rétablissement de l'ordre, de la protection de la protection des personnes et des biens et de la sauvegarde du territoire. » : voilà ce qui précisait le texte qui fut adopté à l'Assemblée nationale, le 12 mars 1956, par 455 voix, y compris celles des 146 députés du Parti Communiste Français, Contre 76.

Le 17 mars 1956, Guy Mollet signait avec son ministre de la Défense, Bourguès-Maunoury, celui de la Justice, François Mitterrand et Robert Lacoste (gouverneur général de l'Algérie) un décret relatif à l'application de la justice militaire en Algérie. Ce décret donnait les pleins pouvoirs à l'armée, qui utilisa la torture à large échelle contre tous ceux qu'on soupçonnait d'aider le FLN, et les assassina discrètement dans bien des cas. De 200 000 hommes début 1965, les troupes présentes en Algérie passèrent à 450 000 hommes en juillet afin d'assurer le « quadrillage » de la population que Robert Lacoste réclamait depuis son arrivé en Algérie. Le slogan électoral « faire la paix », sur lequel les parts du Front républicain s'était fait élire, avait laissé place à une guerre menacée de façon de plus en plus féroce contre la population algérienne, avec la complicité tacite de la direction du PCF. Ce n'est finalement qu'en juillet 1956 (mais les rappelés étaient alors en Algérie) que les élus du PCF commencèrent, ... à voter contre la politique de Guy Mollet.³⁴

20 août 1956, le Congrès de la Soummam : Le tournant décisif.

Organisé un lundi 20 août 1956 au village d'Ifri, l'actuelle commune d'Ouzellaguen dans la wilaya de Bejaia, le congrès de la Soummam, est une date historique et capitale qui a structuré la révolution et défini le plan d'action " militaro-politique" pour combattre le colonialisme français et arracher son indépendance.

Organisé par les deux héros de la révolution, Abane Ramdane et Larbi Benmehidi , le congrès de la Soummam déterminant avait pour but l'adoption d'une charte structurant

³⁴ 12 mars 1956, *Guy Mollet et les pouvoirs spéciaux en Algérie. Le parlement français accorde à Guy Mollet les pouvoirs spéciaux en Algérie.* Article consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://babzman.com/12-mars-1956-guy-mollet-et-les-pouvoirs-speciaux-en-algerie/>>

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

l'ossature de la révolution : diviser l'Algérie en wilayas et zones, et doter l'organisation, en structures militaires et administratives. La charte adoptée à son issue a doté la révolution des structures qui lui manquaient -division de l'Algérie en six wilayas dirigées par des états-majors et désignant le FLN (Front de Libération Nationale est un parti politique algérien, jusqu'à nos jours) comme seul représentant légitime du peuple algérien. Ce grand congrès qui a marqué l'histoire dans la guerre d'Algérie, dont les extraits de la plate-forme d'action du Front de Libération Nationale a pour objet de définir, d'une façon générale, la position du FLN, à une étape déterminante de la Révolution Algérienne. Les partisans du congrès de la Soummam étaient Krim Belkacem, Amar Ouamrane, Si M'hamed Bougarra, Youcef Zighoud, Lakhdar Bentobal, Slimane Dehilès, Commandant Azzedine, Si Lakhdar, Ali Khodja, Ali Mellah, Amar Ait Chikh (mort neuf jours auparavant), et d'autres... Mostefa Ben Boulaïd ne sera pas présent au congrès (mort cinq mois auparavant).

Cette structuration a ainsi démontré que toutes les décisions sont décidées par un Etat libre et indépendant. Les militaires organisés issus de la branche du FLN, une primauté politique et combattante s'occupant des combats, de la logistique, de l'armement, du recrutement des soldats, de l'improvisation des opérations...tout en étant à la tête de structures administratives, s'occupant de tout ce qui est état civil, conflits intestinaux, divergences entre tribus, impôts, quêtes d'argent et ravitaillement alimentaire. La charte adoptée à l'issue de ce congrès a doté la révolution des structures qui lui manquaient, - division de l'Algérie en six wilayas, et la division des wilayas en zones, la division des zones en régions et ainsi de suite. Désigné le FLN comme seul représentant du peuple algérien et, surtout, le fondement de «la primauté du politique sur le militaire ». Il a également consacré la mise en place d'une administration civile (mariage, règlement des conflits personnels, enregistrement des naissances et collectes d'impôts). Le congrès de la Soummam tenu dans des conditions difficiles face à la férocité du pouvoir colonial, tenir une réunion pareille, pour les chefs militaires algériens relève du miracle de Dieu et d'une volonté d'acier.

En lisant le contenu de la Plateforme, nous sentons le nationalisme, la conviction et le courage dans les paroles des leaders de la révolution et les sérieuses décisions prises pour donner naissance à une nouvelle Algérie : « L'Algérie, depuis deux ans, combat avec héroïsme pour l'Indépendance nationale. La révolution patriotique et anticolonialiste est en marche. L'Armée de Libération Nationale, ALN, se bat pour une cause juste. Les harkas de

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

goumiers, recrutés parmi les chômeurs souvent trompés sur la nature du « travail » pour lequel ils étaient appelés, disparaissent dans le maquis³⁵.

L'ALN tenant en échec la force colossale de l'armée colonialiste française, renforcée par les divisions « atomiques » prélevées sur les forces de l'Otan. L'action de l'ALN a bouleversé le climat politique en Algérie. Elle a permis au peuple algérien une nouvelle prise de conscience de sa dignité nationale. » « Dans un délai extrêmement court, le FLN a réussi le tour de force de supplanter tous les partis politiques existants depuis des dizaines d'années. C'est le résultat de la réunion des conditions indispensables suivantes : le bannissement du pouvoir personnel et l'instauration du principe de la direction collective composée d'hommes propres, honnêtes, imperméables à la corruption, courageux, insensibles au danger, à la prison ou à la peur de la mort.

La condamnation définitive du culte de la personnalité, c'est une lutte nationale pour détruire le régime anarchique de la colonisation et non une guerre religieuse. C'est une marche en avant dans le sens historique de l'humanité et non un retour vers le féodalisme. C'est enfin la lutte pour la renaissance d'un État algérien sous la forme d'une République démocratique et sociale et non la restauration d'une monarchie ou d'une théocratie révolue. » Les rédacteurs de la charte ont tenu à situer les enjeux culturels et on remarquera que nulle part, il n'est fait part du fond amazigh bien que l'architecte de cette rédaction fut Abane Ramdane un Algérien de Kabylie : « La langue arabe, langue nationale de l'immense majorité, a été systématiquement étouffée. Son enseignement supérieur a disparu dès la conquête par la dispersion des maîtres et des élèves, la fermeture des universités, la destruction des bibliothèques, le vol des donations pieuses. La religion islamique est bafouée, son personnel est domestiqué, choisi et payé par l'administration colonialiste. L'impérialisme français a combattu le mouvement progressiste des oulémas pour donner son appui total au maraboutisme ». Soixante-trois ans après, le 20 août 1956 qui s'inscrit toujours dans les mémoires collectives de tous les algériens, en souvenir de la guerre d'Algérie qui nous rappelle un moment fort, un des épisodes clés de la révolution du peuple algérien. Le congrès de la Soummam, qui se veut être politique et structurel ayant marqué l'histoire de l'Algérie.

³⁵ Le maquis, lieu où les résistants s'organisent et les martyres se réunissent pour lutter contre l'armée française et libérer le pays.

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

Aujourd'hui, l'Algérie rend hommage à tous ces hommes organisateurs de cette assise et combattants, saluant leur force et leur combat ayant guidé le peuple vers le bien et la liberté.³⁶

C) Figure n° 6



3. Voix narratives

A) Ambivalence du « je » de narration disloquée

La structure narrative de *L'Interdite* répond à la thématique mise en œuvre, à savoir : la double culture. La construction des chapitres et l'alternance des voix narratives, sont autant d'éléments qui renvoient à une narration en fragments. Le "je", tel qu'il est représenté dans le texte, est ambivalent. Dit autrement, le sujet-féminin est écartelé entre deux cultures distinctes. Certains passages illustrent les tiraillements, voire le malaise que vit le personnage principal :

Ce qui donne au "je" mokeddemien un statut particulier, c'est le fait qu'il se cherche entre deux identités ; son inscription dans l'inter est le signe d'une identité qui se cherche. De plus, l'univers interculturel dans lequel est plongée l'héroïne du roman, lui fait subir une situation faite de paradoxes, de déséquilibre psychique et de déchirements.

Ajoutons à cela que cette subjectivité se traduit par un dépassement des frontières territoriales et des barrières culturelles. Celles-ci prennent forme sur le plan formel par un recours à une écriture hybride ; mélange entre tradition orale (la structure du conte) et écriture. Au plan culturel, nous avons un métissage de deux traditions de conte, celle du Sud d'Algérie, et celle du Nord représentée par *Le Petit Prince*.

Le recours à ce type d'écriture, fait de mélanges, montre le refus de la linéarité pour dire son vécu, ses souffrances et sa condition de sujet postcolonial ; un sujet clivé -présenté comme une unité clivée. Celle-ci est illustrée par l'inscription de l'énonciation dans un espace

³⁶ *Le 20 août 1956, le congrès de la Soummam : le tournant décisif*. Article consulté le 12 mai 2020, sur URL : https://www.reflexiondz.net/20-AOUT-1956-LE-CONGRES-DE-LA-SOUMMAM-Le-tournant-decisif_a57211.html

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

de l'entre-deux. Cette situation a engendré une ambivalence du sujet féminin qui se traduit dans l'espace romanesque par un "je" balloté entre deux cultures.³⁷ C'est par rapport au "je" présent fréquemment dans le texte d'Assia Djebar, un "je" qui est plutôt féminin pluriel, il représente plusieurs personnalités féminines dans le texte.

Le "je" s'assume, le "je" prend ses responsabilités ; le "je" se raconte mais en se racontant il raconte les autres, le "je" est celui d'une femme qui est censée se taire plier devant les traditions et l'ignorance et le colonialisme qui l'objective mais ce "je" combat justement cette femme objet dont d'autres parle le "je" casse le silence se fait sujet capable de parler et de parler de lui-même il brise les interdits traditionnels machistes et colonialistes qui le nient

Le "je" a une culture ou même deux, il a une langue ou plus a une identité composée et construite selon le contexte a pensé un avis une prise de positionne prise de décision au final le "je" est libre il a malgré les contraintes une existante qu'il se confère. Il existe par lui et pour lui sans forcément passer par autrui et sans dépendre d'eux pour se qualifier et ou se faire entendre. Le "je" est capable de porter sa voix il est autonome... il reprend sa place sa responsabilité et exprime avec ses mots ses maux et ses peurs ses aspirations ses espoirs...

Le "je" réponde, le je aux questions des autres et a ses propres interrogations donc le "je" peut exister avec autrui et pour se distinguer d'autrui mais il existe aussi par soi et pour soi-même. Ce "je" est surtout féminin, c'est une voix féminine qui a longtemps été ignorée délaissée, mal considérée, écartée ou même mise aux oubliettes... l'existence du "je" s'affirme pour raconter son passé pour se raconter et se fixer au présent pour se projeter dans un futur proche ou lointain et surtout pour subsister à travers les temps et laisser sa trace. Le "je" se démarque et marque sa place à travers les temps. Il marque les mémoires car longtemps leur présence a été occultée des mémoires et de l'Histoire, ... le "je" lutte contre l'oubli de ses femmes sans sépulture

B) Polyphonie djebranienne et voix de femmes

La femme sans sépulture est un roman à plusieurs voix où l'on entend la parole de diverses femmes algériennes qui ont contribué à l'indépendance de l'Algérie obtenue, après une longue et pénible guerre, en 1962. Zoulikha Oudai, protagoniste de ce roman polyphonique, est née à Cherchell en 1916. Héroïne oubliée de la guerre d'indépendance,

³⁷ MESSAOUDI Samir, « Subjectivité et identité individuelle dans la littérature algérienne féminine contemporaine : le cas de *L'Interdite* de Malika Mokkedem », *Insaniyat / إنسانيات*. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://journals.openedition.org/insaniyat/15498>>

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

torturée et tuée par des soldats français en 1958, son corps n'a jamais été retrouvé. Mais sa voix reste vivante : les quatre monologues qu'elle prononce – créés par l'imagination extraordinaire d'Assia Djébar- nous laissent un témoignage de sa force spirituelle ainsi que de la fidélité aux principes de tolérance et liberté pour lesquels elle a lutté jusqu'aux dernières conséquences.

Les autres voix qui se font écouter dans le roman appartiennent aux femmes qui ont intégré le cercle intime de Zoulikha : ses filles Hania et Mina, sa meilleure amie Dame Lionne et Zohra Oudai, la sœur de son dernier mari. C'est à travers la mélodie de toutes ces voix féminines que la mémoire de Zoulikha revit et se dissémine dans l'air de Cherchell pour que jamais personne ne l'oublie. La voix de l'auteure joue, elle aussi, un rôle très important. Sous prétexte de réaliser une recherche pour un film sur la vie de Zoulikha, Assia Djébar revient à sa ville natale et se présente cachée sous des appellations telles que « la visiteuse », « l'invitée » ou « l'étrangère pas tout à fait étrangère ». Ainsi, elle devient tantôt une intervieweuse qui écoute en silence les récits des femmes, tantôt une autre conteuse qui prend la parole pour mêler ses souvenirs à ceux des témoins de la souffrance de Zoulikha.

Avec l'écriture de ce roman en partie autobiographique, Assia Djébar se propose, d'une part, de revendiquer le rôle fondamental des femmes algériennes dans l'indépendance de leur pays et, d'autre part, de montrer que les langues française et arabe sont toutes les deux des instruments essentiels pour la construction et la consolidation de l'identité algérienne.³⁸

C) Figure n° 7 : Schéma de la polyphonie féminine



On distingue les personnages et leurs liens qui créent l'histoire de l'héroïne Zoulikha, pour mieux comprendre son vécu et sa situation critique, nous inciter à vivre son histoire avec elle, nous mettre dans la peau des personnages pour distinguer plusieurs choses, pour enfin nous emmener dans un autre monde. Pour terminer, il en ressort que la pensée d'Assia Djébar

³⁸ BRASCHI Maria Josefina, « La femme sans sépulture, d'Assia Djébar : conflits et ententes entre le français et l'arabe dans les lettres algériennes. », In *Synergies Argentine*. P. 36. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : < <https://gerflint.fr/Base/Argentine1/braschi.pdf> >

Premier chapitre : Présentation et analyse de l'œuvre

sur l'histoire algérienne transite par une triple déconstruction opérée à partir du motif féminin : se soustraire du regard extérieur pour instruire le regard intérieur d'où l'investissement des voix féminines comme voix de l'intériorité ; de l'écrit à l'oralité ou la suprématie des témoignages féminines pour faire éclore par l'écriture et l'image les voix qui assiègent et enfin de l'histoire aux histoires, la restauration de la mémoire plurielle est conditionnée par l'évocation des voix multiples des protagonistes que se succèdent et s'imbriquent :

Une histoire dans l'histoire, et ainsi de suite [...] une stratégie inconsciente pour, au bout de la chaîne, nous retrouver, nous qui écoutons, qui voyons précisément le fil de la narration se nouer, puis se dénouer, se tourner puis se retourner... n'est-ce pas pour, à la fin, nous découvrir... libérées ? De quoi, sinon de l'ombre même du passé muet, immobile, une falaise au-dessus de notre tête... Une façon de ruser avec cette mémoire... La mémoire de Césarée, déployée en mosaïques : couleurs pâlies, mais présence ineffacée, même si nous la ressortons brisée, émiettée, de chacune de nos ruines.³⁹

Voix-relais : Voix unique, voix multiple et disloquées, en elles des mémoires individuelles et collectives qui s'emboîtent pour raconter, se raconter. Zoulikha, six pieds sous terre, parle à travers les voix des vivantes et des personnages fictifs que l'auteur lui prête. L'auteure fait appel à la mémoire transmise par des voix féminines, des voix de formes différentes et d'esprits différents, des voix qui, chacune sa façon, reflète une des images que Zoulikha avait laissé dans les souvenirs des femmes de Césarée, de sa ville, pour remémorer l'histoire de cette héroïne algérienne et la prouver au monde entier à travers la littérature.

La polyphonie reconstitue, pièce par pièce, comme un puzzle, une mémoire, la mémoire de la femme sans sépulture et son combat. Nos personnages, les voix des femmes de Césarée, sont comme les maillons d'une chaîne, chacune est liée à l'autre, elles forment un cercle dont l'épicentre est bien les souvenirs d'une héroïne qui a marqué l'Histoire. La multiplicité de voix autour et pour le Zoulikha qui s'exprime à travers ces femmes qui sont ses voix-relais.

³⁹ DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p. 142

Conclusion partielle

La biographie et la bibliographie de l'auteure montrent qu'elle est résolument féministe et patriotique. Elles transportent déjà en elles nos thématiques essentielles, à savoir : la femme de tout âge, dans tous ses états, la crise et la quête identitaire avec ses multiples aspects et la souffrance avec tout ce qu'elle porte en elle comme violence, comme brutalité, comme sexisme et inhumanité. Ces thématiques sont clairement identifiables dans *La Femme Sans Sépulture* ; que ça soit au niveau de l'étude du paratexte ou du texte du roman. Le récit porte également en lui ces thèmes et d'autres secondaires. Les voix narratives essentiellement féminines et le personnage principal inspiré d'une héroïne de la guerre de libération. Ses personnages évoluent dans un espace-temps de la guerre, on lit ainsi une écriture de la violence et de la souffrance qu'elle conduit. Et ce contexte socio-politique algérien de l'époque qui suscite tant d'interrogations identitaires, surtout pour la femme. Ce sont thématiques que nous allons étudier plus en profondeur dans le chapitre suivant.

Deuxième chapitre

La femme pendant la guerre :

Identités en souffrance

« Les femmes sont héroïques pour souffrir dans le monde, leur champ de bataille. » Alphonse Daudet

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

Introduction partielle :

Dans la présentation de l'auteure et de l'œuvre du chapitre précédent, et de l'étude paratextuelle et textuelle narratologique et énonciative initiée, nous avons pu déduire la dominance de trois thématiques essentielles, celles de la femme, de l'identité et de la souffrance. Le chapitre qui suit propose, d'abord, une étude thématique sur base énonciative afin de pouvoir dégager, plus clairement, les thèmes essentiels et secondaires et de les classer. Ce classement va permettre, ensuite, de mettre en relation ses thèmes avec *La femme sans sépulture* et d'étudier le premier thème de base qui est 'la femme en souffrance identitaire'. Puis, de s'intéresser au deuxième thème de base qui est 'la femme en souffrance de ce contexte de la guerre'. Nous espérons par cela couvrir un maximum de champ thématique générique de l'œuvre. C'est à travers une approche analytique et thématique d'éléments représentatifs de l'œuvre *Le Femme sans sépulture*, que cette étude explore les enjeux et les effets des corrélations entre la femme et l'histoire. Elle interroge plus particulièrement le rôle et la place que *La femme sans sépulture*.

I. Étude thématique sur la base énonciative :

1. Étude thématique

Nous allons introduire et s'approfondir dans une analyse clairement thématique qui a pour thème primordial « La souffrance identitaire de la femme » face au colon. Weber définit l'étude thématique comme « ... une discipline objective, rigoureuse, capable de progrès, apte à être approfondie et amendée, mais non niée en bloc, et sans formes ; bref, une science : mais en voie de se constituer. [...] »⁴⁰

L'étude des thèmes du roman passe par l'appréciation des champs lexicaux dominant et des redondances de sujet qui offre au final les ambiances et les valeurs du récit. Nous allons prendre l'étude thématique comme « L'analyse thématique affirme que la totalité de l'acte créateur peut être comprise comme modulation, à l'infini, d'un thème unique ; entendant par thème, une expérience unique, ou une série d'expériences analogues. »⁴¹ L'étude thématique aide à mieux apprécier les changements d'ambiances dans le récit. Les thèmes identifiés précédemment définissent l'écriture et la caractérise comme une *écriture féministe*,

⁴⁰ WEBER Jean-Paul, « L'analyse thématique : hier, aujourd'hui, demain », In *Études françaises*. P. 31. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://id.erudit.org/iderudit/036218ar>>

⁴¹ *Idem*.

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

résolument engagé dans une *quête identitaire* surtout avec la dimension historique et le contexte de guerre dans lequel elle nous plonge qui traduit en la d'une *mémoire* individuelle et collective. L'ensemble de ses thèmes mis en italique ont été relevé dans l'analyse paratextuelle, textuelle et narrative et énonciative du texte dans le chapitre précédent.

2. Situation d'énonciation dans le roman

La situation de l'énonciation se caractérise dans le roman d'Assia Djébar par l'émetteur qui est l'auteure, omniprésente tout au long du texte, mais aussi Mina qui l'accompagne dans ce trajet plein d'émotions. Les indices qui l'indiquent, comme l'écrit Dubois, « le surgissement du sujet dans l'énoncé »⁴² c'est-à-dire : (je, me) : « me semble-t-il, je me trouve chez la fille de l'héroïne de la ville. »⁴³.

Histoire de Zoulikha : l'inscrire enfin, ou plutôt la réinscrire...

La première fois, c'était au printemps de 1976, me semble-t-il. Je me trouve chez la fille de l'héroïne de la ville. De ma ville, « Césarée », c'est son nom du passé, Césarée est pour moi est à jamais...

*La seconde des filles de l'héroïne, qui vient d'arriver d'Alger, me dévisage d'un regard ardent. Un des assistants m'a hélée, en me tendant une bobine son pour la Nagra. Elle a répété mon prénom, elle a sursauté. Elle m'interpelle et sa voix lente soudain s'emporte.*⁴⁴

L'auteure veut transmettre au récepteur « les lecteurs d'aujourd'hui » la bravoure, la souffrance d'une femme forte et fragile à la fois en ajoutant son algérianité, afin de montrer aux jeunes à quoi est capable la femme algérienne, ne jamais cesser le combat quoi qu'il arrive pour son pays, ses êtres chers. Les faits sont situés par rapport au moment et au lieu de l'énonciation (Césarée ou Cherchell d'aujourd'hui) qui est le présent de l'indicatif « maintenant », les autres temps (actions) « l'imparfait, le passé composé » s'organisent autour de ce moment.

L'énoncé ancré dans la situation de l'énonciation

Le locuteur (l'auteure) s'exprime en fonction de l'endroit où il se trouve, de sa temporalité actuelle, pour lui « aujourd'hui » a un sens. L'émetteur s'adresse au grand public pour le rendre plus conscient, plus vigilant pour lui insuffler l'amour du pays en lui montrant

⁴² HELBO André. « L'énonciation », Dans *L'enjeu du discours. Lecture de Sartre*. Consulté, en ligne, le 12 mai 2020, sur URL : <<https://www.cairn.info/l-enjeu-du-discours--9782870270257-page-151.htm#>>

⁴³ DJEBAR Assia, *La femme sans sépulture*, Prélude, P. 2

⁴⁴ *Ibidem*, p. 1

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

des valeurs inestimables. Le recours au « je », et par ricochet à l'autobiographie-autofiction, pour se démarquer de l'appartenance collective, en affichant son identité individuelle, se veut une résistance contre le discours monolithique, lequel opprime l'individu, particulièrement de sexe féminin.

Par ailleurs, l'instance énonciative ici n'est pas seulement une manière de raconter sa propre vie, ou son propre quotidien, mais aussi un moyen pour conquérir un espace dominé par le groupe et le discours patriarcal. De fait, l'auteure s'inscrit à l'opposé de l'idéologie dominante, laquelle tire sa légitimité de la Charia. L'Interdite, par le biais de la saga de l'héroïne du roman, met en scène un sujet-féminin qui défie la morale sociale. Ce défi se manifeste par une esthétique narrative marquée par le « je » et une parole virulente à l'égard des maux de la société. Le texte fait partie de ces littératures au féminin qui exercent des contre-pouvoirs dans un contexte culturel hostile à tout discours sortant de la norme. De ce point de vue, nous pouvons considérer Sultana comme une marginale.

Ainsi, dans une société « hostile » à tout discours intimiste, l'écriture de soi s'apparente à une forme de transgression d'un ordre moral. En effet, la difficulté de dire « je », dans une société où l'esprit collectif (La Umma) est très prégnant, a incité maintes écrivaines, notamment à revendiquer leur identité individuelle. Néanmoins, cette individualité féminine se manifeste dans le récit d'une manière ambivalente, étant donné que le sujet oscille entre deux univers culturels différents. En d'autres termes, la double culture du sujet- féminin se traduit au niveau de la narration par un « je » fragmenté.⁴⁵

3. Schéma des thèmes pivots et auxiliaires

Le thème premier est la "femme", plus exactement, la "souffrance de la femme". Une souffrance qui est traduite par une lutte double dans *La femme sans sépulture*, dont le titre même annonce déjà la couleur. Nous allons donc traiter cette souffrance double de la femme à travers l'analyse de la dynamique identitaire diachronique et multidimensionnelle imposée par le contexte colonial et traduite dans le roman. Ce cette lutte, ce malaise et les souffrances qui découlent de ce combat quotidien d'une composition identitaire à moult constituantes que la femme mène sur deux fronts : un contexte social indigène et un autre

⁴⁵ MESSAOUDI Samir, « Subjectivité et identité individuelle dans la littérature algérienne féminine contemporaine : le cas de *L'Interdite* de Malika Mokkedem », *Insaniyat / إنسانيات*. Consulté, en ligne, le 12 mai 2020, sur URL : <<https://journals.openedition.org/insaniyat/15498>>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

colonial étranger, symbolisant une violence double et une lutte sur deux fronts comme dans la vie de l'autre :

Figure n° 8 : Schéma des thèmes et sous-thèmes dans *La femme sans sépulture*



Les thèmes essentiels énoncés précédemment, également dans le premier chapitre, ainsi que les thèmes secondaires, sont représentés, de notre lecture du roman, schématiquement, comme représenté là-dessus. Les violences sociales et coloniales auxquelles la femme fait face ont été telles qu'on ne peut les résumer ici, cependant, le schéma est assez représentatif de la souffrance de la femme et de son combat pour identité composée résolument féministe.

II. Femmes en souffrance des crises socio-identitaires

1. Identité socioculturelle en crise

L'identité est ce qui fait qu'une chose ou un être vivant est le même qu'un autre. C'est aussi la possibilité de regrouper plusieurs de ces choses ou êtres vivants sous un même concept, une même idée. L'identité est ce qui permet de différencier, sans confusion possible, une personne, un animal ou une chose des autres. Ex : carte d'identité, photo d'identité. Ces informations permettent d'individualiser quelqu'un : nom, prénom, filiation, date et lieu de naissance, empreinte digitale, empreinte génétique, ...

En psychologie, l'identité est la conscience que l'on a soi-même, ainsi que par la reconnaissance des autres, de ce que l'on est, de son moi. Elle permet à l'individu de percevoir ce qu'il a d'unique, c'est-à-dire son individualité.

L'identité judiciaire est un service de la police judiciaire chargé de la recherche et l'identification des auteurs de délits ou de crimes.⁴⁶

Pour Zoulikha, l'identité était un mix entre oriental et occidentale, c'est-à-dire elle était une femme civilisée tout en gardant ses mœurs, par rapport au patrimoine algérien à l'époque du Hayek mais cela ne l'a pas empêché de faire des études et avoir une scolarité contrairement aux autres filles de son village, sponsorisée par son père el Chaieb , les gens de son villages l'a surnommait Roumia car elle était bénéficié de sa scolarité, elle ne portait même las la tenue traditionnelle appelée el Hayek, malgré les regards qui étaient sur elle, L'héroïne Zoulikha n'a pas voulu changé ,et a continuait d'être une femme indépendante ,insoumise et révoltée contre l'armée satanique française, elle était ce qu'elle voulait être libre de toutes chaines qui essayaient de l'emprisonner.

A. Sentiment d'appartenance et groupe de référence

De *La femme sans sépulture*, on lit que Zoulikha assume pleinement ce qu'elle est et ne crains rien qui puisse la redouter, sa force était physique et mentale malgré tous les désordres dans son cœur, elle n'a pas besoin de rechercher son identité car elle s'était retrouvé de la façon qu'elle voulait, son penchant pour le civisme européen malgré les traditions du

⁴⁶ "Identité", article consulté sur Toupictionnaire : le *dictionnaire de politique en ligne* sur Toupie, le 12 mai 2020, sur URL : <<http://www.toupie.org/Dictionnaire/Identite.htm> >

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

Hayek et l'analphabétisme pendant la guerre d'Algérie, mais qui a quand même fini à mettre le voile dans le but de ne pas être reconnu, avec la voilette de gaze « le Hayek » où on voyait seulement l'expression de ses yeux.

« Je relevais mon voile qui avait glissé sur mes épaules ; je le remettais sur ma tête, j'emprisonnais à nouveau mes cheveux ! Je serais même les pans du tissu entre mes dents. Je gardais la voilette de gaze à la main. Puis je sortais le visage découvert, le voile de soie et de laine m'enveloppant le corps entier...J'arpençais unique silhouette de femme voilée et droite, ces artères de la peur. Je masquais alors mon visage entièrement : seul, mon œil libre, en triangle ouvert. Ainsi voilée à la façon paysanne, et non comme une citadine, moi pourtant la veuve du maquignon El Hadj, que chacun de mon quartier reconnaîtrait... »⁴⁷ ; dans cet extrait il y a des éléments qui expriment son malaise dans la tenue traditionnelle n'étant pas habituée "emprisonnée" "je relevais le voile, je serais même les pans de tissus entre mes dents... elle dit de cet habit comme si c'est un déguisement pour elle qui est citadine et elle décrit cette manière de mettre cet habit traditionnel de "façon paysanne" elle connaît cette manière de faire mais le décrit comme un déguisement et pour elle qui n'y est pas habituée (car avant elle était plutôt simple, civilisée à porter des jupes et se laisser les cheveux libres dans l'air, on l'a traité même de Roumia par jalousie de son allure de jeune fille française depuis sa jeunesse) ainsi que ceux qui la connaissent (moi pourtant...que chacun reconnaîtrait) c'était donc aussi un camouflage et un emprunt d'une façon de s'habiller traditionnelle et paysanne qui est à la fois discrète et pratique pour passer inaperçue... on peut aussi dire qu'elle rend hommage à cet habit qui lui a servi de déguisement.

Car elle dit "j'arpençais l'unique silhouette de femme voilée droite ces artères de la peur" de la peur ! Ce qui sous-entend que ce bout de tissu l'a aidé à passer entre les filets du danger qui la guettaient, C'était son quartier, c'était la veuve d'un quelqu'un on l'aurait reconnu si elle n'avait pas mis le voile (Hayek) ; donc on suppose qu'elle ne l'aimait pas vraiment et que c'était une sorte de camouflage pour ce qu'elle était, elle l'avait mis par obligation, pour éviter d'être démasquée, ... et effectivement on pouvait voir seulement ses yeux.

Il n'y a rien de péjoratif dans "façon paysanne " je pense qu'elle a dépassé ses complexes du petit peuple... non habituée au modernisme, qui connaît les façons de faire du Hayek traditionnelle citadin et paysan...ce qui fait que cette distinction n'est mise en évidence pour montrer l'utilité de cette dernière dans ce contexte, si elle le mettait c'était circonstanciel. Zoulikha a senti qu'elle avait deux appartenances, ou pour mieux dire, elle a

⁴⁷ DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p.130

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

embrassé une nouvelle culture sans se détacher de l'ancienne, pour le plaisir de se sentir bien et rendre les gens qui la méprisaient jaloux ;

Non ce fut une joie dure, une vibration de tout mon corps, de mes muscles, de mes mollets qui sortaient nus sous la jupe à carreaux plissée (je me rappelle encore avec quelle vanité je portais ma première jupe "écossaise" ! , "Déguisée en chrétienne" , ainsi, le paysan avec son allure fière mais peut-être, après tout, était-il simple vagabond des routes avait cru m'insulter, lui qui devait connaître sans doute mon père et que je ne revis plus jamais. Moi, ce jour-là, je me sentis comme couronnée ! Ai-je d'emblée vraiment compris pourquoi ? ⁴⁸

elle ne cherchait pas vraiment à comprendre pourquoi ceci lui faisait plaisir, elle l'aimait être ainsi, à sa façon « cheveux flambant couleur henné et tiré en arrière, la jupe un peu plus longue bien que la mode alors eu raccourci les robes des Européennes ; ainsi, je me redressais, fière, bravant les regards : des mâles européens, de leurs garçons que j'avais eus comme camarades auparavant et qui auraient pu être mes galants, mais qui avait bien vite rejoint leur camp, regards aussi des amis de mon père qui ne pouvaient s'empêcher de suspendre leur partie de dominos tout le temps où je passais... jusqu'à cet œil de femme voilée, anonyme- pointé presque sous mon visage, œil unique et vorace : elle me frôla un jour où mon père arrivait en retard, elle m'insulta : -N'as-tu pas honte d'Allah ! gronda la fanatique. Je ris d'une façon stridente. - Qui pourra dire un jour sur qui la honte retombera ! répliquai-je, heureuse d'avoir trouvé la repartie cinglante dans notre dialecte commun. »⁴⁹ elle s'assumait jusqu'au bout malgré les regards, les insultes et les critiques destructives des autres sur elle, sa beauté était dans sa différence de la femme algérienne, elle a essayé de montrer implicitement qu'on peut être ce que l'on veut dans le cadre du respect de la différence, et la diversité culturelle était un avantage pour elle, étant scolarisée depuis petite, l'apprentissage était une des armes dont elle était fière d'avoir vécu l'expérience ,tant privilégiée , dans une société réglemantée par le groupe, lequel tire sa légitimité du sacré.

B. Quête identitaire

Découverte bouleversante de l'œuvre d'Assia Djebar par une lectrice algérienne qui y mesure la profondeur du vide de la pensée des générations d'algériens d'avant et d'après

⁴⁸ *Ibidem*, p.184 -185

⁴⁹ *Ibidem*, p.188

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

l'Indépendance, dépossédées d'un héritage intellectuel et historique aujourd'hui responsable d'une profonde crise d'identité.

Selon Frantz Fanon : « les deux identités du Même et de l'Autre, en situation coloniale, sont diamétralement différentes l'une de l'autre. Car elles s'opposent mais non au service d'une unité supérieure. Régies par une logique purement aristotélicienne, elles obéissent au principe d'exclusion réciproque. Il n'y a pas de conciliation possible, l'un des termes est de trop ».

Le Moi individuel, en pareille contexte, vibre de toute sa force dans sa communion avec la collectivité et le corps social. L'identité collective devient alors porteuse de valeurs-refuges, de promesses d'humanité et de rêves messianiques. Pour les acculturés et les intellectuels assimilés, le sentiment d'appartenance à une identité collective autochtone est affaibli par l'intériorisation de certains modèles d'identification véhiculés par l'idéologie scolaire assimilationniste.

La quête d'identité devient alors une expérience douloureuse pour l'acculturer qui sombre dans le désespoir et la déperdition. Cette descente aux enfers, le héros du Sommeil du juste, Arezki, l'illustre de manière exemplaire : « il se rappela que lorsqu'il était enfant, quelquefois dans ses rêves, il tombait dans un trou et le trou était sans fond, et Arezki ne s'arrêtait pas de tomber plus vite, plus bas, toujours, interminablement. Sauf qu'il était éveillé et qu'il n'était plus un enfant ; il avait un peu la même impression, l'impression d'être privé d'appui et d'errer au milieu des jours et des gestes sans havre comme sans étoiles, étourdi ou ivre, assommé.

Cette quête mouvementée et pathétique de l'identité, on la trouve également dans Nedjma ou le jeune héros, Rachid, tente de remonter dans le temps pour reconstituer l'identité individuelle et collective, Nedjma figure cette identité problématique. Ni son voyage en Orient, ni son pèlerinage au « lieu du désastre » (le Nadhor, lieu des derniers survivants de la tribu des Keblout), ni les récits fabuleux racontés par son ami, le vieux Si Mokhtar, n'ont pu aider à la reconstitution de cette identité impossible, restée ouverte aux quatre vents.

Cette crise d'identité qui s'exprime de manière implicite et latente, dans les romans de Feraoun, devient émouvante et déchirante dans son Journal qui tente de restituer au jour le jour le drame d'une guerre intériorisée profondément. Il s'agit d'un ébranlement total des certitudes. Aussi, l'acculturé est-il sommé de se redéfinir et de se mettre en question : « Quand je dis que je suis français, écrit-il, je me donne une étiquette que tous les Français me

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

refusent ; je m'exprime en français, j'ai été formé à l'école française. J'en connais autant qu'un Français moyen. Mais qui suis-je bon Dieu ? Se peut-il que tant qu'il existe des étiquettes, je n'ai pas la mienne ? Quelle est la mienne ? Qu'on me dise ce que je suis ! Ah ! Oui, on voudrait que je fasse semblant de le croire. Non, ce n'est pas suffisant ».

Lorsque la tempête de la guerre fait rage, il est difficile de maintenir à l'abri des bourrasques les noyaux identitaires constitués en partie ou en totalité par les sédiments scolaires. En effet, tout éclate, et rien ne résiste aux injonctions du nouvel ordre révolutionnaire.

Feraoun, le romancier algérien le plus imprégné des valeurs assimilationnistes, découvre en plein conflit, que son idéal identitaire ancien ne colle plus avec la réalité mouvementée. Progressivement, s'opère en lui une prise de conscience identitaire dont le Journal retrace le cheminement harassant : « Maintenant, j'ai compris, écrit-il. Inutile d'aller plus loin, (...). Je sais que j'appartiens à un peuple digne qui est grand et restera grand, je sais qu'il vient de secouer un siècle de sommeil où l'a plongé une injuste défaite ».⁵⁰

2. Identité linguistique & religieuse

Ce qui fait appel à l'identité de l'époque dans laquelle s'intègre la dimension linguistique, ce roman subversif m'avait à la fois surprise et inquiétée car l'écrivaine avait osé toucher au sacré avec intelligence.

La littérature maghrébine de langue française est cette production littéraire, née sous la période coloniale française, dans les trois pays du Maghreb : le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Elle appartient donc à la grande famille des littératures francophones qui couvre des espaces géographiques très diversifiés : Europe, Amérique du Nord, et le Golfe du Mexique, l'Afrique subsaharienne et les îles malgaches, une partie du Moyen-Orient, et la Polynésie française.

Quelques points importants :

. Cette littérature est née principalement vers les années 1945-1950 dans les pays de Maghreb arabe.

. Les auteurs de cette littérature sont des autochtones, c'est-à-dire originaire du pays.

⁵⁰ BOUDERBALA Tayeb. « Identité et altérité dans le roman français de langue française ». Consulté le 12 mai 2020, téléchargeable sur URL : < <http://dspace.univ-msila.dz:8080/xmlui/bitstream/handle/123456789/5302/61d872fa087f2eb57e44589e79b466.pdf?sequence=1&isAllowed=y>>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

. La littérature maghrébine deviendra une forme d'expression reconnue après la 2^e guerre mondiale. Finesse et de surcroît dans la langue française.⁵¹

A. Identité linguistique & guerre de langues

En fait, la langue est une composante essentielle dans l'identité sociale il y a une dimension culturelle et linguistique qui sont fortement interdépendantes, des emprunts de langues de l'arabe dialectale qui définit la vraie culture de Zoulikha où il y a des usages culturels comme : « Roumia » au lieu de française , « El Moudjahida » au lieu de combattante ou martyre, ... » qui désignent l'héroïne dans le texte pour accentuer la culture on peut aussi invoquer des noms de plats , places et personnes algérienne afin de renforcer son sens, montrer que quoi qu'il arrive on retourne toujours vers nos racines, notre culture, notre langue ainsi que notre patrimoine .

Ceci donne référence culturelle de la langue dialectale en Algérie, des références berbéro-arabo musulmanes ainsi qu'un héritage colonial, car même si son peuple la repousse quelque part et va la marginaliser car elle est assimilée, elle se bat quand même à leur côté, elle subit donc les deux cultures même si elle était beaucoup plus dans son occidentalisation, elle s'assumait en étant ainsi mais arrivée à un certain âge on l'a poussé et forcé à mettre le voile et à ne plus pouvoir s'assumer, malgré cela elle reste nationaliste, c'est une forme de Djihad⁵² tout en reflétant son identité éducative et culturelle.

Ces rapports entre les langues, inscrivant les rapports de domination auxquels sont assujettis les écrivains, interrogent par suite le concept même de « littératures postcoloniales » en mettant en relief la logique binaire et la temporalité chronologique auxquelles elles sont censées souscrire. Certains auteurs, tels que Rachid Boudjedra, Habib Tengour ou Mustapha Benfodil battent en brèche cette notion, se rattachant davantage à une littérature postmoderne. Trois postures adoptées pour les écrivains algériens ont été dégagées : de l'attitude de retrait, du silence volontaire pour ne pas pérenniser l'aliénation linguistique dont l'écrivain s'estime la victime (Kateb, Haddad) à l'imitation pure et simple du modèle linguistique et littéraire du colonisateur (J. Amrouche, Feraoun), un certain nombre d'écrivains ont fait le choix d' « habiter » le français de leurs langues maternelles, de déterritorialiser le français. Ainsi Kateb

⁵¹ *Littérature maghrébine d'expression française*. Article en ligne, consulté le 12 mai 2020 sur : <<https://sites.google.com/site/pclespcae/litterature-maghrebine-d-expression-francaise> >

⁵² Terme "arabe" qui désigne l'effort tendu vers un but sain. Dont les dérivés "el moudjahid" au masculin et "el moudjahida" au féminin, désignent ceux qui s'engagent dans la lutte, martyres.

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

Yacine, Assia Djebar, Mohammed Dib, tout en forgeant leur propre canon littéraire et en élaborant un genre singulier au sein du genre romanesque, ne peuvent que simultanément adopter une attitude transgressive vis-à-vis du français. Cet usage hyperbolique du français, légèrement dévié, ne peut qu'être associé à une perspective réflexive sur les rapports de genres. Car le travail sur les genres (littéraires) ne va pas sans une réflexion sur les genres (sexuels).⁵³

« Ils écrivaient (ce n'était pas toujours la même qui venait) ici même, sur ma « meida » : cette table, si elle avait une âme, comme elle aurait parlé ! ... »⁵⁴ Dame lionne « La Lbia » en arabe dialectale. Le niveau des langues, le français ou l'arabe dialectale ont été présents pendant pas mal de reprises dans le roman, ce qui explique le processus d'acculturation et d'assimilation, on épouse une nouvelle langue étrangère sans nécessairement se débarrasser de notre langue maternelle, c'est-à-dire avoir deux cultures à la fois.

B. Identité religieuse

En ce qui concerne l'héroïne du roman Zoulikha, elle était beaucoup plus assimilée vers la culture française et donc peut être une autre religion ? le roman ne s'est pas vraiment concentré sur ce point, malgré qu'elle portait un foulard sur sa tête, elle le méprisait souvent, ce qui fait qu'elle était dans une relation d'incertitude pour sa foi d'Allah, pas très pratiquante pour ne pas dire jamais, comme si elle était beaucoup plus préoccupée par le sacrifice de soi et la protection de ses proches, ... donc pour la religion musulmane en Algérie, elle faisait pas très attention, mais sa sœur Zohra a parlé de la Miséricorde d'Allah en parlant de Djamila : « La miséricorde de dieu, sur moi aujourd'hui, c'est ma cousine Djamila »⁵⁵ ; cette dernière qui était adoptée par Zohra et qui l'appelait sans cesse sa sœur Zoulikha, «la miséricorde», sa sœur Zohra était pieuse à un certain point, ce qui était peut-être la seule fois où on distingue l'identité religieuse d'un personnage du roman, qui désigne la foi que Zohra la sœur à l'héroïne avait pour le bon dieu « Allah » qui définit l'identité musulmane qu'elle entretenait.

L'auteure insiste en disant qu'on a une seule culture, une seule religion, une seule langue pour affirmer qu'on n'a rien à avoir avec le colonisateur « Nous avons une seule

⁵³ SANSON Hervé, « La littérature algérienne de langue française : « peut-on se tuer à aimer dans cette langue ? Littératures post-coloniales, rapports de genres et interactions linguistiques », *Annuaire de l'EHESS*, Consulté le 12 mai 2020 sur : <<https://journals.openedition.org/annuaire-ehess/20840>>

⁵⁴ DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p. 82-83

⁵⁵ *Ibidem*, p. 139

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

langue, L'arabe. Nous avons une seule foi, l'islam, nous avons une seule terre, l'Algérie »⁵⁶ ; l'auteure s'accentue sur l'identité mais aussi qu'il faut aimer les prophètes tous autant qu'ils sont ; « Nous avons trois amours : Abraham, Jésus, ... et Mohammed ! »⁵⁷

Ce sentiment d'appartenance religieuse, sans pour autant être pratiquant, est aussi lié au sentiment d'appartenance au groupe sociale et à une vision communautaire partagée du bon, du mauvais, de l'éthique et de la déontologie, il est aussi lié au lieu, à un territoire qui porte en lui, implicitement, des us, des rites et des conduites individuelles et, surtout, collectives.

Le territoire de l'islam, comme tout territoire religieux, est le lieu d'application de certains interdits. Après avoir passé en revue les questions de rituel, la fatwa d'Oran évoque les interdits. Interdits alimentaires : le crypto-musulman peut boire de l'alcool et manger du porc si, intimement, il les rejette et affirme leur prohibition. Interdits dogmatiques : contraint de dire que Jésus est le fils de Dieu, que le crypto-musulman le dise, avec l'intention de dire que Jésus est le serviteur de Dieu, ou le fils de Marie. Interdits sociaux : tenu de donner sa sœur en mariage à un chrétien, que le crypto-musulman le fasse, avec dans le cœur la conviction d'abhorrer cette action. Ce qui est atteint par ces « dispenses » est ce qui fait lien dans le système communautaire : les prescriptions alimentaires, certes, mais aussi, et surtout, le dogme de l'absolue unicité de Dieu et, enfin, la règle souveraine de l'endogamie religieuse (on ne donne pas les filles hors du groupement musulman, l'aire de circulation des filles circonscrivant exactement l'horizon musulman). C'est la dilution de l'espace communautaire – hérité, reconnu comme tel – qui est signifiée par la transgression de ces interdits. Le musulman discret d'Espagne ne recrée son appartenance que sur le ressort de son intention, de ce qu'il a d'intime, de son identité secrète.⁵⁸

En vrai, l'identité religieuse n'a jamais réellement définie l'individu, elle fait partie de lui mais elle ne le définit jamais ; « il n'est pas inutile de rappeler que l'appartenance religieuse ne définit pas tout individu. Ensuite, quand elle caractérise des individus, elle n'est jamais leur seule appartenance. Personne n'est jamais simplement musulman ou chrétien ; on est aussi et en même temps, ouvrier ou cadre, homme ou femme, homosexuel ou hétérosexuel, Français ou Marocain, etc. Sans oublier l'appartenance familiale, l'appartenance à une ville (« Fier d'être marseillais ») ou à un quartier, à un club sportif, et aussi bien entendu à un parti ou à un syndicat. L'identité est une combinaison d'appartenances et ne peut

⁵⁶ *Ibidem*, p. 77

⁵⁷ *Ibidem*, p. 78

⁵⁸ DÉCOBERT Christian, « Identité religieuse et appartenance : une relation d'incertitude », In *Archives de sciences sociales des religions*. Consulté le 12 mai 2020. URL : < <http://journals.openedition.org/assr/3446> >

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

être réduite à une appartenance unique. »⁵⁹. Mais elle reste toujours un plus pour définir la personne, en savoir plus sur elle...

3. Identité de femme / Identité féminine

Dans l'étude des textes de femmes, le reproche fréquemment adressé à la critique était que celle-ci passait par la voix des hommes ; avec la suggestion, vu l'équilibre croissant entre les voix des deux sexes, que les femmes devraient pouvoir évaluer elles-mêmes la littérature qu'écrivent d'autres femmes, peut-être même d'un point de vue plus « approprié » (le croyait-on), moins influencé par une certaine idéologie dominante qu'on avait tendance à identifier avec le patriarcat. Si on prend en considération ce que les femmes pensent au sujet de la littérature des femmes, ou alors de la littérature qui met en scène des personnages féminins, il est facile de constater que certaines critiques continuent à prendre de nombreuses précautions pour se dissocier d'un certain prosélytisme féministe. Ainsi, la sociologue Nathalie Heinich, dans son volume *États de femme. L'Identité féminine dans la fiction occidentale* (1996), établit d'entrée en matière des limites à son projet de recherche, contre un danger qui n'en est peut-être plus un (du moins faudrait-il l'espérer) :

Une dernière limite enfin est qu'il ne s'agit pas d'une étude féministe. Car le rôle du chercheur n'est pas de formuler des jugements mais de fournir des instruments de compréhension de l'expérience. Cette nécessaire « neutralité axiologique » à l'égard des valeurs ayant cours dans le monde ordinaire – en l'occurrence les rapports de domination entre les sexes – n'interdit pas de porter des jugements sur la qualité épistémologique des instruments internes au monde scientifique, en critiquant pas exemple l'ethnocentrisme ou l'androcentrisme, ...⁶⁰

L'ethnocentrisme -dont l'étymologie remonte au grec *ethnos*, nation, tribu, et du latin *centrum*, centre- désigne la tendance à surestimer un groupe social, ethnique, géographique ou national auquel on appartient peut conduire à des préjugés, au mépris des autres groupes ou cultures, voire au racisme. La sociologie explique l'ethnocentrisme par l'auto-affirmation d'un groupe dans son environnement socioculturel, avec pour conséquence une dévalorisation

⁵⁹ GULLI Florian, « L'appartenance religieuse : une conception réductrice de l'identité », In *La Revue du projet*. Consulté le 12 mai 2020 sur URL : <<http://projet.pcf.fr/75061>>

⁶⁰ ZUPANCIC Metka, « Identité féminine, écriture féminine », Dans *Les écrivaines contemporaines et les mythes*. Consulté, en ligne, le 12 mai 2020 sur URL : <<https://www.cairn.info/les-ecrivaines-contemporaines-et-les-mythes--9782811108304-page-71.htm>>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

des autres groupes. Ce phénomène peut se rencontrer dans tous les groupes sociaux. L'adjectif ethnocentrique qualifie ce qui manifeste ou qui se manifeste par l'ethnocentrisme.⁶¹

L'andro-centrisme (du grec andro-homme, mâle) est un mode de pensée, conscient ou non, consistant à envisager le monde uniquement ou en majeure partie du point de vue des êtres humains de sexe masculin. L'adjectif dérivé correspondant est androcentrique. Le mode de pensée opposé, c'est-à-dire se plaçant du point de vue des êtres humains de sexe féminin est le gynocentrisme.⁶²

Dans *La femme sans sépulture*, Zoulikha représente la femme algérienne des années 50, leur mode de vie, sa différence par rapport aux autres et ce qui la caractérisait c'est le fait de lutter encore et encore contre la souffrance, elle n'aimait pas céder à ce sentiment d'impuissance ; « la mémoire des derniers instants malaxe tout monstrueusement : torture ou volupté, mon corps peut-être parce que corps de femme et ayant enfanté tant de fois- se met à ouvrir ses plaies, ses issues, à déverser son flux, en somme il s'exhale, s'émiette, se vide sans pour autant s'épuiser. »⁶³ ... ce que la colonisation a fait subir à Zoulikha et qui arrivait toujours à garder espoir et à combattre pour un avenir.

A. Statut & rôle social de la femme

La femme est le noyau de la société, un élément crucial qu'on ne peut exclure, plus précisément la femme algérienne, embrassées par les mœurs, inclut par des règles mais, toute fois, rebelle.

L'histoire littéraire, entendue en ces termes, se fera indépendamment de la nationalité et du lieu de résidence des écrivaines. Seuls nous importent la réalité algérienne et son mode de représentation. Tout autant que les œuvres produites sur le sol national, les autres qui naissent ailleurs, ont la capacité de nous parler parce qu'elles « nous disent » dans des textes qui nous mettent en scène sur le mode d'une écriture réaliste. C'est à dire des textes qui se proposent de camper des individus dans leur milieu social et culturel, de voir comment se négocie leur rapport au monde. Du Diwan, nous ne retiendrons donc, que les ouvrages qui présentent un caractère narratif, c'est à dire les romans, nouvelles et récits.

⁶¹ "Ethnocentrisme", article consulté sur Toupictionnaire : le dictionnaire de politique en ligne sur Toupie, le 12 mai 2020, sur URL : <<http://www.toupie.org/Dictionnaire/Ethnocentrisme.htm>>

⁶² "Androcentrisme", article consulté en ligne sur l'Encyclopédie Libre Wikipédia, le 12 mai 2020 URL :<[https://fr.wikipedia.org/wiki/Androcentrisme#:~:text=L'androcentrisme%20\(du%20grec%20andro,adjectif%20d%C3%A9riv%C3%A9%20correspondant%20est%20androcentrique.>](https://fr.wikipedia.org/wiki/Androcentrisme#:~:text=L'androcentrisme%20(du%20grec%20andro,adjectif%20d%C3%A9riv%C3%A9%20correspondant%20est%20androcentrique.>)>

⁶³ DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p. 218

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

Aussi bien la petite histoire des écrivaines francophones s'achève-t-elle sur une tonalité sombre, un peu plus douloureuse que celle qui initiait leur prise de parole. Génération après génération, elles ont essayé de se dire dans une époque qui, à chaque fois, est nettement représentée, par-delà la récurrence des thèmes. Le paysage de cette écriture est plus complexe qu'il n'apparaît sous l'œil de certains critiques qui, à la manière de Ghani Merad, le balayent d'un trait de plume unificateur :

Les thèmes développés sont nombreux et variés ; mais ils sont, à quelque chose près, repris par chaque écrivain ; on pourrait même les retrouver tous, avec telle ou telle variante, dans chaque œuvre. Nous nous occuperons uniquement des plus marquantes, tout au moins sur le plan qui nous intéresse, ceux qui, en gros, gravitent autour de l'aliénation et des tentatives de l'aliénation.

Ce thème (de l'aliénation) suinte de tous les pores des œuvres d'expression française, alors que, dans les œuvres arabes, il se limite aux problèmes de la patrie et de la liberté, (*La littérature algérienne d'expression française*, J. P. Oswald, Paris, 1976.)

Sans aller jusqu'à critiquer une démarche qui commence par poser un a priori qui ne peut que fausser l'interprétation, il convient de contredire une telle affirmation à l'aide d'une nouvelle lecture des œuvres « féminines » d'expression française. Il faut d'autant plus enfermer la recherche « algérieniste » dans l'enfer identitariste avec une alternative aussi pauvre que schématique : être pour ne pas être assimilé, voir aliéné.

Non, les femmes qui écrivent avec l'Algérie au cœur, se libèrent de ce discours réducteur très rapidement, confinant Djamila Dabèche dans un isolement quasi exemplaire, si l'on excepte Zoubeïda Bittari (*O mes sœurs musulmanes, pleurez*, 1937).

Non décidément le terrain de l'écriture féminine n'est pas aussi plat qu'on a tendance à le dire, épousant nettement les contours d'une histoire dans laquelle nos écrivaines se sentent impliquées. C'est ainsi que la guerre d'Algérie envahit majoritairement les textes de celles qui ont une vingtaine d'années en 1954. C'est le bon âge pour prendre conscience des enjeux qui animent un projet libertaire. Cette solidarité entre les données d'une réalité sociale et leur représentation artistique pourrait illustrer, en la systématisant, les théories de Lukacs et de Goldmann en matière d'homologie.

Bien mieux ! tournant rapidement le dos au problème de l'assimilation et de l'aliénation, les discours des femmes revendiquent le droit d'être une personne à part entière, au point que parfois, cette revendication coïncide avec celle de leur pays. Le cas d'Assia

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

Djebar est explicite à ce propos, dans la mesure où elle construit son œuvre sur la question de la libération de la femme qui au fil du temps, prend une signification différente : l'exigence libertaire programme une destinée commune durant la guerre, Algérie et algériennes confondues ; plus tard, après l'espoir déçu par la post – indépendance, l'auteur dégage sa plume de l'évocation du passé, pour continuer à tisser inlassablement la toile de la sororité dans une société aliénatrice. Le traitement d'un même thème montre bien que l'écriture évolue avec l'histoire, dans le décalage qui se construit progressivement entre la revendication « nationaliste » et la quête de soi.

En vérité, contrairement à ce que propose la lecture de G. Mérad, il est très souvent question de patrie et de liberté dans l'échantillon de littérature féminine que nous avons étudié. Les thèmes sont loin d'y graviter « autour de l'aliénation et des tentatives d'aliénation », comme il le prétendait.

Et c'est bien là un paradoxe si l'on sait que la plupart de ces écrivaines ont réussi à se faire connaître grâce aux maisons d'édition françaises. Majoritairement le phénomène d'une reconnaissance institutionnelle s'est effectué pour les écrivaines algériennes, dans le pays que le discours littéraire avait tendance à remettre en cause. A cela deux explications possibles.

D'abord les stratégies éditoriales qui voient l'intérêt de faire parler les femmes algériennes, les opprimées d'hier et d'aujourd'hui. La France s'est toujours montrée sensible en matière de défense des principes « humanitaires », surtout si ces principes correspondent à un discours orientaliste qui ne s'avoue plus à force d'avoir été intériorisé. Même si les récits ne sont pas ethnographiques –et ils le sont rarement-, la capacité de récupération est ainsi rendue possible, favorisée d'autre part, par la langue d'écriture.

La question du français a tourmenté plus d'un écrivain algérien, qu'il soit homme ou femme. Mais après tout, pour paraphraser Kateb Yacine, autant se jeter dans la gueule du loup et montrer que l'on peut hurler à son tour. Exercice difficile et qui peut prêter à ambiguïté. L'arme en effet, est à double tranchant : elle dénonce tout se disant « libérée » ; elle autorise la gueule du loup à continuer à clamer les vertus de la francophonie.

Au moment de clore notre petite histoire de la littérature féminine, force est de constater qu'elle ne nous a que très rarement « réjouie ». Ce n'est pas tant le plaisir de lire qui est ici évoqué. Il est vrai que la qualité des textes laisse parfois à désirer, mais ce qui nous a surtout frappée, c'est la tonalité sombre de l'ensemble.

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

La première des voix qui se fait entendre est celle de F. Aït Mansour. L'ancêtre nous raconte sa vie d'éternelle exilée, faite de douleur mais aussi de joie. La souffrance s'expurge à la fin de texte, à la vue de ses enfants qu'elle a élevés avec amour et instruits patiemment. La revanche sur le sort se matérialise ainsi dans la construction d'une famille que F. Aït Mansour a voulu nombreuse. A la fin de sa vie, elle réchauffe ses souvenirs de malheur dans la douceur du foyer. Cette chance n'est pas offerte aux « petites filles » de F. Aït Mansour.

Exilées comme elle, elles ne donnent pas l'impression d'appartenir à une famille susceptible de leur donner une existence solide et durable. A elles se posent la grande question de l'être. Dans les productions des exilées de la quatrième génération, les introspections sont souvent tourmentées, inévitables dans un monde où la femme, la fille, continuent à ne pas avoir leur place, poussant certaines d'entre elles à l'interpellation du père au cours d'une confrontation qui fait ressortir leur culpabilité.

Coupable. La femme est coupable d'exister et d'écrire, d'exister par l'écriture et la parole. La petite Georgette (F. Belghoul) ne vit qu'un jour, le temps de se raconter et de mourir, écrasée dans la rue, espace ouvert et dangereux par là-même, interdit.

L'ombre est propice aux ombres des femmes percluses à l'intérieur des murs protecteurs. Narratrice de Georgette se tait. Il ne me reste plus qu'à reconduire Pénélope dans sa chambre. Là, je ne me laisserai pas de la regarder faire et défaire sa toile. Bel exemple de femme pour tous les chercheurs, hommes et femmes, opiniâtres bâtisseurs de lumière.⁶⁴; puis un regard sur ce qu'elle représente comme femme non reconnue, héroïne inconnue, tel un hommage à toutes les braves femmes, combattantes, portées disparues ou décédées (sans avoir pu trouver son cadavre) pendant la période de la colonisation en Algérie.

B. Féminisme djebarien

Un état d'esprit, une conviction par rapport à l'égalité des chances entre l'homme et la femme, le fait de défendre la femme a fin qu'elle puisse être égale à l'homme, en ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs, pour mettre de l'ordre et la communication, comme on dit chaque derrière un grand homme se cache une grande femme.

⁶⁴ KASSOUL Aïcha, *Femmes en texte. Petite histoire de la littérature algérienne d'expression française 1857-1950*. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://ouvrages.crasc.dz/index.php/fr/15-quel-avenir-pour-l%E2%80%99anthropologie-en-alg%C3%A9rie/158-femmes-en-texte-petite-histoire-de-la-litt%C3%A9rature-alg%C3%A9rienne-d%E2%80%99expression-fran%C3%A7aise-1857-1950>>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

Depuis des décennies, la question de droits de femmes a été lourde à absorber pour la plus part des sociétés, exemple : même dans la préhistoire, l'Homme des cavernes régnait toujours, il passait toujours en premier en ignorant chaque petit droit de la femme, sans aucune humanité, en arrivant à l'époque coloniale en Algérie, on s'aperçoit que la femme était marginalisé et dépourvue de chaque droit, ce qu'elle était c'est un objet de tâches ménagères à la maison et un objet sexuel, elle n'avait guère le droit d'avoir le minimum des droit, comme étudier « La plus jeune, une nouvelle mariée de quinze ans, m'avait-on dit, les joues rebondies, le visage éclatant de lumière et de santé, servait dans une jupe écarlate ramenée de la ville, ou même, me dit-on, de la capitale, et de ses doigts rougis récemment au henné, elle nous tendait, les paupières à demi baissées parce qu'elle jouait depuis sept jours au jeu social de la pudibonderie. »⁶⁵, la jeune fille qui est appelée madame à l'âge de 15 ans, elle est confrontée à faire face à la grande responsabilité de la maison, de son mari, de ses futurs enfant et même à sa belle-famille à l'âge d'adolescence où elle commence à découvrir la vie, sa vie de jeune femme entrain de pousser, vivre normalement son âge normalement et avoir droit à étudier comme chaque personne de son âge, l'ignorance et l'esclavagisme régnait depuis des lustres et il allait surtout pas s'arrêter pour cette pauvre fille de 15 ans sans avoir le droit de s'exprimer et de choisir la vie qu'elle veut vivre certainement, privé de son épanouissement, obéir était sa seule option quel que soit la situation.

Zoulikha était chanceuse d'avoir pu être scolarisé de la part de son père à l'époque. En fréquentant une école française, l'héroïne Zoulikha avait déjà pris ses distances vis-à-vis des femmes de sa communauté, s'étant dotée d'une arme verbale qui leur avait été refusée, la désignation des pères comme celui de l'héroïne, figures par excellence de l'autorité et de la sévérité dans la culture maghrébine, renforce leur argumentation. Ceux-là ont su dépasser leurs contradictions en envoyant leurs filles à l'école, en leur transmettant ce qu'aujourd'hui, elles estiment être le meilleur de l'Algérie. Une Algérie saine et solide, assoiffée de savoir, tendue vers l'avenir. Elle en était si fière et lui aussi, tandis que les autres la jalousaient, ce qu'il l'a rendait encore plus fière et tête haute, Zoulikha reconnaît la situation paradoxale dans laquelle elle se trouve : son père la libère de la prison de ses semblables en l'envoyant à l'école française, mais en même temps ses liens avec sa langue et sa culture maternelles sont rompus à cause de la conquête française et de sa politique d'acculturation et d'assimilation imposée au peuple algérien ; « chez mon père, le jour où je quittai l'école (l'école française, bien sûr !), mon père donc était si fier de répéter partout : « La première Arabe, ma fille, à

⁶⁵ DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p.194

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

avoir eu son certificat d'études dans la région, peut-être même dans tout le département ! « Ce jour-là je me souviens, je sautillais sur le sentier et je remontais la colline. Il faisait si beau, je revois la lumière de cette fin de journée de juin. »⁶⁶

Au village, mon père avait gardé mon livre de prix pour le montrer aux boutiquiers kabyles, ses amis. Moi, je portais des souliers neufs, j'avais treize ans et demi ; j'en paraissait peut-être seize. Soudain, un paysan, la bêche sur l'épaule et un large chapeau de paille sur sa coiffe blanche, passa en sens inverse, et presque me frôla. Ses yeux insolents posés sur moi, il me fixa nettement, puis crachant ostensiblement sur le côté de la route, il murmura entre ses dents : La fille Chaieb déguisée en Roumia ! En s'éloignant, il cracha de nouveau. Et, pour manifester davantage son mépris, il changea de côté pour poursuivre son chemin. Car moi, devant l'insulte si brusque, je m'étais arrêté net. Figée, je crois, étais-je, mais aussi, par esprit de contradiction, je me sentis presque heureuse : je me dis, une seconde, que c'était vrai, j'étais « déguisée », mais à force de narguer les colons et leurs femmes, à force de faire la fière avec leurs filles, à force d'insulter leurs garçons quand ils tâchaient d'approcher de moi, croyant peut-être me faire honneur, j'avais oublié l'essentiel. Face aux miens, aux paysans dits « indigènes », à leurs femmes terrées dans leurs cabanes, à leurs filles qu'ils n'envoyaient pas à l'école, moi par chance, je paraissais « déguisée » !⁶⁷

Si mon bouleversement paraît semblable à celui de l'héroïne, les causes sont différentes. Cette dernière avait été confrontée à une réalité violente, celle de son exclusion de la lignée des femmes par manque de transmission féminine orale. Ce défaut de transmission est dû à sa séparation avec le cercle traditionnel des femmes pour effectuer des études pendant une période où la majorité d'entre elles étaient recluses et vouées au mariage.

Ces observations sur les œuvres nous conduisent à envisager de plus près la position de Djébar sur le féminisme, dont les problématiques sous-tendent cette évolution de l'oralité à la voix et de la dimension collective à l'idée d'une singularité féminine. Il semble que la position d'Assia Djébar soit là aussi ambiguë, à la fois à proximité et à distance des mouvements féministes français dominants des années 1970 à 1990.

L'idée que la femme algérienne doive accéder à une plus grande liberté traverse de nombreuses œuvres d'Assia Djébar et se traduit notamment, on l'a vu, par une poétique de l'oralité qui donne à entendre la parole féminine et ce à partir de Femmes d'Alger dans leur appartement. Or ce texte est publié en 1980 aux éditions des Femmes, dirigées par Antoinette Fouquet, dont l'ambition dès 1973 est bien de poursuivre la lutte pour l'émancipation

⁶⁶ *Ibidem*, p. 183

⁶⁷ *Ibidem*, p.184

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

féminine sur le terrain de la promotion littéraire. Assia Djébar semble ainsi s'inscrire naturellement dans le mouvement porté par les féministes des années 1970, avec lesquelles elle partage les revendications émancipatrices et certains principes théoriques portés notamment par Hélène Cixous et Luce Irigaray, qu'elle cite dans ces voix qui m'assiègent. La place qu'Assia Djébar donne aux femmes dans ses œuvres, la manière dont celles-ci s'opposent à un personnel masculin sous l'emprise d'une logique patriarcale animent l'écriture.⁶⁸

De nos jours les femmes ou mêmes les hommes, avec l'épanouissement de la pensée, se sont procuré l'adjectif « féministes » en protégeant les droits de la gente féminine afin qu'il y ait un équilibre, une certaine paix et surtout une meilleure communication pour cohabiter avec le sexe opposé.

La femme a toujours fait autant et malgré ceci, elle était toujours marginalisée, c'est-à-dire ses efforts fournis ont toujours été en vain hélas, l'être humain paraît souvent ingrat et ignorant, en refusant d'admettre qu'elle est le pilier de l'homme, que sans elle, il n'aura pas d'existence, il faut aussi comprendre que l'un complète l'autre, la femme et l'homme sont égaux, alors le féminisme a fait son apparition pour mieux éclairer ce sujet sensible, dans un monde où la femme lutte encore pour ses droits légitimes jusqu'à nos jours.

III. Femme en souffrance des affres de la guerre

1. Femme au maquis

Zoulikha, el moudjahida a toujours su faire face aux situations les plus délicates, en étant courageuse et patiente par rapport au pouvoir du colonisateur français monstrueux, pour ses chers, elle était prête même à soulever une montagne s'il le fallait, du moins elle fera tout son possible, pour l'amour du pays et ceux qui y habitent.

Pourquoi pleurez-vous, scandé-je- mon corps soudain léger se retourne, fait face à la garde, aux camions, à la soldatesque au fond, aux hélicoptères qui posent. Regardez tout ceci (mon geste est à nouveau pour toi, spectatrice de cette scène immobilisée, pour dans vingt jours, ou dans vingt ans, quelle importance, mon geste dénonce ce harnachement de leur armée), regardez, Ô mes frères, tout ceci, seulement pour une femme ! Le fusil du garde le

⁶⁸ KHALDI Naïma & HANINE Hiba. « Les stratégies de valorisation du personnage féminin par Assia Djébar cas : de l'héroïne Zoulikha dans *La femme sans sépulture* ». Consulté, en ligne, le 12 mai 2020, sur URL : <http://dspace.univ-djelfa.dz:8080/xmlui/bitstream/handle/123456789/1090/M%C3%A9moire%20finaleLa%20Femme%20Sans%20S%C3%A9pulture.pdf?sequence=1&isAllowed=y> >

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

*plus proche s'abat sur mon dos. Je réussis, dans un sursaut, à ne pas fléchir. Ils doivent se mettre à trois ensuite pour me porter de force et m'enfoncer sous la bâche du camion.*⁶⁹

Zoulikha pensait sans cesse à Mina et son cadet El Habib qui souffrait de strabisme, pendant la scène de torture elle n'arrêtait pas d'imaginer Mina, sa chère fille qui la regardait devant la foule, en s'armant de courage avec l'illusion de sa fillette Mina pour adoucir sa souffrance.

A. Vie de femme, vie de maquis

Pendant la *guerre d'Algérie*, de nombreuses **femmes** ont rejoint la cause indépendantiste de 1954 à 1962. Engagées auprès du Front de Libération Nationale (FLN) ou encore de l'Armée de Libération Nationale (ALN), elles ont toutes contribué à leur façon à l'indépendance de l'Algérie vis-à-vis de la France. Certaines se contentaient de venir en aide aux maquisards en nettoyant leurs vêtements ou en leur préparant des vivres, d'autres étaient infirmières, couturières ou encore propagandistes. Certaines furent poseuses de bombes ou prirent le maquis afin de prendre les armes auprès des moudjahidines. Bien qu'il ait été crucial pour l'indépendance de l'Algérie, le rôle de ces femmes est peu connu à travers le monde et même au sein de la population algérienne.⁷⁰

« La vie au maquis ne se raconte pas facilement ; il est impossible de raconter ce que peut vivre un maquisard ou une maquisarde puisque nous vivions sans aucun espoir de survie ou d'une vie meilleure. Nous étions sûrs qu'un jour ou l'autre, nous serions indépendants, mais au maquis nous ne pensions pas survivre et voir cet événement. »⁷¹M. Bouaziz. Suivant le fil conducteur des textes djebariens, la colonisation, l'Algérie, la guerre, l'après-guerre.

Aux évocations en demi-teintes des textes littéraires s'ajoutent les silences de la France sur le passé de violence coloniale et décoloniale. Ce texte d'Assia Djébar dévoile la vraie face du colonialisme, une triste réalité de souffrance et d'amertume du déchainement coloniale sur le territoire algérien mais aussi la riposte autochtone algérienne, plus précisément le combat des femmes jusqu'au dernier souffle s'il le fallait en prenant l'exemple sur la guerrière Zoulikha.

⁶⁹ DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p. 71-72

⁷⁰ " Femmes algériennes pendant la guerre d'Algérie", article en ligne sur l'Encyclopédie Libre Wikipédia. Consulté le 12 mai 2020 sur URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Femmes_alg%C3%A9riennes_pendant_la_guerre_d%27Alg%C3%A9rie

⁷¹ EL CORSO Malika, « La mémoire des militantes de la Guerre de libération nationale », *Insaniyat / إنسانيات*. Consulté le 12 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/insaniyat/11606>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

Ce combat pour la liberté est significatif car il décrit comment chaque société enferme l'être humain à l'intérieur d'un réseau de souffrance et comment chacun y prend part. « Mon foie palpitant, ce qui me sauta au visage, aux yeux, à tout mon corps épuisé (je ne sentais pas, depuis des jours et des nuits, la fatigue), ce fut la lumière ! »⁷² On peut toujours expliquer la souffrance par la façon dont les sociétés, par leurs tabous, leurs règles, enferment chacun de nous à l'intérieur d'un devenir sur lequel le sujet n'a que très peu la possibilité d'agir. Chaque société engendre, vis-à-vis de ses enfants des injustices flagrantes qui suscitent de la souffrance, exemple : le fait que Zoulikha se faisait convoquer sans cesse dans le commissariat par le sergent Costa et se faisait torturer sans rien dire à personne qu'elle y aller là-bas « les gardes me cernaient tout au long de ma marche »⁷³, mais l'explication anthropologique n'est suffisante que pour comprendre comment les mécanismes se mettent en place, exprimer de la souffrance suppose que l'on puisse faire passer ce sentiment dans ce qu'il a de plus fort .

L'auteure s'est attachée à retracer l'itinéraire d'une femme algérienne, marquée par la déchirure des séparations. Confiante, en vers, sa souffrance à un journal, elle a su décrire la place de la femme dans la société algérienne dans l'époque de la colonisation. C'est ce jeu de miroir entre la société d'origine, la société du colon, qui rend sa démarche particulièrement émouvante.

Deux documents sont essentiels à rappeler : l'un, malgré la célébrité de Fanon, assez occulté comme l'essai dont il fait partie : « L'Algérie se dévoile » dans L'An V de la révolution algérienne où il donne aux Algériennes combattantes et à la mutation sociale qu'elles subissent et provoquent à la fois, une place importante et éclaire des aspects du processus de libération que les générations suivantes n'oublieront pas. Cet essai, publié en 1959, rassemble des observations et rencontres de l'année 1956. Fanon, analyse, en pleine guerre, les modifications profondes de la société algérienne et le rôle incontournable qu'y tient la femme. Il publie un texte de conviction s'appuyant sur une démonstration avec preuves à l'appui. Il entend convaincre pour rallier à la cause algérienne. L'optimisme de son discours participe à la nécessaire mise en place d'images valorisantes pour soutenir aussi le moral des combattants. Le texte même de Fanon est à lire dans son contexte, dans l'effet qu'il exerça sur des acteurs et des actrices de la lutte. Il faut lire les passages percutants sur le port du voile dans l'Histoire de la colonisation, les fantasmes du colonisateur vis-à-vis de la

⁷² DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p. 67

⁷³ *Ibidem*, p. 68

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

femme arabe interdite puis la nécessaire libération du corps pour entrer complètement dans la lutte.⁷⁴

Au maquis, les femmes ont travaillé très dur « la femme a travaillé comme un âne » s'est exclamée M^{me} Kettaf, lors de la table ronde organisée le 15 juin 1989. Effectivement, au front deux principales tâches les attendaient : elles étaient chargées de soigner les moudjahidine, d'organiser des infirmeries mobiles d'une part, et apprendre aux femmes des douars certaines règles d'hygiène et soigner les populations civiles, d'autre part. M^{me} Kettaf me parlait de son vécu avec une rage au cœur qu'elle traîne avec elle jusqu'à présent « J'aurais voulu naître homme... au niveau du maquis, il y avait un paternalisme outrancier... par rapport à la maturité et au travail sanitaire que j'ai fait, j'étais isolée par rapport à un homme ».⁷⁵

Les femmes, qui ont vu dans leur engagement un acte émancipateur, se trouvent à nouveau prises en charge par les « nouveaux pères ». Après le père, le frère, le cousin, ce sont les « frères » de combat qui s'arrogent ce droit sur les moudjahidate. Dans son récit de vie, Voyez nos armes, voyez nos médecins le Dr Bensalem Djamel Eddine fait état de ce paternalisme dont plus d'une moudjahida a eu à souffrir. Parce qu'elle était femme, la djoundia ne devait pas figurer sur les premières lignes de feu : parce qu'elle était femme, elle faisait l'objet d'une attention particulière de la part de ses supérieurs qui reproduisaient ainsi, peut-être sans se rendre compte, l'autorité du père ou du frère aîné.

Du courage, personne ne le lui contestait, mais Amirouche a préféré voir les femmes de sa wilaya (Neffissa Lilliam, Danielle Minne, et Raymonde Peschard) en Tunisie. Ce paternalisme de façade cachait mal, l'exclusion sans nom dont était l'objet la femme au maquis. Il est temps de démythifier cette image populiste ou l'égalitarisme entre hommes et femmes au maquis a constitué dans un passé récent, le credo de tous les discours officiels et officieux. Pour quelles raisons les responsables ont-ils décidé de faire sortir les maquisardes hors frontières ? Pour le moment il est impossible de répondre à cette question du fait de l'inaccessibilité des archives du F.L.N.- A.L.N. La seule hypothèse, plausible pour le moment, reste liée au statut social de la femme.⁷⁶

⁷⁴ CHAULET ACHOUR Christiane, « Écrits d'Algériennes et guerre d'indépendance : Témoignages et créations ». Dans *Confluences Méditerranée*, P. 200. Consulté en ligne le 12 mai 2020, sur URL : < <https://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2012-2-page-189.htm> >

⁷⁵ EL KORSO Malika, « La mémoire des militantes de la Guerre de libération nationale », *Insaniyat* / إنسانيات, mis en ligne le 20 mai 2013, consulté le 12 mai 2020. URL : < <http://journals.openedition.org/insaniyat/11606> >

⁷⁶ *Idem.*

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

La jeune femme héroïque ne veut pas donner d'elle-même une image héroïque mais entend témoigner pour toutes les jeunes femmes qui ont combattu. Elle n'est qu'une « Algérienne comme tant d'autres qui cherchent à vivre en paix, elle préfère vivre indépendante, ou bien mourir avec ses principes plutôt que de vivre avec ceux des colonisateurs »⁷⁷. Comme la nomme si bien l'auteure, El Moudjahida, son cœur avec tous ses désordres a pu en tirer de la grandeur, il a gagné de l'empathie et un grand hommage auprès des lecteurs.

B. Méthode de résistance & de lutte

Les femmes algériennes pendant la colonisation ont fait appel à de différentes formes de méthodes pour lutter contre l'ennemi français, et cela consiste en plusieurs tâches :

La collecte des témoignages, si elle n'a pas été trop difficile pour moi, pose de sérieux problèmes sur le plan du traitement, de l'analyse et de l'exploitation historique des informations recueillies. La faiblesse des éléments d'analyse conceptuels et d'approche méthodologique dénotent le niveau général de la recherche en Algérie qui souffre d'absence de supports scientifiques de haut niveau. Un décalage en décennies, si ce n'est plus, caractérise l'état de la recherche nationale par rapport à ce qui se fait, à travers le monde, en matière de sciences humaines de façon générale et en histoire de façon plus particulière.

Sur le plan de la méthode, les entretiens que j'ai menés ont été semi-directifs. Je n'avais ni questionnaire (de type sociologique), ni une grille thématique préétablie mais plutôt un canevas de discussion. Ma recherche ne partait pas de présupposés pour le vérifier sur le terrain. Je voulais que ce soit récit proprement dit, plutôt que des réponses à des questions ; ce qui comptait pour moi, c'était de faire parler les femmes sur leur participation à la lutte de libération nationale et la manière dont elles ont traversé ces « sept années de braise ».

Les différents témoignages sont empreints d'une grande simplicité dans la relation intervieweur-interviewées, dans le verbe dans l'expression (que ce soit en arabe ou en français), dans l'image transmise. Je reste toujours surprise par la fraîcheur de la mémoire des moudjahidate, quarante années après. L'absence de chronologie datant les différentes phases de leur témoignage ne m'est apparue, qu'une fois l'enregistrement effectuée et transcrite. La cohérence du témoignage, l'enchaînement des idées, la communion entre les moudjahidate, la chaleur des débats ont fait passer la chronologie, qui est censée être la pierre angulaire de

⁷⁷ *Idem.*

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

toute approche historique, en arrière-plan. Les choses étaient si bien construites dans l'esprit des interviewées qu'elles n'éprouvaient nul besoin de se référer à une date ou de prendre un point de repère chiffré. D'ailleurs, du côté militaire, les femmes seront présentées en tant qu'actrices dans la guerre mais pas porteuses d'armes en général, sauf exception.

Il est vrai que le témoignage est, dit enregistré et non écrit (à l'exception des témoignages de Zhor Zerrari et Khedidja Bourras). L'avantage sur le plan méthodologique (témoignages enregistrés à vif sur cassettes) est que le témoignage nous est livré de manière brute, spontanée ou plus exactement naturelle. Il ne fait pas l'objet de retouches, il n'est pas manipulé, il ne donne pas lieu à une seconde lecture, à la différence du témoignage écrit qui laisse toute l'attitude à son autour de le recentrer, de le corriger, de le repenser.

A partir de ces témoignages, nous avons pu constituer trois corpus :

Les infirmières qui sont montées au maquis

Les maquis avaient un besoin vital d'infirmières. Issues de l'école paramédicale ou des lycées, formées par le Dr NEKKACHE⁷⁸ à Oran, elles rejoignaient le maquis après un court stage de secourisme pour travailler dans une équipe sanitaire. Elles soignaient les maquisards et donnaient des soins à la population civile surtout, aux femmes et aux enfants.

Les poseuses de bombes et les « femmes berrata »

C'est-à-dire celles qui cachaient les pistolets sous le voile. Elles eurent le rôle le plus poignant et le plus spectaculaire. Tout le monde est d'accord sur le fait que le réseau bombe n'aurait jamais aussi bien fonctionné, sans les femmes (Zhor ZERRARI, Djamila BOUHIREN, Djamila BOUBACHA et bien d'autres). C'est sur elles que les responsables F.L.N. d'Alger ont misé, c'est par elles que l'attention du public a été le plus attirée, c'est elles qui donnèrent le plus de mal à MASSU à ses paras. Les poseuses de bombes font plus la une des journaux colonialistes, que les « victoires » des officiers paras dans le djebel.

Les « moussebilates »

Ce sont les grandes anonymes de la Guerre de libération nationale. Ce sont toutes ces femmes qui préparaient à manger aux moudjahidines, qui roulaient et préparaient le couscous, qui lavaient et cousaient les tenues des maquisards, les hébergeaient, faisaient la collecte d'argent ; elles faisaient le guet, elles étaient agents de liaison. Bref les moussebilates étaient peut-être chargées de tâches moins ardues que les autres « sœurs », mais oh ! Combien

⁷⁸ *Idem.*

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

précieuses pour la bonne marche de la Révolution. Lampistes, elles sont restées dans le noir avec pour seule consolation, la conviction d'avoir servi la cause.⁷⁹

L'Algérienne des années 1950 vit confinée dans l'espace familial traditionnel et le mariage est l'unique possibilité de réalisation qui lui est accordée. En 1954, les célibataires ne représentent que 16% de la population féminine de plus de 15 ans. Seules 4.5% des femmes savent lire et écrire et elles ne sont que 3% à avoir accès à un emploi rémunéré. Pour presque toutes, le travail fait partie de la lutte pour la survie. Il n'y a, à cette date, que 6 femmes médecins, 3 dentistes, 4 pharmaciennes et seulement 23 enseignantes dans le secondaire, aucune dans le supérieur. L'Université d'Alger ne compte que 503 étudiants Algériens, dont 22 filles. En presque totalité analphabètes, absentes de la vie économique, les Algériennes sont exclues de la scène politique. Elles n'ont aucun droit, pas même celui de voter, et aucun parti politique n'envisage de poser le problème de la condition féminine et encore moins de recruter des femmes.

Pourtant des « pionnières » ont réussi, malgré la réprobation sociale et les réticences des responsables politiques, à s'imposer et à militer, soit au parti nationaliste, le Parti du Peuple Algérien (PPA), soit au Parti Communiste Algérien (PCA).

Le PPA a attiré l'élite intellectuelle féminine. En 1946, de jeunes enseignantes et étudiantes adhèrent à ce parti. Cependant elles ne militent pas avec les hommes, elles sont regroupées dans des cellules féminines clandestines de 4 à 5 membres. Alger en compte cinq à la fin de la même année. Conscientes que leur action doit être dirigée vers les femmes, et profitant de l'ouverture du mouvement nationaliste à la légalité, elles imposent, en 1947, la création d'une Association des Femmes Musulmanes d'Algérie (AFMA). Il leur est plus facile, dans ce cadre légal et uniquement féminins, de toucher les femmes, mais leurs activités deviennent surtout socioculturelles.⁸⁰

C. Révolutionnaires algériennes invisibles

Le Journal rapporte aussi les témoignages de Naïma 20 ans, Malika d'Alger, Chérifa 18 ans, orpheline, Fatiha 16 ans, Zohra dactylo, Sakina, Baya l'étudiante... et la liste continue,

⁷⁹ *Idem.*

⁸⁰ AMRANE-MINE Danièle Djamilia. *Des femmes dans la guerre d'Algérie : entretiens*. Coll. Les Afriques. Ed. Khartala. Paris, 1994. P. 10. Consulté le 12 mai 2020 en ligne sur : <https://books.google.dz/books?id=rGh-VhfpuKYC&pg=PA10&lpg=PA10&dq=la+solitude+des+femmes+pendant+la+guerre+d%27alg%C3%A9rie&source=bl&ots=ywPUYU_Y9S&sig=ACfU3U0NiBZvBMM63IzhzUUfo2pNyO3pAw&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKEwiitMeWwvqAhUOzhoKHaGjDZsQ6AEwAnoECAkQAQ#v=onepage&q&f=false>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

témoignant des figures féminines d'une guerre. De régions et de milieux divers, d'éducation différente, toutes sont portées par le même élan, toutes sont « l'Algérie » qui « avec toutes ses fibres, participe à la lutte contre le colonialisme et l'oppression étrangère. » Par petites failles dans un discours « sous surveillance » – l'intériorisation par la récitante elle-même de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire et le but de ce « journal » destiné à être publié dans le journal de la résistance algérienne à Tunis – la parole de la jeune femme laisse échapper aussi l'espoir des lendemains.⁸¹

Dans les récits des femmes urbaines, le plaisir de se découvrir plus futée que le système colonial est un thème qui ressort assez souvent. Leurs histoires sont remplies d'épisodes où elles se sortent de situations dangereuses en employant des subterfuges ou en baratinant des soldats français ; après leur arrestation elles gardent le silence pendant les interrogations et les séances de torture. En bref, le langage de la souffrance est beaucoup moins présent par rapport à celui des femmes rurales.

Comme notre cher brave combattante Zoulikha, en général les femmes urbaines, et plus particulièrement l'élite urbaine qui a eu la possibilité d'être scolarisée pendant l'époque coloniale, sont beaucoup plus sensibles à la portée politique que leurs récits pourraient éventuellement avoir. Leurs paroles sont plus pesées que celles des femmes rurales et parfois elles hésitent à répondre à des questions jugées trop politisées ou même elles évitent tout simplement, comme la question de la place de misogynie au FLN pendant la guerre ; sans compter qu'elles ont été déçues par le régime politique après l'indépendance. Ceci dit, en écoutant les silences (ce qu'elles ne disent pas) on apprend beaucoup de choses.

La souffrance de la femme est un thème qu'on retrouve dans les récits de femmes urbaines et rurales (le paradis perdu) de la période de la guerre : la population savait pourquoi elle se battait, les hommes et les femmes étaient honnêtes, courageux et déterminés. Pour Chérifa A. « ce que j'ai fait je ne le regrette pas. Mais s'il y avait une autre guerre je ne participerai pas. Preuve qu'elle avait tout donné et presque tout sacrifié, au péril de sa vie ... à l'époque il y avait la solidarité, l'amour, la fraternité, la confiance mais maintenant ce n'est plus du tout la même chose, les temps ont changés, et notre génération est un peu égoïste,

⁸¹ KHALDI Naïma & HANINE Hiba. « Les stratégies de valorisation du personnage féminin par Assia Djebar cas : de l'héroïne Zoulikha dans la femme sans sépulture ». Consulté le 12 mai 2020, sur URL : < <http://dspace.univ-djelfa.dz:8080/xmlui/bitstream/handle/123456789/1090/M%C3%A9moire%20finaleLa%20Femme%20Sans%20S%C3%A9pulture.pdf?sequence=1&isAllowed=y> >

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

c'est l'atmosphère de paix qui règne qui nous pousse à être ainsi et oublier les sacrifices des martyres pour la liberté et la paix du pays.

2. Guerre et torture

A. Errance : Isolement, solitude & manque

La souffrance se lit aussi dans le thème de l'*errance*. Cette errance évoque une notion de : voyage et de déplacement physique, une quête de lieu, de recherche de vérité dissimulée et de ces mystères, de liberté, à l'image de Don Quichotte et d'Ulysse ou de Assia Djebar, dont l'errance se manifeste par le thème de l'exil et le retour au pays natal intimement lié à la vie quotidienne des femmes de Césarée. L'errance représente également le rejet de la société, une recherche de soi, de repères, de valeurs, de cheminement intellectuel et une quête morale tel le devoir de mémoire.

Chez Zoulikha, l'errance est dans sa recherche d'elle-même, attachée, à la fois, à la religion, à la tradition et à la modernité ; à la terre mais aussi à la liberté et à l'indépendance, à sa langue et à celle de l'autre, à sa culture et à celle du colon, à la quête identitaire. Au maquis, elle est confrontée à tout ce qui caractérise l'errance, à l'isolement, à la solitude, au manque des siens, à la fuite, à la peur, à mourir seule, ... Dans *La Femme sans sépulture*, c'est une quête de tranquillité sur sa terre colonisée ou nulle part elle se sent chez elle, condamnée à errer dans la servitude ou à errer en quête de liberté ; elle, est de même, en quête de repos de cette âme errante dans le vide de l'éternité qui cherche le repos de son corps, non mis en terre, égaré, sans sépulture. Dans cette acception, l'errance renvoie à la notion d'éternité, recherchée par les uns et subie par les autres : le roman porte sur des récits, des témoignages, des documents historiques de l'époque coloniale mettant en scène une "visiteuse" en errance et des femmes de Césarée. En ce sens, l'écriture errante du roman s'inscrit dans les démentions historiques et spatiales et se nourrit de rencontres de visiteuses et d'entretiens lors des voyages.

Isolement

Pour l'héroïne Zoulikha, l'isolation était une des meilleures solutions qu'elle puisse prendre pour le bien de tout le monde, protéger ceux qu'elle chérit le plus pour qu'ils ne craignent rien et aussi pour se protéger elle-même, en prenant un nouveau départ avec les maquisards, changer de lieu pour, aller dans la montagne pour s'assurer d'être plus sure,

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

l'isolation était donc un repère non discutable pour elle, la seule solution de s'échapper de tout danger qu'il lui tournait autour pour enfin monter au maquis.

Zoulikha el moudjahida a choisi de disparaître comme un rêve qui vient de se finir en se réveillant, derrière elle, elle a laissé un vide monstrueux, le sacrifice qu'elle fait une fois de plus ne s'est pas cicatrisé même après des milliers d'années... jusqu'à ce jour sa trace est restée éternelle. Les moudjahidines ont, des années durant, étonné le monde. D'origine souvent paysanne, nullement destinés au métier des armes, ces soldats improvisés ont efficacement résisté à des forces organisées de beaucoup supérieures en nombre, infiniment supérieures en moyens. C'est à leur courage, à leur dévouement, à leur sacrifice que l'Algérie dut sa victoire finale et son indépendance.

Par leur foi, les moudjahidines avaient vocation à devenir les éléments actifs du nouvel État algérien ; par leurs souffrances, ils avaient mérité qu'une place particulière leur fût réservée. Mieux que quiconque ils connaissaient le peuple, ses désirs, ses besoins, ses aspirations. Toutes les difficultés n'ont pas encore été surmontées, elles ne pourront l'être qu'à longue échéance. Un fait est là : l'Algérie se souvient de ce qu'elle doit aux moudjahidines ; elle sait qu'ils demeurent des éléments de l'avant-garde révolutionnaire.

Solitude

Malgré le fait que Zoulikha a toujours eu de l'aide de la part des autres de son entourage, mais elle se sentait toujours solitaire face à la terreur de l'armée française « Une fois seule dans la grotte, m'est revenue alors, plus vive encore, ma nostalgie de vous deux ! je t'ai appelée ; tu vas enfin venir... »⁸², depuis la mort de son mari el Hadj elle s'était habituée à prendre cette responsabilité de tout sacrifier, son bonheur pour la vie de ses chers, la séparation avec ses enfants surtout les deux derniers (Mina et El Habib) qu'elle souhaitait revoir au moins une fois à tout prix.

En tant que femme au foyer, il est difficile pour beaucoup d'Algériennes de quitter le cocon familial et de rejoindre les rangs du FLN en raison des responsabilités du quotidien qu'elles devaient assumer. Par contre, cela ne les empêchera en rien de participer à leur façon à la cause de l'indépendance. En effet, la plupart des femmes demeurent au foyer en l'absence des hommes, elles participent donc autrement au mouvement de libération. Ces femmes connues sous le nom des moussebilates, sont plus âgées que les maquisardes, en moyenne 32 ans. Elles représentent la majorité des moudjahidate soit 82 % d'entre elles. « Leurs tâches

⁸² DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p.198

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

sont multiples : agents de liaison, collecteurs de fonds et d'objets divers, infirmières, secrétaires, couturières, agents de renseignements, propagandistes ». Elles utilisaient leur maison afin de réaliser le principal de leurs activités, soit l'hébergement et le ravitaillement des militants. Leurs foyers étaient un refuge pour les combattants dans le besoin. Elles permettaient à des soldats blessés de se réfugier chez elles afin de leur promulguer des soins. De plus, elles nourrissaient également ceux qui étaient dans le besoin en leur apportant des vivres.

Leurs conditions étaient éprouvantes, elles étaient tiraillées entre la misère du quotidien, et la responsabilité qu'elles avaient de venir en aide aux militants, sans compter que ces dernières étaient tout autant en danger que les maquisards. D'ailleurs plusieurs d'entre elles ont été torturées et tuées pour leur participation à cette cause.⁸³

Le cas des veuves de chouhada était plus tragique encore que celui des anciens moudjahidine : elles sont dans la proportion de 99% d'analphabètes, incapables de subvenir seules à leurs besoins et à ceux de leurs enfants. Des mesures ont également été prises en faveur des enfants des anciens moudjahidine et spécialement des enfants de chouhada : on compte en Algérie environ 150 000 orphelins de guerre. Les uns ont été accueillis aux frais de l'État dans des maisons d'enfants gérées par d'anciens moudjahidine, d'autres ont été placés dans des familles auxquelles une indemnité est versée. Un centre d'apprentissage a enfin été ouvert pour les orphelins analphabètes ; outre une instruction de base, ils y reçoivent une formation professionnelle.⁸⁴

Le Manque

Après être séparée de force de ses enfants et ses proches, montée au maquis, et arrivée là-bas elle ne cessait pas de penser à ses enfants qu'elle a laissé derrière elle ; « t'imaginer plus particulièrement toi, Mina, dont le corps encore presque d'enfant a dormi recroquevillé contre moi, les nuits de la grotte, cela m'a permis de traverser cette durée de la torture si longue sans que le sang, le pus ou l'urine m'éclaboussent l'âme, me souillent le cœur. »⁸⁵, le manque l'a horriblement affecté, la douleur de laisser tout et se sacrifier sans être sûre de retourner vers ses enfants ou même de rester en vie, elle ne pensait sans cesse à Mina et El

⁸³ AMRANE Djamila, « Les combattantes de la guerre d'Algérie » ; In *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. N° 26. Numéro thématique La guerre d'Algérie : les humiliés et les oubliés. Ss. Dir. Girault R. Pp. 58-62. 1992. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <https://www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_1992_num_26_1_404867>

⁸⁴ « L'État n'a pas oublié les anciens moudjahidines ». In *Le monde Diplomatique*. Octobre 1965, page 9. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://www.monde-diplomatique.fr/1965/10/A/26876>>

⁸⁵ DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p. 218-219

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

Habib « Patience, Ô mon fils, réponds-je, Je ne l'aperçus plus. De fait, la lumière blanche, irréaliste, nous inondait, nous aveuglait tous à penser, en avançant jusqu'au premier camion militaire... Je t'ai imaginé ce matin-là : dix heures, dans la courette, près du géranium rouge, face au jasmin maintenant à demi brûlé, toi, ménagère de douze ans, l'air sérieux, lavant sans doute, à grandes eaux, les fesses nues et jambes du petit. De mon petit dernier. »⁸⁶

« Le supplice de... Qu'importe leur jargon ? Espérer te voir mieux, m'imaginer te caresser, malgré mon corps exposé, grillé désormais dans la dure lumière de midi. »⁸⁷ Elle voulait horriblement les revoir, elle espérait même les rejoindre tout prix pour une dernière fois car elle sentait la mort qui approchait lentement vers elle alors elle souhaitait voir ses êtres chers pour une dernière fois pour un adieu mémorable, et une mort paisible, la combattante Zoulikha a été enlevée par l'armée française avec quatre autres moudjahidines après plusieurs tentatives d'échappatoire, son interrogatoire a eu lieu tant de fois sans oublier la torture qu'elle subissait de toutes les couleurs de la part du commissaire Costa.

B. Femme martyre sous torture

Notre chère martyre Zoulikha a été victime de tous types de tortures : torture de la part de l'armée française « De la longue durée de la torture et des sévices, ne te dire que le noir qui m'enveloppait. »⁸⁸, « ils me lanceront, malgré mes pieds ensanglantés, mes cheveux tirés en arrière qui me soulèveront dans l'éther scintillant, mes seins en coupes plates qu'ils s'approprient à torturer... »⁸⁹, ainsi que d'harcèlement auprès des gens de sa région car elle était une femme forte, indépendante, déterminée et courageuse comme jamais, cela provoquait de la jalousie de la part des femmes et quelques autres qui n'arrivaient pas à l'atteindre ; « Moi, la veuve et l'épousée désormais d'aucun homme, mais chacune, sans doute, de m'envier, comme si je devenais l'épouse platonique de la quarantaine de maquisards avec lesquels il me faudrait rester, et m'éloigner de nos montagnes... »⁹⁰

Au contraire des hommes qui parlent dans le détail de la torture, les femmes éprouvent des difficultés à se dire. Est-ce parce que la torture a un rapport avec un corps sacralisé, maintenu caché, qu'on ne montre pas : est-ce parce qu'elle avilit davantage la femme que l'homme moralement, physiquement et socialement, qu'il n'en est pas fait état

⁸⁶ *Ibidem*, p. 68

⁸⁷ *Ibidem*, P. 69

⁸⁸ *Ibidem*, p. 217

⁸⁹ *Op-cit.*

⁹⁰ *Ibidem*, p. 195

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

dans les témoignages des moudjahidate ? Les hommes parlent du supplice de la bouteille sans que cela soit demandé. Il est certain que les moudjahidate aient subi les mêmes tortures que les hommes, ou peut-être, sûrement, de plus humiliantes. Écoutons le témoignage cauchemardesque de Djamila Boupacha :

Dans la nuit du 10 au 11 février 1960, des gardes mobiles, des harkis...une cinquantaine environ descendaient des jeeps et camions militaires... et se présentaient au domicile de mes parents... sur place j'étais sauvagement battue... Au centre de tri... j'appris ce que cela signifiait : tortures à l'électricité (électrodes placées au bout des seins... la torture électrique alternait avec les brûlures de cigarettes, les coups de poing et le supplice de la baignoire. Après quelques jours, on m'administra le supplice de la bouteille, c'est la plus atroce des souffrances. Après m'avoir attaché dans une position spéciale, on m'enfonça dans le vagin le goulot d'une bouteille, je hurlais et perdis connaissance⁹¹

Les services se retrouvent davantage chez les maquisardes que chez les autres combattantes notamment celles qui étaient en milieu urbain. Minoritaires et vivant dans un milieu masculin, sans nous le dire, les moudjahidate nous ont fait sentir tous les points d'interrogation que posaient leur présence au maquis. La gêne mutuelle, le fait d'être toisé, convoitée, regardée du coin de l'œil : toutes ces choses qui embarrassent, ne sont pas dites clairement. La gêne, le malaise, la pudeur que véhiculent les témoignages portant sur ces questions sont en eux-mêmes des indicateurs d'une occultation à demi-avouée, ... Et pourtant au détour d'un témoignage, j'apprends que certaines, à peine arrivées ont fait l'objet de demande en mariage.

Cruelle réalité pour celle qui a cassé les chaînes ; la plupart du temps avec la complicité de sa mère ; pour une autre réalité. Parce qu'elle est femme, parce qu'elle est la seule femme parmi les hommes au maquis, la moudjahida n'hésite pas à se comparer à une « bombe », renouant ainsi avec la réalité sociale qu'elle pensait avoir laissé derrière elle.

En travaillant sur la mémoire des moudjahidate, j'ai moi-même été subjective procédant à mon corps défendant à une auto censure-sélection, en amont et en aval. En amont, je ne me suis pas permise de poser des questions trop indiscretes, par respect à la personne, à son passé ensuite et enfin à son intimité. Ce qui aurait constitué un élément de blocage pour celles qui avaient bien voulu témoigner dans l'anonymat. Nous touchons là à des questions

⁹¹ De Beauvoir, Simone et Halimi, Gisèle et Boupacha Djamila, Paris, Ed. Gallimard, 1961, extrait de la plainte déposée par BOUPACHA Djamila - p.p. 216-217. Cité par EL KORSO Malika, « La mémoire des militantes de la Guerre de libération nationale », *Insaniyat / إنسانيات*, Consulté le 12 mai 2020 sur : <https://journals.openedition.org/insaniyat/11606#ftn43>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

qui ne relèvent pas de la vie publique (au maquis, dans la clandestinité ou en prison par exemple) mais de la vie privée des combattantes. C'est peut-être là que s'arrête « l'histoire racontée » par ces moudjahidate d'hier, ces citoyennes d'aujourd'hui qui clament bien haut leur victoire, pas seulement une victoire sur le colonialisme mais aussi sur les contraintes multiples liées à la participation de la femme pendant la Guerre de libération nationale : « Nous l'avons gagné notre Révolution, puisque nous sommes là ! ». ⁹²

La torture pratiquée par l'armée française pendant la guerre d'Algérie a marqué durablement la mémoire nationale, au point de ne cesser de revenir dans l'actualité, souvent pour y nourrir des affrontements ou des scandales.

Loin des polémiques, le livre de Raphaëlle Branche éclaire comme jamais auparavant les mécanismes de la torture, qui trouvent leur origine dans le racisme colonial et les méthodes héritées de la guerre d'Indochine. Grâce à des archives publiques enfin ouvertes et des témoignages de soldats et d'officiers, Raphaëlle Branche analyse, outre le fonctionnement de l'institution, les gestes des tortionnaires, le discours et les ressorts de l'autojustification ainsi que l'engrenage de la violence individuelle et collective face aux fragiles barrières de la conscience ou de la morale. En toile de fond apparaissent les responsabilités du pouvoir politique et les échos parvenus à l'opinion publique tout au long d'une guerre qui ne voulait pas dire son nom. Le livre de Raphaëlle Branche restitue ce pan dramatique de l'histoire en mêlant un travail d'archives inédit et des enquêtes auprès des témoins, dans une étude serrée qui se nourrit d'anthropologie comme d'histoire politique. ⁹³

C. Méthodes de torture et barbarie

Il y a cinq méthodes principales, souvent employées de manière combinée après la mise à nu systématique de la victime.

- Les coups : entrée en matière, notamment lors de la fouille des villages ou lors d'arrestations. - La baignoire : asphyxie temporaire de la victime maintenue la tête sous l'eau. Ou le tuyau d'eau : on déverse de l'eau par un tuyau enfoncé dans la bouche de la victime jusqu'à suffocation.

⁹² EL KORSO Malika, « La mémoire des militantes de la Guerre de libération nationale », *Insaniyat* / إنسانيات, Consulté le 12 mai 2020 sur : <<https://journals.openedition.org/insaniyat/11606#ftn43>>

⁹³ BRANCHE Raphaëlle, *La torture de l'armée pendant la guerre d'Algérie (1954-1962)*. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://www.franceculture.fr/oeuvre-la-torture-et-l-armee-pendant-la-guerre-d-algerie-1954-1962-de-raphaelle-branche.html>>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

L'Électricité ou gégène, la plus répandue : sur les parties les plus sensibles du corps, on place des électrodes reliées à une génératrice que le tortionnaire actionne à la manivelle.

La pendaison : la victime est suspendue en l'air par les poignets maintenus dans le dos jusqu'à ce que ses épaules et ses omoplates se disloquent. Le viol : le plus souvent avec des objets, morceaux de bois ou bouteilles.

Les bourreaux : on les trouve dans les rangs de la police et notamment dans les services de la DST (Direction de la sécurité du territoire). Puis la torture s'installe dans les habitudes de l'armée jusqu'à devenir une véritable institution. Les officiers de renseignements (OR) en sont les spécialistes. Mais tout soldat, même appelé du contingent, peut être amené à torturer un prisonnier ou à l'exécuter lors d'une « corvée de bois ». À partir de 1957, ce sont les DOP (détachements opérationnels de protection), unités semi -clandestines de l'armée spécialisées dans le renseignement et détachées partout en Algérie, qui furent les acteurs essentiels de la barbarie organisée.

Les victimes sont en premier lieu, les fellaghas ou combattants nationalistes algériens. Mais très vite, tout civil suspecté de les soutenir – c'est-à-dire tout le monde – peut être arrêté, interrogé et torturé. Femmes et adolescents compris. En particulier à partir de la bataille d'Alger (1957), lorsqu'on découvre l'importance du rôle des Algériennes dans le terrorisme. Certains cas deviendront emblématiques, comme celui de Djamila Boupacha, jeune militante du FLN qui, accusée d'avoir transporté des bombes, fut torturée et violée en 1960. Des Français sympathisants de la cause FLN, comme Henri Alleg, furent également confrontés aux méthodes musclées des militaires. Enlevé et torturé par les parachutistes en juin 1957, Maurice Audin, jeune assistant de mathématiques, membre du Parti communiste algérien, n'a jamais été revu vivant.⁹⁴

Stratégies de dissimulation de la torture

La volonté de garder la torture secrète est bien à l'œuvre pendant la guerre d'Algérie puisque la pratique de la torture est interdite en France comme en Algérie entre 1954 et 1962. Même dans le cadre d'une guerre, ce n'est pas le cas, officiellement, des événements en question, elle est interdite, au moins depuis la convention de Genève.

Les militaires comme les policiers qui y ont recours sont passibles de condamnation pénales et disciplinaires. Ils ont donc tout intérêt à garder le secret sur cette pratique.

⁹⁴ *Méthode de torture*. Article consulté le 12 mai 2020, sur URL : <http://www.histoire-en-questions.fr/ guerre%20algerie/terreur-tortures-methodes.html>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

Le visage terroriste de la guerre d'Algérie a cependant amené certains chefs militaires et politiques à considérer la torture comme un moindre mal face aux ennemis de la France. Mais l'opinion public, tenue informée par une presse libre malgré des censures et des saisies, reste, à peine dix ans après la fin de la Seconde Guerre Mondiale, sensible sur ce point, pour les exécutants, le secret sur cette pratique s'impose donc absolument.

Ainsi pendant la bataille d'Alger, quand le général Salan, dans une note de service très secrète adressée à tous les commandants des corps d'armée, écrit : »de récentes expériences effectuées dans certaines régions en mis en lumière le parti qui pouvait être tiré, surtout dans les villes, d'interrogatoires poussés à fond, et immédiatement exploités », et il ajoute : « tout individu appréhendé (doit être) soumis à un interrogatoire aussi serré que possible » , on peut lire qu'il recommande les méthodes utilisées par les hommes du général Massu à Alger, à savoir notamment la torture. « Interrogatoire » est en effet devenu le « synonyme légal » de torture, le mot se décline en « interrogatoire sous la contrainte », « interrogatoire contraint », « interrogatoire musclé » mais il désigne toujours la même réalité.⁹⁵

Violence décomplexée

Sous la torture, en outre, les gens avouaient n'importe quoi pour échapper, ne serait-ce qu'un instant, à l'insupportable douleur. Mustapha X, dont je parlais, m'a dit après sa libération : "S'ils avaient voulu, je leur aurais dit que j'avais chez moi un sous-marin. Un grand nombre de ces tortures n'avaient d'ailleurs pas pour but la recherche du renseignement immédiat. On torturait par routine - ou par sadisme, sale maladie qui s'attrape vite - des suspects à peine suspects, avant tout interrogatoire. Où on les plaçait dans des postures humiliantes, les femmes surtout, des postures qui n'étaient absolument pas nécessaires pour obtenir de quelconques aveux, la souffrance physique y suffisant amplement.

Le viol, arme ou crime de guerre ?!

Le pouvoir politique, c'est le troisième acteur. Il transfère à l'armée, à Alger, tous les pouvoirs de police. Autrement dit : débrouillez-vous. Une folie. S'attaquer à l'appareil souterrain du FLN est une œuvre policière ardue à laquelle les militaires ne sont pas évidemment préparés. Dans le bulletin ronéotypé "Messages des forces armées", un officier anonyme parle en juillet 1957 de "confusion totale et permanente". Il s'interroge : "A quelles

⁹⁵ THENAULT Sylvie & BRANCHE Raphaëlle. Le secret sur la torture pendant la guerre d'Algérie. In *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <https://www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_2000_num_58_1_404251>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

règles se raccrocher ? A quelle expérience ? En fonction de quels critères juger ?" Lourde est la responsabilité d'un pouvoir politique désarmé, lâche, qui laisse les exécutants se dépêtrer seuls dans un tel borbier.

La torture, les exécutions sommaires, le pire, Guy Mollet, président du Conseil, le savait ; Robert Lacoste, ministre de l'Algérie, le savait ; Max Lejeune, secrétaire d'État aux Forces armées, le savait ; les radicaux Bourguès-Maunoury et Félix Gaillard, présidents du Conseil en 1957 et 1958, le savaient. L'opposition le savait aussi, comme le démocrate-chrétien Georges Bidault, qui osa pourtant déclarer à la tribune de l'Assemblée qu'il fallait employer en Algérie "tous les moyens, mais seulement les moyens, que l'on pouvait enseigner aux petits enfants des écoles". Tous ces hommes, anciens résistants, perdus, dépassés. Et quand de Gaulle arrivera au pouvoir, la gangrène perdurera en dépit des efforts de l'homme qu'il nommera en Algérie, Paul Delouvrier : les images que "L'Express" publie aujourd'hui datent, il faut le rappeler, de 1959 et 1960.

Zoulikha a été victime d'un viol aussi de la part du commissaire Costa ; « J'aurai dû me dire : Quelle femme, un jour, dans cette ville, a dû se rendre 'd'urgence' vers un amant, dont elle saurait qu'il lui apporterait presque sûrement la mort, ou l'oubli, ou, pire, la condamnation de tous à peu m'habituant à cette excitation lente aux yeux de lynx, ivre surtout et me nourrissant insensiblement, tous les jours de cette inquiétude intense. »⁹⁶, la combattante luttait toutes sortes d'harcèlement de jour en jour, jusqu'à son dernier souffle, elle refusait de dire quoi que ce soit, une grande femme née dans une époque d'or.

Né d'un viol collectif de militaires français... *J'accuse l'État français*, est le témoignage de Mohamed Garne, il est bouleversant, effroyable tant l'évocation rappelle que dès qu'un silence se brise sur cette période de la guerre, ce sont autant de preuves qui se dressent sur le passé colonial de la France. Le cas Mohamed Garne ne pouvait effectivement être unique tant la pratique des viols des militaires français s'était érigée, tout comme la torture, en véritable système de répression contre toute forme de rébellion et de résistance des Algériens. Ce passé colonial sans qu'il soit transcrit directement, occupe le cadre pour en constituer en quelque sorte, le personnage central. La vie de Mohamed Garne, son histoire, les péripéties et les souffrances et les blessures des autres, le sacrifice et l'héroïsme de sa mère, l'inconsolable mère qu'il a retrouvé 28 ans après sa naissance, réfugiée dans un cimetière pour fuir son passé et fuir l'ingratitude des siens et la méchanceté des autres. Il a eu ce

⁹⁶ DJEBAR Assia, *La Femme sans sépulture*, p. 132

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

courage et cette force d'aller de l'avant pour chercher la vérité et de l'affronter aussi hideuse soit-elle pour se libérer d'un poids, de sa souffrance.⁹⁷

3. Devoir de mémoire : de l'autobiographie anonyme à l'(auto)biographie collective

A. Détresse / Fidélité mémorielle : mémoire individuelle / collective

Elle consiste à la mémoire des histoires individuelles donc la mémoire du personnage central Zoulikha qui se rappela de tout son vécu, après avoir vécu des moments de bonheur lorsqu'elle était petite et pendant qu'elle grandissait, où elle a s'est faite un foyer plein d'amour et de tendresse auprès de ses enfants et son troisième mari décédé, avant que tout cela devienne un rêve pour elle, un rêve de les retrouver une seconde fois après avoir été enlevé par l'armée française, en même temps le manque et la mémorisation que subissent ses proches qui orbitent autour, l'image qu'ils maintiennent d'elle pendant qu'elle était parmi eux et après les avoir quitté car au fond elle ne les a pas vraiment quitté, elle demeure dans chacun de leur cœur, et au plus profond de leur âme, surtout la cadette Mina, jusqu'à présent elle refuse de faire le deuil de sa mère, en espérant toujours de la revoir un jour... La mémoire de l'Histoire de Zoulikha l'honorable joue un très grand rôle dans le roman, la collective qui est représentée ici symboliquement ; crise de mémoire, lutte pour la remémoration, contre l'oubli, pour la reconnaissance des femmes et des femmes moudjahidates ici et ailleurs.

Bravant l'anonymat imposé aux femmes de sa société, Djébar ose ainsi écrire son histoire personnelle, mais elle la dissimule dans la voix polyphonique des femmes qu'elle a rencontrées dans les montagnes, ainsi que de celles des femmes cloîtrées de sa famille.

En transcrivant leurs histoires dans son texte écrit, son autobiographie, Djébar compense son sentiment d'exil. Rejoignant la tradition orale, elle restaure les liens avec son passé, coupés par la colonisation française.

L'autobiographie de Djébar encadre la fenêtre à travers laquelle elle regarde les fragments de son histoire, en les compilant pour produire, à la fois, un autoportrait et la mosaïque d'une communauté.

La juxtaposition de blocs narratifs personnels et des documents historiques dits impersonnels, ainsi que les témoignages collectifs établissent un continuum entre l'individu et

⁹⁷ *La torture pendant la guerre d'Algérie (1954-1962). Reflexion.* Consulté le 12 mai 2020 sur URL : https://www.reflexiondz.net/La-torture-pendant-la-guerre-d-Algerie-1954-1962_a14402.html

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

le collectif dans les romans de Djébar. Le collectif dans ce roman est à la fois l'histoire écrite par les officiers français, sur la conquête de l'Algérie, et les témoignages des femmes algériennes qui avaient rejoint les maquis durant la guerre.

A l'instar de nombreux autres textes qui ont émergé dans le Maghreb francophone, le pronom personnel « "je" de nombreux écrivains du Maghreb est donc en fait un "je-nous". Le "nous" caché dans le "je" est opposé au "nous" de l'Occident » (Déjeux, 1994)⁹⁸. C'est ce que confirme Djébar, dans un entretien avec Lise Gauvin : « L'écriture autobiographique est forcément une écriture rétrospective où votre "je" n'est pas toujours le "je", où c'est un "je-nous" ou c'est un "je" démultiplié » (Gauvin, 1997).⁹⁹

B. Lutte identitaire par l'écriture libre

Le mot « liberté » a toujours été crucial en chaque être vivant sur la planète terre, la liberté pèse trop sur ceux qui veulent priver les faibles de leurs propres droits c'est pourquoi elle rime très rarement avec les gouverneurs, les dictateurs ou même jamais !

Avant de faire du recul dans l'histoire de la femme qui lutte pour sa liberté pendant la colonisation française, comme le cas de Zoulikha, nommée El Moudjahida, elle luttait pour sa liberté d'être et pour la liberté des autres aussi qui sont chers à son cœur, sa souffrance et ses sacrifices douloureux l'importait peu, car au final elle savait au fond d'elle qu'un jour la justice triomphera toujours et la liberté du pays reviendra malgré tout. « Je ne vois pour les femmes arabes qu'un seul moyen de tout débloquent : parler, parler sans cesse d'hier et d'aujourd'hui. »¹⁰⁰ Ceci dit, la femme continue d'encaisser encore et encore dans le but de voir son rêve se réaliser, être celle qu'elle rêvait autrefois d'être ; libre, sereine et reconnue coûte que coûte sans se soucier des conséquences que ceci peut emmener. « Certes derrière la soie de ce silence se tapit le soi, ou le moi, qui s'écrivant peu à peu s'arrime, en se coulant dans le sillon de l'écriture, aux replis de la mémoire et à son premier ébranlement - un soi - moi, plus anonyme, car déjà à demi effacé... »¹⁰¹

Pour Assia Djébar, la liberté passe l'écrit. Se libérer de soi, de l'Autre, du temps et du contexte social passe par l'écriture. Elle a saisi la force de ce geste, et elle s'est mise à libérer

⁹⁸ Cité par ALI Nancy, « Assia Djébar et la réécriture de l'histoire au féminin », *Multilinguales*. Consulté le 12 mai 2020. URL : <<http://journals.openedition.org/multilinguales/835>>

⁹⁹ *Idem*.

¹⁰⁰ DJEBAR Assia, *Femmes d'Alger dans leurs appartements*, p. 50

¹⁰¹ DJEBAR Assia, *Nulle part dans la maison de mon père*, p. 85

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

les autres, ces autres qui ont le plus besoin de cette liberté de parole ; c'est ainsi qu'elle libéra les femmes, du poids du silence, du renfermement et de l'isolement, de l'oubli, de l'inexistence, ... cet exercice de libération de soi et d'autrui passe par l'écriture de la biographie et de l'autobiographie, supports de mémoires individuelles et collectives- comme mémoire du peuple et témoin de l'Histoire.

« Il y a des êtres d'espèces différentes dans la vaste colonie de notre être, qui pensent et sentent diversement... »

Et tout cet univers mien, de gens étrangers les uns aux autres, projeté, telle une foule bigarrée mais compacte, une ombre unique – ce corps de quelqu'un qui écrit... »¹⁰²

La littérature algérienne, elle-même, produit de ce cataclysme, développe toute une mystique de l'identité. En effet, dès son apparition, cette littérature s'est trouvée productrice d'un système imagologique et identitaire reflétant les rapports de violence et de domination. Ce système est fondé sur une structure binaire et dichotomique à base d'exclusion et d'antagonisme. Aussi, le Même tend-il à s'appréhender, à se définir, c'est-à-dire à se poser en s'opposant à l'Autre. Il se conçoit alors comme une entité irréductible et une différence absolue par rapport à l'Autre qui, par son regard, déshumanise et pétrifie l'autochtone.

Des questionnements relatifs à l'acculturation, à l'identité, à l'aliénation, au biculturalisme, au métissage et au modernisme sont ainsi esquissés dans une perspective analytique, anthropologique, interculturelle, imagologique et comparatiste.

Le choc et la brutalité de la rencontre avec l'Occident ont engendré un rapport passionnel et parfois pathologique aux formulations identitaires. Les micro-identités et les macro-identités habituellement solidaires et efficaces dans la société traditionnelle, lorsque la tempête de la guerre fait rage, il est difficile de maintenir à l'abri des bourrasques les noyaux identitaires constitués en partie ou en totalité par les sédiments scolaires. En effet, tout éclate, et rien ne résiste aux injonctions du nouvel ordre révolutionnaire. « Les moudjahidate ne vous diront pas tout, beaucoup vont se censurer »

La liberté d'expression, le devoir de mémoire, la mémoire populaire, les témoignages, l'Histoire, ... sont encore hélas muselés par la censure, le tabou, l'interdit, le silence « On ne vous parlera jamais de ces femmes qui ont trahi ou collaboré avec les autorités françaises et qui ont été exécutées au même titre que les hommes. Elles n'ont pas été

¹⁰² MOKEDDEM Malika, *L'Interdite*, p. 2

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

épargnées par les purges... » M^{me} Fatiha S.¹⁰³ Pour une liberté d'écriture et de reconnaissance de ceux, et de celles, qui se battus pour les libertés.

C. Écriture d'algériennes : littérature féminine et féminisme

Les femmes n'ont pas été absentes, même aux premiers temps de l'émergence de la littérature francophone au Maghreb, mais comme ailleurs, l'histoire littéraire a tendance à leur faire peu de place. Il convient donc de leur consacrer ici quelques pages en particulier, afin de remédier au moins partiellement aux silences du passé.

Il est vrai néanmoins que les carrières littéraires des écrivaines sont moins nombreuses que celles des hommes et en bonne partie plus tardives, ce qui s'explique sans doute de différentes façons. Pour les uns, c'est le reflet de la situation sociale où les femmes n'ont pas voix au chapitre, pour d'autres, il s'agissait de les protéger (en n'envoyant pas les jeunes filles à l'école française) de l'assimilation à la culture européenne, pour qu'elles puissent transmettre la culture traditionnelle aux enfants.

La vérité doit se situer quelque part entre ces deux versions des raisons de la difficulté de l'entrée des femmes sur la scène littéraire. Leur présence de plus en plus significative dans le paysage littéraire de ces dernières années prouve cependant qu'elles en ont long à dire sur leur époque, leur pays, leur culture et qu'elles ne manquent pas d'imagination pour l'exprimer, qu'elles soient poètes, romancières, nouvellistes ou essayistes comme Fatima Mernissi, et également cinéastes comme Assia Djebar.

En 1984, l'Algérie adoptait le Code de la famille, qui met la femme en position de tutelle par rapport à l'homme. Les Algériennes, qui avaient activement participé à la révolution, se retrouvaient ainsi privées de certains droits fondamentaux. Aussi, c'est envers et contre tout que les femmes font œuvre de création. Comme les écrivains du Maghreb, les femmes écrivaines produisent autant des œuvres romanesques que des œuvres dans des domaines aussi diversifiés que la nouvelle, la poésie, l'essai, mais plus rarement le théâtre.

Aussi, la critique s'attache-t-elle depuis quelques années à faire mieux connaître l'œuvre des écrivaines du Maghreb. Un exemple notoire : en poésie, pour la première fois, vient de paraître une anthologie de textes réunis par Christiane Laïfaoui qui présente 30 voix

¹⁰³ EL KORSO Malika, « La mémoire des militantes de la Guerre de libération nationale », *Insaniyat* / إنسانيات. Texte intégral, consulté le 12 mai 2020, disponible en ligne sur URL : <<https://journals.openedition.org/insaniyat/11606>>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

de femmes à travers 180 pages de poésie contemporaine algérienne de langue française, intitulée *Le silence éventré*. Ces extraits des œuvres de poètes algériennes (dont certains inédits) expriment les souffrances de la torture subie par leurs auteures et de l'emprisonnement pendant la guerre de libération, d'autres évoquent les tragédies de la guerre sans nom qui a ravagé le pays durant les années 1990, d'autres enfin évoquent le déracinement, l'exil et les aspirations à la liberté.¹⁰⁴

La littérature algérienne produite par les femmes est une littérature qui a vu le jour il y a quelques décennies. En effet, l'ascension de la littérature féminine fut progressive depuis la publication en 1958 du premier roman d'Assia Djebar : *La soif* car les algériennes se sont exprimées et se sont 'dévoilées'. Les femmes algériennes emploient un style d'écriture qui emprunte un autre cheminement narratif, dans un espace différent que celui décrit par les hommes.

Notre objectif est de mettre en lumière la femme algérienne dans son écriture féminine et ce, en décrivant celui de Assia Djebar, et d'essayer alors de comprendre comment ou à quel moment cette forme d'écriture est celle de la quête d'un territoire favorable aux inspirations féminines et à l'épanouissement personnel détachés de ceux de l'homme. En effet, les femmes sont nombreuses à avoir franchi les barrières du silence, à avoir pris la plume comme Maïssa Bey, Malika Mokeddem, Ahlam Mostaghanemi, Nadia Sebki, Nina Bouraoui, et bien d'autres. Elles ont levé « l'encre » pour s'aventurer dans un espace encore méconnu qu'est l'écriture. Nous voulons rendre hommage, ces femmes à la quête du bonheur de la liberté.¹⁰⁵

« Longtemps confinées dans le silence, otages de la tradition et de « la domination masculine » les femmes, dans la société maghrébine en général, et algérienne en particulier, ont souvent vu leur parole bâillonnée par l'ordre patriarcal. Il aura fallu l'apparition d'une panoplie de femmes-écrivaines pour sortir les voix féminines du silence et leur permettre de s'exprimer librement par la voie de la fiction. Ces romancières ont fait de l'écriture un moyen d'expression, voire de résistance contre l'ordre moral établi. Ce faisant, la pratique littéraire féminine s'est vue octroyée une certaine manière d'écrire, qui la spécifie des autres écrits.

¹⁰⁴ GHALEM Nadia & NDIAYE Christiane, *Le Maghreb*, In : *Introduction aux littératures francophones : Afrique · Caraïbe · Maghreb*. Consulté le 12 mai 2020 sur URL : <<https://books.openedition.org/pum/10661?lang=fr>>

¹⁰⁵ YEBDRI Sabrina. *Les écritures féminines algériennes de la post-indépendance : Tradition ou modernité ?* Béchar, Algérie. 2018. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <https://www.fabula.org/actualites/les-ecritures-feminines-algeriennes-de-la-post-independance-tradition-ou-modernite-24-25-26-avril_83007.php>

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

Ainsi, la subjectivité qui s'est cristallisée dans les espaces littéraires par un recours constant au « je », est l'un des procédés d'écriture dont usent les romancières - vers les années 80 et 90 - afin de s'imposer en tant qu'individualité, et se démarquer d'une identité totalisante. »¹⁰⁶. Pour conclure, il est légitime de se demander si les écritures féminines algériennes de la postindépendance sont plus le fruit de la tradition ou de la modernité ?

Conclusion partielle

L'écriture postcoloniale ou postindépendance était essentiellement masculine étant donné que les femmes n'avaient pas ou avaient peu d'accès à l'instruction, vu le contexte de la guerre. Mais des femmes journalistes, militantes, écrivaines et engagées ont peu à peu pris leur place, même si le milieu reste essentiellement dominé par les hommes. Assia Djebar fut une pionnière, raison pour laquelle, elle a donné aux oubliés de la guerre, aux femmes martyres, aux voix féminines, la parole qu'on leur a longtemps refusée. Elles sont héroïnes de guerre, elles jouent des rôles essentiels au foyer et dans la société algérienne, elles sont personnages principaux, elles hantent doucement ses écrits qui traduisent la violence silencieuse qu'elles subissent et ses écrits sont violents. Comme nous l'avons vu dans cette étude thématique sur base énonciative, Zoulikha, à l'image des femmes de son temps, a souffert malgré son caractère et son instruction, et a été mise aux oubliettes malgré son courage et son sacrifice. Cette écriture d'urgence fait parler la mémoire individuelle pour marquer la mémoire collective à jamais ; elle a, ainsi, déterré le crime d'une société ingrate et misogyne avant que ça soit celui de la guerre.

¹⁰⁶ MESSAOUDI Samir, « Subjectivité et identité individuelle dans la littérature algérienne féminine contemporaine : le cas de *L'Interdite* de Malika Mokkedem », *Insaniyat / إنسانيات*. Consulté le 12 mai 2020. Sur URL : <<https://journals.openedition.org/insaniyat/15498>>

Conclusion générale

Conclusion générale

Il est remarquable que depuis quelques années, depuis 1994 environ, fleurissent des écrits de femmes en relation directe avec la réalité algérienne. Ces écrits relèvent de genres différents (chroniques, témoignages, récits de vie, entretiens, essais, études, romans) et sont de qualité inégale. Depuis ce récit d'aventure d'el moudjahida Zoulikha, on constate que l'auteure, Assia Djébar, voulait présenter la femme maghrébine, plus exactement la femme algérienne durant l'époque de la guerre d'Algérie, dévoiler sa valeur et ses douleurs dans de différentes situations. Dououreusement concernées, tentant d'appréhender une réalité mouvante, explosive, l'auteure esquisse des analyses de la société algérienne. Si elle ne cache pas sa stupéfaction devant la cruauté et la souffrance dévastatrice n'épargnant même pas les enfants, elle n'est pas étonnée que le pays vive de graves problèmes : corruption, laxisme, indifférence au savoir, absence de démocratie, mise à l'écart des femmes, Histoire trahie.

Cette valeur se voit clairement quand on lit Assia Djébar, parce que non seulement elle parle beaucoup de la femme, de ses histoires, de ses soucis, dans ses œuvres précédentes comme : *Femmes d'Alger dans leurs appartements*, *La Soif*, *Nulle part dans la maison de mon père*, *Vaste est la prison*, ... elle aussi donne la parole à cette femme pour qu'elle puisse s'imposer et dire son mot dans sa propre société, assumer son identité telle qu'elle est, accepter la beauté de sa différence, avoir ses propres convictions, ses propres principes et choix et dans le monde entier à travers la littérature et la polyphonie djébarienne. La femme a pu faire entendre sa voix, bien que longtemps mise en marge, il fallait montrer ce que l'on vaut malgré tout, que la femme n'est pas un être faible et sans défense mais plutôt un être profond, fort et plein de compassion, de bonté qui crée des miracles et porte en elle la vie.

Le recours à cette modalité de l'écriture occidentale se fait vers la fin de la vie de l'écrivain. Si l'on replace cette tentative au sein de la littérature francophone maghrébine, on note un recours prématuré à l'écriture du moi : cela témoigne de l'urgence d'afficher son individualité en se distinguant de la collectivité. Cette écriture au féminin nous interpelle sur la nécessité de l'émergence de l'individualité féminine dans des sociétés traditionalistes - et singulièrement dans celle relevant de la sphère musulmane, comme l'a fait notre protagoniste.

L'œuvre d'Assia Djébar contribue encore à transformer vision, à changer de perspective et à éveiller les consciences. Elle nous aide à porter le regard sur ce qui est sous nos yeux et que nous ne voyons pas, sur la pensée unique du religieux, du politique, de l'idologie familiale patriarcale, sur l'endoctrinement passif mais continue qui fait que nous

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

acceptons les choses telles qu'elles sont, sans pensée critique, sans sortir de la vision commune sans jamais rien remettre en cause comme si le savoir profane et le savoir sacré ne faisaient qu'un.

L'écriture documentée, permet une lecture du détail, des sentiments et des émois des personnages, transposant ainsi la petite histoire sur la grande et la mémoire individuelle sur la collective. Ce qui offre une lecture plus profonde, une approche plus intellectualisée, plus réfléchie, qui pousse à recherche, à la réflexion, à la remise une question, à la prise de distance quant à cette histoire officielle bien trop lisse bien que brutale à cette indépendance, muette puis sanguinaire, dont le tribut fut lourd. D'une souffrance grave à une autre feutrée.

Assia Djébar nous fait découvrir l'importance de la culture orale, de la mémoire féminine et de la place des femmes dans l'histoire millénaire de l'Algérie, ce qui nous pousse à réfléchir l'identité des femmes dans la société actuelle. Son œuvre nous permet de nous réconcilier avec notre histoire et notre mémoire, et par conséquent, avec nous-même.

Qu'ils soient hommes ou femmes, les témoins et les écrivains prennent la parole pour faire connaître cette guerre dans sa réalité multiple. Il est certain que le rôle novateur des Algériennes dans la lutte a nourri l'espoir qui fut le leur d'une redéfinition de leurs positions familiales, sociales, culturelles et politiques, après l'indépendance. Cet engrangement, s'il n'a pas porté tous ses fruits, peut encore être ré-activé.¹⁰⁷

Assia Djébar a donné naissance à une littérature postcoloniale féminine qui a pour but de faire connaître la vraie façade de la femme algérienne de différentes ondes ; comme on ne l'a jamais vu. La littérature féminine tient une place importante dans la littérature maghrébine et dans l'œuvre de notre auteure, spécialement dans son roman *La Femme sans sépulture* où elle donne l'exemple de la femme puissante, pendant et après la colonisation, mais qui a souffert des violences ordinaires des deux communautés autochtone et coloniale où elle peinait à se faire sa place. La Roumia, chez les uns, et l'arabe, chez les autres. L'auteure s'exprime en employant une langue française simple et concise.

Le roman fait écho à la réalité de la vie que mène la femme des années 90, la décennie noire, et à comment elle a dû négocier sa place dans la nation changeante, émergente, avec ses stagnations, ses avancés et ses régressions. Le fait de relater la vie de la femme et ses combats quotidiens, pour changer la vision des choses et de donner un regard

¹⁰⁷ CHAULET ACHOUR Christiane, « Écrits d'algériennes et guerre d'indépendance témoignages et créations », In *Confluences Méditerranée*. Consulté, en ligne, le 12 mai 2020, sur URL : < <https://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2012-2-page-189.htm> >

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

plus profond sur le sujet de la femme algérienne, sa situation qu'on essaie d'améliorer depuis des lustres. Ceci exprime ses multiples souffrances depuis trop longtemps maintenant au point que, même morte au maquis, engagée, militante, combattante, elle peine à se faire sa place ; on l'ignore, la délaisse et l'on oublie, comme on le fait avec le corps de la martyre délaissé, malgré son sacrifice, sa bravoure, son dévouement à la cause nationale, son engagement, son nom d'héroïne que Djébar déterre.

La femme sans sépulture, c'est Zoulikha, l'héroïne oubliée de la guerre d'Algérie, montée au maquis au printemps 1957 et portée disparue deux ans plus tard, après son arrestation par l'armée française. Femme exceptionnelle, si vivante dans sa réalité de mère, d'amante, d'amie, d'opposante politique, dans son engagement absolu et douloureux, dans sa démarche de liberté qui scelle sa vie depuis l'enfance et qui ne l'a jamais quittée : sa présence irradiante flotte pour toujours au-dessus de Césarée. Autour de Zoulikha s'animent d'autres figures de l'ombre, paysannes autant que citadines, vivant au quotidien l'engagement, la peur, la tragédie parfois. Véritable chant d'amour contre l'oubli et la haine, de ce passé ressuscité naît une émotion intense, pour ce destin de femme qui garde son énigme, et pour la beauté d'une langue qui excelle à rendre son ombre de sa lumière.

Notre romancière raconte l'histoire de Zoulikha et son origine afin de ne pas la laisser sombrer dans l'oubli. Puisqu'oublier l'origine c'est oublier les ancêtres, la terre natale, la langue maternelle, les racines et par la suite oublier le Soi et ne plus savoir où aller. Elle a utilisé la voix de l'héroïne pour donner son point de vue, et les voix des autres femmes pour donner celui de Zoulikha, dans un jeu polyphonique harmonieux.

Les textes djebariens, pour encore confirmer nos hypothèses, sont constitués de questions d'écriture et de plurilinguisme, de solidarité féminine et de féminisme. D'engagement et de nationalisme. Plus encore, c'est une œuvre qui nous a permis d'entrer dans une partie de l'Histoire non officielle, de France et d'Algérie, celle de la colonisation et de la décolonisation.

Les œuvres de Assia Djébar partent souvent de l'individuel, s'inspirent parfois de l'autobiographique -malgré les difficultés de se dire dans ce mode- pour évoquer des thèmes collectifs. Elle est auteure de la mémoire algérienne collective autant que de la sienne ou de celle dont elle fait l'héroïne. Elle dépeint ainsi le contexte et la situation de sa génération, confrontée aux valeurs de deux communautés et de deux cultures, deux langues, deux

Deuxième chapitre : La femme pendant la guerre : identités en souffrance

identités. Toujours cet entre-deux : une littérature libre et entravée entre exhibition et pudeur, modernité et tradition.

Ce à quoi nous concluons dans l'étude de *La femme sans sépulture* où elle a réalisé des galeries de portraits de femmes qui se raconte -et qu'elle raconte- à travers l'histoire. Toutes témoins de cette histoire tout comme l'histoire peut témoigner d'elles. C'est le cas de Zoulikha et des autres protagonistes, grâce à un "je" d'évocation et de relais des voix féminines multiples et des regards variés et complexes sur soi et sur autrui. Ce va et vient entre mémoire collective et individuelle ravive les deux mémoires comme Djébar l'a dit dans *L'amour et la fantasia* « écrire, c'est vivre doublement ». Une résistante double des deux mémoires contre la brutalité du temps qui passe et la violence de l'oubli ; ce qu'elle nomme "la résistance par l'écriture".

Bibliographie

Corpus d'étude :

DJEBAR Assia, *Femme sans sépulture*, Albin Michel, Paris, 2002. Réed., Livre de poche 2005.

Œuvres d'Assia Djébar :

DJEBAR Assia, *L'Amour la Fantasia*, Albin Michel, Paris, 1995. 1^e Ed., Jean Claude Lattès, 1985.

DJEBAR Assia, *Nulle part dans la maison de mon père*, Ed. Actes Sud, France, 2010.

DJEBAR Assia, *Femmes d'Alger dans leurs appartements*, Le livre de poche, Paris, 2004.

Autres ouvrages :

AMRANE-MINE Danièle Djamilia. *Des femmes dans la guerre d'Algérie : entretiens*. Coll. Les Afriques. Ed. Khartala. Paris, 1994. P. 10. Consulté le 12 mai 2020 en ligne sur URL : https://books.google.dz/books?id=rGh-VhfpuKYC&pg=PA10&lpg=PA10&dq=la+solitude+des+femmes+pendant+la+guerre+d%27alg%C3%A9rie&source=bl&ots=ywPUYU_Y9S&sig=ACfU3U0NiBZvBMM63lZhzUUfo2pNyO3pAw&hl=fr&sa=X&ved=2ahUK EwiitMeWwavqAhUOzhoKHaGjDZsQ6AEwAnoECAkQAQ#v=onepage&q&f=false >

BOURDIN, Dominique, *Le langage secret des couleurs*, Edition Grancher, Paris, 2006.

MOKEDDEM Malika, *L'interdite*, Bernard Grasset, Paris, 1993.

STORA Benjamin, *La guerre invisible, Algérie, années 90*. Coll. Bibliothèque du citoyen. Presses de Sciences Po. France, 2001.

Mémoires et thèses :

HÅKANSSON Gunilla, « Le Texte narratif maghrébin et marocain de langue française depuis 1945 », Université de Göteborg, thèse de doctorat, 1995. p. 19. Cité par CARLSWÄRD Linda, « La quête de l'identité dans L'enfant de sable de Tahar Ben Jelloun ». Université de Karlstad, 2007. Consulté le 12 mai 2020 sur URL : < <http://hj.diva-portal.org/smash/get/diva2:4776/FULLTEXT01.pdf> >

KHALDI Naïma & HANINE Hiba. « Les stratégies de valorisation du personnage féminin par Assia Djébar cas : de l'héroïne Zoulikha dans *La femme sans sépulture* ». Université Ziane Achour, Djelfa, 2016/2017. Mémoire disponible en ligne ; consulté le 12 mai 2020, URL : < <http://dSPACE.univ-djelfa.dz:8080/xmlui/bitstream/handle/123456789/1090/M%C3%A9moire%20finaleLa%20Femme%20Sans%20S%C3%A9pulture.pdf?sequence=1&isAllowed=y> >

Revue & Articles Scientifiques [Consulté le 12 mai 2020]

AMMAR KHODJA Soumya, « Écritures d'urgence de femmes algériennes », In *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 9. Femmes du Maghreb, 1999. Mis en ligne le 29 mai 2006. Texte intégral consulté le 12 mai 2020. Sur URL : <<http://journals.openedition.org/clio/289>>

AMRANE Djamila, « Les combattantes de la guerre d'Algérie » ; In *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. N° 26. Numéro thématique La guerre d'Algérie : les humiliés et les oubliés. Ss. Dir. Girault R. Pp. 58-62. 1992. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <https://www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_1992_num_26_1_404867>

AÎT SIDHOUM Slimane, « Alger, ville de fortune », In *Méditerranée*, 129 / 2017. Pp. 91-98. En ligne depuis le 06 juillet 2018 et consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://journals.openedition.org/mediterranee/9303>>

ALI Nancy, « Assia Djébar et la réécriture de l'histoire au féminin », In *Multilinguales*, 6/ 2015. Mis en ligne le 01 décembre 2015, consulté le 12 mai 2020. URL : <<http://journals.openedition.org/multilinguales/835>>

BRASCHI Maria Josefina, « La femme sans sépulture, d'Assia Djébar : conflits et ententes entre le français et l'arabe dans les lettres algériennes. », In *Synergies Argentine*, n° 1. 2012. Pp. 33-38. Consulté le 12 mai 2020, URL : <<https://gerflint.fr/Base/Argentine1/braschi.pdf>>

CHAULET ACHOUR Christiane, « Écrits d'algériennes et guerre d'indépendance témoignages et créations », In *Confluences Méditerranée* 2, N°81, L'Harmattan, 2012. Pp. 189-203. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2012-2-page-189.htm>>

DÉCOBERT Christian, « Identité religieuse et appartenance : une relation d'incertitude », In *Archives de sciences sociales des religions*, 134. 2006. Pp. 135-145. Mis en ligne le 11 juillet 2006, consulté le 12 mai 2020. URL : <<http://journals.openedition.org/assr/3446>>

EL KORSO Malika, « La mémoire des militantes de la Guerre de libération nationale », In *Insaniyat / إنسانيات*, 3/ 1998. Pp. 25-51. Mis en ligne le 20 mai 2013, consulté le 12 mai 2020. URL : <<http://journals.openedition.org/insaniyat/11606>>

GHALEM Nadia & NDIAYE Christiane, *Le Maghreb*, In : *Introduction aux littératures francophones : Afrique · Caraïbe · Maghreb*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal,

2004. Consulté le 12 mai 2020. Texte intégral disponible sur URL : <http://books.openedition.org/pum/10661>>

HACHANI Samir. « Assia Djebar, écrivaine et historienne (1936-2015) », In *Femmes savantes, femmes de science*. Ss. Dir. PIRON Florence. Éditions Science et bien commun, 2014. URL : <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/femmessavantes/chapter/assia-djebar-ecrivaine-et-historienne-1936-2015/> >

HELBO André. « L'énonciation », In *L'enjeu du discours. Lecture de Sartre*. Ed. Complexe (programme ReLIRE), 1978. Pp. 151-234. URL : <https://www.cairn.info/l-enjeu-du-discours--9782870270257-page-151.htm#>>

KASSOUL Aïcha, « Femmes en texte. Petite histoire de la littérature algérienne d'expression française 1857-1950 », In *Les ouvrages du CRASC*, 2002. Pp. 111-117. Texte intégral sur URL : <https://ouvrages.crasc.dz/index.php/fr/15-quel-avenir-pour-l%E2%80%99anthropologie-en-alg%C3%A9rie/158-femmes-en-texte-petite-histoire-de-la-litt%C3%A9rature-alg%C3%A9rienne-d%E2%80%99expression-fran%C3%A7aise-1857-1950>>

MESSAOUDI Samir, « Subjectivité et identité individuelle dans la littérature algérienne féminine contemporaine : le cas de *L'Interdite* de Malika Mokkedem », In *Insaniyat / إنسانيات*, 71 /2016. Pp. 63-74. mis en ligne le 30 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/insaniyat/15498>>

SANSON Hervé, « La littérature algérienne de langue française : « peut-on se tuer à aimer dans cette langue ? Littératures post-coloniales, rapports de genres et interactions linguistiques », In *Annuaire de l'EHESS*, 2011. Pp. 573-574. Mis en ligne le 15 juin 201. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-ehess/20840>>

THENAULT Sylvie & BRANCHE Raphaele. « Le secret sur la torture pendant la guerre d'Algérie ». In *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°58, 2000. Le secret en histoire. Ss. dir. Robert Frank. Pp. 57-63. URL : www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_2000_num_58_1_404251>

WEBER Jean-Paul, « L'analyse thématique : hier, aujourd'hui, demain », In *Études françaises*. Les Presses de l'Université de Montréal, Volume 2, numéro 1, 1966. Pp. 29-72. Diffusion numérique le 19 juin 2007. Consulté le 12 mai 2020. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <https://id.erudit.org/iderudit/036218ar> >

ZUPANCIC Metka, « Identité féminine, écriture féminine », In *Les écrivaines contemporaines et les mythes*. Coll. Lettres Sud. Ed. Khartala, Paris, 2013. Pp. 71-85. Consulté le 12 mai 2020, sur URL : <<https://www.cairn.info/les-ecrivaines-contemporaines-et-les-mythes--9782811108304-page-71.htm>>

Dictionnaires & encyclopédies :

“Assia Djébar”, sur *Encyclopédie Universalis*, version numérique, URL : <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/assia-djebbar/>>

“Androcentrisme”, “Femmes algériennes pendant la guerre d’Algérie”, “chenoua” sur *Wikipédia, Encyclopédie Libre*, URL : <<https://fr.wikipedia.org>>

“Ethnocentrisme” et “identité” sur Toupie, *Toupictionnaire* : dictionnaire politique numérique en ligne, URL : <<http://www.toupie.org/Dictionnaire/>>

Sitographie d’autres articles [Consulté le 12 et 13 mai 2020]

Alger la capitale. Article sur URL : <<http://albayazin.com/product/alger-la-capitale/>>

Assia Djébar, sur URL : <<http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/assia-djebbar>>

Assia Djébar : La Femme sans sépulture. Article sur le blog WODKA, Arts Essais Histoire *La torture pendant la guerre d’Algérie (1954-1962), Reflexion*. URL : <https://www.reflexiondz.net/La-torture-pendant-la-guerre-d-Algerie-1954-1962_a14402.html>

BOUDERBALA Tayeb. « Identité et altérité dans le roman français de langue française ». PDF de 15 P. URL : <<http://dspace.univ-msila.dz:8080/xmlui/bitstream/handle/123456789/5302/61d872fa087f2ebeb57e44589e79b466.pdf?sequence=1&isAllowed=y>>

BRANCHE Raphaëlle, *La torture de l’armée pendant la guerre d’Algérie (1954-1962)*. Folio Gallimard, Paris, 2016. URL : <<https://www.franceculture.fr/oeuvre-la-torture-et-l-armee-pendant-la-guerre-d-algerie-1954-1962-de-raphaelle-branche.html>>

Entretiens et émissions radios avec et autour de de la femme de lettres algérienne : Série de 5 entretiens en compagnie Assia Djébar *À voix nue*, par Laure Adler. Réalisation : Doria Zenine. Avec la collaboration de Somany Na et de Claire Poinignon. Entretiens faits du 30 janvier au 2 février 2006. Documentaire *Assia Djébar, une vie entre deux rives (1936-2015)*. Durée : 59 mn. Fait le 05/03/2016, diffusé dans *Une vie, une œuvre*, sur URL : <<https://www.franceculture.fr/recherche/articles-et-diffusions?q=assia+djebbar>>

Bibliographie

Extrait de "Au pays des villes d'or". Une ancienne capitale de l'Afrique Latine. Guide officiel du syndicat d'initiative de Césarée par Jean Glénat, 1932. Mis en ligne le 04 avril 2006 sur URL : < http://alger-roi.fr/Alger/cherchell/textes/cherchell_iol_cesaree.htm >

GULLI Florian, « L'appartenance religieuse : une conception réductrice de l'identité », In *La Revue du projet*, n° 49, septembre 2015. URL : < <http://projet.pcf.fr/75061> >

La wilaya de Blida. Article sur URL : < <http://www.dsp-blida.dz/index.php/wilaya> >

Le 20 août 1956, le congrès de la Soummam : le tournant décisif. Article sur URL : < https://www.reflexiondz.net/20-AOUT-1956-LE-CONGRES-DE-LA-SOUMMAM-Le-tournant-decisif_a57211.html >

Littérature Cinéma. Vodka, URL : < <http://wodka.over-blog.com/assia-djebar-la-femme-sans-sepulture.html> >

Littérature maghrébine d'expression française. Article sur URL : < <https://sites.google.com/site/pclespcae/litterature-maghebine-d-expression-francaise> >

« L'État n'a pas oublié les anciens moudjahidines ». In *Le monde Diplomatique*. Octobre 1965. URL : < <https://www.monde-diplomatique.fr/1965/10/A/26876> >

Méthode de torture. Article sur URL :

< <http://www.histoire-en-questions.fr/guerre%20algerie/terreur-tortures-methodes.html> >

SUMPF Alexandre, « Alger, « capitale » de la France Libre », *Histoire par l'image*. Site en ligne, URL : < <https://histoire-image.org/fr/etudes/alger-capitale-france-libre> >

YEBDRI Sabrina. « Les écritures féminines algériennes de la post-indépendance : Tradition ou modernité ? ». Université de Tahri Mohammed, Béchar, Algérie. Publié par Université de Lausanne, le 15 janvier 2018, sur URL : sur : < https://www.fabula.org/actualites/les-ecritures-feminines-algeriennes-de-la-post-independance-tradition-ou-modernite-24-25-26-avril_83007.php >

12 mars 1956, Guy Mollet et les pouvoirs spéciaux en Algérie. *Le parlement français accorde à Guy Mollet les pouvoirs spéciaux en Algérie*. Article consulté le 12 mai 2020 sur URL : < <https://babzman.com/12-mars-1956-guy-mollet-et-les-pouvoirs-speciaux-en-algerie/> >

Listes des figures

Listes des figures

Figures	Titres	Pages
N° 01	<i>Fiche auteure Assia Djebar</i>	12
N° 02	<i>Le livre comme objet d'étude</i>	13
N° 03	<i>Architecture interne de La Femme sans sépulture</i>	18
N° 04	<i>Schéma actantiel de l'œuvre</i>	23
N° 05	<i>Arbres des liens des personnages principaux</i>	27
N° 06	<i>Frise chronologique des évènements marquants</i>	33
N° 07	<i>Schéma de la polyphonie féminine</i>	36
N° 08	<i>Thèmes et sous-thèmes dans La femme sans sépulture</i>	41

Résumé

Résumé

L'objet du mémoire « Souffrance de la femme : identité en souffrance. Dans La femme sans sépulture de Assia Djébar » est l'étude thématique du roman sur base énonciative. La problématique est de savoir quels y sont les thèmes constants et si leur étude est pertinente. Nos hypothèses de recherche qui sont : que l'auteure, pour traiter certaines problématiques sociétales, a dû axer son récit sur des thématiques qui répondent aux besoins d'écriture de la mémoire collective à travers la mémoire individuelle ; et que donc les thématiques traitées ici sont, en général, les mêmes que celles traitées dans l'œuvre littéraire Djébarienne et que nous retrouvons des traces d'Algérie coloniale dans toute l'œuvre ; que le roman porte en lui des thèmes génériques (la femme et le féminisme, la souffrance et la guerre, crise et quête identitaire) et d'autres secondaires qui orbitent autour ; que la femme au maquis avait un combat identitaire intérieur et extérieur double : lutter contre la communauté machiste à pensée unique et rétrograde des autochtones et contre la communauté assimilationniste, esclavagiste des colons ; que l'étude de l'œuvre de l'auteur, du paratexte et de la construction narrative du texte nous livreront déjà les thèmes essentiels du roman. L'objectif est de prouver que cette étude est essentielle pour une lecture avertie et poussée, plus approfondie et plus critique du roman et qu'elle nous aidera à nous rapprocher le plus objectivement possible de la pensée de l'auteure et de nous sensibiliser à cette femme algérienne qui lutte malgré les souffrances, pendant et après la guerre de libération d'Algérie, pour ses rêves, ses convictions, sa liberté, son identité, pour son pays.

Mots-clés : étude thématique, énonciation, littérature algérienne postcoloniale, femme au maquis, féminisme, identité, souffrance, guerre de libération.

Abstract :

The subject of the thesis "Suffering of women: identity in suffering. In The Woman Without Burial by Assia Djébar "is the thematic study of the novel on an enunciative basis. The problem is to know what are the constant themes and if their study is relevant. Our research hypotheses which are: that the author, in order to deal with certain societal issues, had to focus her story on themes that meet the writing needs of collective memory through individual memory; and that therefore the themes treated here are, in general, the same as those treated in the Djébarienne literary work and that we find traces of colonial Algeria in all the work; that the novel carries with it generic themes (woman and feminism, suffering and war, crisis and quest for identity) and other secondary themes that orbit around it; that the women in the maquis had a dual internal and external identity struggle: to fight against the macho community with a unique and retrograde thought of the natives and against the assimilationist community, slavery of the settlers; that the study of the author's work, the paratext and the narrative construction of the text will already provide us with the essential themes of the novel.

The objective is to prove that this study is essential for an informed and thorough reading, more in-depth and more critical of the novel and that it will help us to come as objectively as possible to the thought of the author and to make us aware of this Algerian woman who fights despite suffering, during and after the Algerian liberation war, for her dreams, her convictions, her freedom, her identity, for her country.

Keywords : thematic study, enunciation, postcolonial Algerian literature, woman in the maquis, feminism, Identity, Suffering, war of liberation